

Expérience chrétienne, expérience zen

Bernard Durel, o.p.

février 2022

Ce document s'inscrit dans la suite de la session
Méditation zen et rencontre du Christ
organisée par le Dialogue interreligieux monastique (DIM) francophone
et animée par Bernard Durel, o.p.
au Monastère Saint Remacle à Wavreumont (Belgique) en octobre 2015
Il a été réorganisé et enrichi par différentes sessions tenues jusqu'en 2021.

Nota

Les présentations de Bernard Durel alternent tout au long du document avec des échanges sous forme de questions/réponses avec les participants des sessions.



Sommaire

<i>MA RENCONTRE AVEC LE ZAZEN</i>	5
<i>MAITRE ECKHART ET L'ASSISE MEDITATIVE</i>	10
<i>KOANS ET PARABOLES</i>	17
<i>SAGESSE ET COMPASSION</i>	23
<i>EXPERIENCE ET LANGAGE</i>	24
<i>ENTRE LE COUSSIN ET L'AUTEL</i>	25
<i>BOUDDHISME ET CHRISTIANISME : HETEROGENEITE ET ARTICULATIONS</i>	30
<i>LE ZEN, UNE EXPERIENCE ACONFSSIONNELLE</i>	33
<i>"LA NOUVELLE CONSCIENCE" SELON THOMAS MERTON</i>	35
<i>EXPERIENCE DU "VIDE" ET HOSPITALITE</i>	38
<i>HORS TOUT SYNCRETISME, SIMILITUDE AVEC LE BILINGUISME</i>	41
<i>LE DOJO ET LES SALUTS</i>	48
<i>DEITE ET REALITE ULTIME</i>	49
<i>DEITE ET DIEU TRINITE</i>	51
<i>LE PROJET DE DIEU POUR L'HOMME</i>	55
<i>ZEN ET LECTURE RENOUVELEE DE LA BIBLE</i>	58
<i>L'ILLUMINATION, FINALITE DE LA MEDITATION ZEN</i>	73
<i>LE DETACHEMENT CHEZ MAITRE ECKHART</i>	76
<i>DISCERNEMENT ET JUSTE ESOTERISME</i>	82
<i>INCREE ET LIMITES DU LANGAGE HUMAIN</i>	85
<i>LES SEPT PAS DE LA PRISE DE CONSCIENCE DU MYSTERE</i>	91
<i>DERNIERES QUESTIONS</i>	94

Ma rencontre avec le zazen

Nous sommes tous engagés dans une aventure commune qui n'existait pas il y a 30 ans. On peut la qualifier d'exploration d'un pays inconnu. Chacun la fait à son heure. On voit bien au retour d'un voyage quand on partage ses expériences qu'on n'a pas tous fait le même voyage.

Deux souvenirs sont remontés à ma mémoire en venant ici à Wavreumont pour vous parler.

Le premier est à propos de Karlfried Graf Dürckheim. Chaque année un grand roshi japonais, maître du zen, que Dürckheim avait connu au Japon (Dürckheim avait séjourné 10 ou 12 ans au Japon) venait à Todtmoos-Rütte. Il les aidait à progresser jusqu'au jour où il a dit qu'il ne viendrait plus. Il vieillissait. Panique. Le roshi a dit : le moment est venu pour vous de faire un zen allemand. Lorsque le zen est passé de Chine au Japon via maître Dogen, on a continué au Japon pendant trois générations en conservant tout, les vêtements, les détails, etc. On a considéré alors qu'on était en état de voir ce qui était du ressort de l'essence du zen et ce qui était simplement un vêtement chinois. A ce moment, la voie japonaise a continué par elle-même. Nous en sommes ici à la première génération. On peut dire que nous sommes entrés, d'emblée, dans un zen occidentalisé et que nous sommes encore au début d'une expérience.

Deuxième souvenir : une sœur dominicaine suédoise, sœur Katrin, venait aux rencontres des Voies de l'Orient. Elle était allée au Japon. Elle avait fait une thèse de théologie sur le DIM, le dialogue interreligieux monastique. Elle avait fait des études de cas, des explorations auprès d'un certain nombre de témoins qui ont répondu à des questions du type : Comment faire ? Comment 'articuler' l'expérience du zen et l'expérience chrétienne ? Elle présentait le travail, le cheminement, les réflexions de deux groupes de personnes : des Occidentaux qui, un beau jour, étaient arrivés au Japon (des prêtres jésuites allemands, les pères Dumoulin et Lassalle, et Johnston, un Irlandais)¹, et des Japonais (le carme japonais Okumura, le dominicain Oshida et le jésuite Kadowaki). Ces derniers sont des gens qui ont une autorité qu'aucun d'entre nous ne possède : ils sont nés dans le bouddhisme et sont entrés plus tard dans un Ordre religieux chrétien. Ce qui était frappant en lisant la thèse de sœur Katrin, c'était que chacun évoquait une pluralité de réponses à cette question que je voudrais évoquer pour commencer : « pourquoi suivent-ils des chemins différents ? ». C'est bien sûr lié aux personnes elles-mêmes, mais aussi aux traditions, des traditions du côté du christianisme, tous sont catholiques, tous sont prêtres, mais il y a un Jésuite, un Dominicain et un Carme. Du côté du zen, c'est aussi le cas : il y a le zen *rinzai*, le zen *soto*. Ceci pour expliquer qu'il ne s'agissait pas simplement d'une humeur momentanée, mais les traditions

¹ J'appartiens plutôt à ce premier groupe, sans être naturellement au même niveau que les trois témoins évoqués

dans lesquelles ces trois personnes sont enracinées les conduisent à des réponses différentes à la question : comment être disciple du zen et être disciple du Christ. On reviendra plus tard sur leurs itinéraires, mais il n'y a pas une réponse. Cela me donne un espace de liberté pour expliquer où j'en suis et vous inviter à faire également ce travail pour vous-même.

Tout ceci n'est pas inscrit dans ma vie dès le départ mais, comme chacun d'entre nous certainement, j'ai eu la chance de faire des rencontres étonnantes, improbables, qui font que je suis celui qui se trouve devant vous aujourd'hui. Je suis né à Paris. Je ne vais pas remonter aux sources spirituelles de ma vie infantine. Je saute au milieu des années soixante. J'ai achevé mes études d'ingénieur. J'étais chrétien pratiquant, grâce au scoutisme notamment. Dans un contexte qu'on pourrait qualifier de politique, pas uniquement mais notamment à cause de la guerre d'Algérie, j'ai connu une crise spirituelle. J'ai eu des interrogations sur le sens de ma vie, ce que j'allais en faire. À la suite de contacts, d'influences, que je ne vais pas évoquer maintenant, j'ai frappé à la porte du noviciat des Dominicains. Je suis entré en 1964 dans l'ordre des Dominicains. De 1964 à 1971, ce furent mes années de formation que j'ai consacrées à essayer de devenir un bon Dominicain, à étudier la philosophie, la théologie et franchir les étapes traditionnelles (les vœux, l'ordination etc.). Tout ceci fut « bouclé », non sans mal, à l'été 1971. Notre institution, ce n'était pas la seule, était massivement entrée à partir de 1968/69 dans une crise majeure. Une thèse, élaborée par un chercheur de Sciences-po, est sortie l'année dernière à propos de la crise de la province dominicaine de France (à laquelle j'appartiens) entre soixante-huit et soixante-seize. Nous étions bien sûr beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Cent frères ont quitté notre province, soit ceux de ma génération, soit certains de nos professeurs. J'ai traversé tout cela moi-même avec beaucoup d'hésitations. J'avais fait le choix de l'ordre des Dominicains parce que c'était un ordre international. Aussi, en 1971, il y avait trois sphères étrangères possibles liées aux engagements de notre province : l'Afrique Noire, le monde arabe et la Scandinavie. Comme j'avais déjà des contacts avec les frères scandinaves, je me suis porté volontaire pour aller en Suède. J'y ai vécu pendant vingt-cinq ans en deux séjours en résidence, jusqu'en 2010.

L'été 1971, peu de temps après mon ordination, j'avais deux attentes assez vagues, mais évidentes : je voulais d'une part rencontrer le modèle suédois (c'était d'actualité à l'époque ; la Suède était un modèle du point de vue de son organisation sociale, de son niveau de vie et de la sécularisation qui était maximale, déjà à cette époque-là) et, d'autre part, rencontrer une autre tradition, celle de la Réforme (quatre siècles de Réforme, séparés du monde catholique et surtout marqués par la disparition, on pourrait dire brutale, de la vie religieuse, des monastères et des couvents ; cette disparition était un aspect de la Réforme dans les pays scandinaves, dès le début de la Réforme).

Par ailleurs, trois rencontres, tout à fait imprévisibles, m'attendaient.

Première rencontre : je me suis rendu compte qu'il y avait un bouillonnement du côté de la vie communautaire. Cela provenait de l'insatisfaction de beaucoup, on pourrait dire des meilleurs, pour des raisons soit politiques, soit religieuses, ou encore l'insatisfaction quant à la famille "nucléaire" (papa, maman, les enfants, la voiture et le frigidaire). Il y avait alors de nombreuses tentatives pour créer des communautés. Ces tentatives ont pris fin dans les années qui ont suivi. J'étais en contact avec beaucoup d'entre elles.

Deuxième rencontre inattendue : l'écologie. Je quittais un pays, la France, où de l'extrême droite à l'extrême gauche, il y avait une évidence : il n'y avait pas de problème écologique. Le vocabulaire, lui-même, n'existait pas. Quand je revenais en vacances et que je parlais avec des Français, je me rendais compte, au fur et à mesure, que j'étais face à l'ignorance complète, voire à la moquerie. À peine ai-je compris le suédois, et que je me suis un peu orienté dans la société, que j'ai perçu le problème écologique et que les gens étaient soucieux. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la première conférence de l'ONU a été hébergée par la Suède au printemps 1972. J'étais à Stockholm à l'époque et j'ai pu en profiter. Depuis, je consacre une partie de mon temps à ces choses-là. Plus tard, une connexion s'est par ailleurs faite avec le zen.

Troisième rencontre elle-aussi inattendue : j'ai découvert que l'Orient (l'Asie) arrivait en Scandinavie au même moment que moi. C'était d'abord la méditation transcendante. Elle était très occidentalisée, facile, avec un sens aigu du marketing. Ce fut une explosion de petites écoles de méditation. C'était le tai-chi, le qi-gong, le yoga, le zen. J'ai eu la chance d'être dans un milieu chrétien œcuménique (notamment avec les sœurs dominicaines, mais avec aussi des théologiens protestants) qui était prêt à une attitude de dialogue, c'est-à-dire d'écoute. Cela me fait penser à une caricature découpée dans un journal de l'époque² et qui montrait une autre attitude, officielle, négative, celle de l'Eglise protestante. On avait donc compris que le pays était sécularisé et que les religions, c'était fini, mais voilà que les Suédois devenaient bouddhistes, hindous etc. C'était insupportable. Dans les milieux chrétiens, mais pas dans celui auquel j'appartenais, il y a eu une attitude de combat. Je suis parfois allé dans des sessions pour dialoguer avec des Occidentaux qui s'étaient engagés sur ces chemins, et dès la fin de 1971, je me suis assis sur le coussin. Ce fut fatal ! J'ai tout de suite perçu combien cela me convenait. Plus tard, j'en ai compris la raison. Je sortais, très déstabilisé, de la crise de 1968. J'ai alors été guéri de deux façons.

La première, c'est que je suis arrivé dans le monde suédois où tous ces problèmes de l'Eglise (le Concile, etc.) n'étaient jamais évoqués dans la presse. Cela n'appartenait pas à leur univers. De voir que de nombreux problèmes n'existaient pas pour neuf millions de personnes m'a montré que ce n'était pas si important que je l'avais peut-être pensé avec d'autres. Mais, plus positivement, le fait que la méditation sans objet et le lâcher-prise

² Derrière un homme assis en zazen, un évêque faisait sonner des cymbales.

émergeaient dans cette société, qu'il y avait pour elle des choses plus essentielles que les concepts et les débats, m'a aidé à percevoir qu'il fallait que je m'engage sur ce chemin. J'ai donc commencé à pratiquer.

Des gens sont venus me voir là où j'habitais et on a commencé à se réunir, une fois par semaine, pour pratiquer ensemble, dès l'automne 1972.

La deuxième, c'est que très tôt, à distance, je suis entré dans le zen dans la ligne de Dürckheim. Jusqu'à des événements ultérieurs que j'aborderai plus tard, ce fut par la lecture, par des personnes et, en 1982, par une visite. J'ai alors été l'élève de Karlfried Dürckheim. De 1972 jusqu'à mon départ au Japon dans le cadre du DIM³ à l'automne 1990 (qui a été un tournant inattendu dans ma vie), je ne me suis pas intéressé au bouddhisme comme tel. Je pratiquais "la méditation dans l'esprit du zen", selon l'appellation de Dürckheim. C'est la façon française de traduire *Im Stil des Zazens*, dans le style du zazen. Dürckheim disait qu'il n'était pas un maître du zen, qu'il s'était formé au Japon, mais que ce qu'il proposait, c'était son chemin. Il ne prétendait pas avoir été envoyé en Occident. De ce point de vue-là, c'est tout à fait différent de ce qui était proposé par Deshimaru⁴.

J'ai commencé à pratiquer ce travail dans l'esprit du zen, non pas pour des raisons religieuses, mais, s'il faut mettre un adjectif, pour des raisons thérapeutiques. C'est d'ailleurs le nom du centre de Dürckheim dans la forêt Noire : *La thérapie initiatique*. Ce n'était pas une démarche religieuse. Je n'avais pas du tout l'intention de remplacer ma foi chrétienne par autre chose. Par contre, je le faisais pour m'aider à un approfondissement, une ouverture à mon être essentiel. C'est l'expression que je commente lorsque je fais une introduction.

Un des livres de Dürckheim s'intitule *Méditer pourquoi, comment ?*

Méditer pourquoi ?

« Pour préparer les conditions d'une plus grande transparence à l'être ».

Je m'attache toujours à cette formule qui me semble juste. Je menais par ailleurs ma vie dominicaine, avec la liturgie, les prières quotidiennes. Mais, après environ dix ans de pratique, à la fois personnelle et en groupe, on m'a posé la question de savoir pourquoi je pratiquais la méditation du zazen. En y réfléchissant, bien avant ma rencontre avec Maître Eckhart, j'avais commencé à récolter des fruits inattendus, dans trois dimensions.

Premier fruit : dans la dimension corporelle : un éveil prodigieux, un renouveau, un approfondissement sans précédent de la dimension corporelle de ma vie spirituelle. Reconnaître le corps dans la vie spirituelle, je le dois massivement au zen et à Dürckheim avec beaucoup de conséquences. Cela m'a conduit entre autres à pratiquer le tai-chi plus

³ Dialogue Religieux Intermonastique

⁴ Taisen Deshimaru (1914-1982) est un maître bouddhiste zen japonais de l'école Sōtō et l'un des principaux passeurs du bouddhisme zen en Occident, et en particulier en Europe. Entre son arrivée en France en 1967 et sa disparition en 1982, il a formé des milliers de personnes à la pratique du zen et publié une vingtaine d'ouvrages couramment réédités.

tard. Et par la suite, j'ai eu beaucoup de fruits du côté de la liturgie - de l'eucharistie. J'y reviendrai certainement.

Deuxième fruit : un déplacement majeur de ma lecture et de ma relation aux Saintes Ecritures - la Bible, l'enseignement de Jésus, les paraboles. Sur ce point, la pratique de zazen n'aurait pas été suffisante, mais j'avais commencé à lire William Johnston⁵ ou d'autres (Lassalle⁶, Kadowaki⁷). M'étant approché de l'enseignement du zen et de la démarche des koans⁸, je m'étais rendu compte que finalement Jésus utilisait des procédés semblables aux leurs (je résume). Peu à peu, ma lecture des Ecritures a changé et il m'arrive maintenant de dire que si j'ouvre l'Évangile n'importe où, cela me paraît évident. La "mise à mort" de la Sainte Ecriture dans l'Eglise est souvent un drame. Chez les protestants de Suède, c'était pareil. La rencontre avec la tradition du zen a fait que l'ensemble des Saintes Ecritures chrétiennes se sont mises à vivre comme une suite de koans et de paradoxes qui ne pouvaient plus me laisser indifférent. Il s'en est suivi une modification durable, profonde de ma lecture des Ecritures.

Enfin, dernier fruit : la découverte des mystiques. Très tôt, je me suis rendu compte que, aussi bien des Occidentaux qui connaissaient le zen que des Orientaux au Japon, faisaient référence à Maître Eckhart. Paradoxalement, en tant que Dominicain, je savais très peu de choses sur Eckhart (même après sept ans de formation dominicaine). On m'avait même mis en garde contre lui. Or, je constatais que beaucoup le citaient.

Il y a eu un événement qui a accéléré les choses : au printemps 1983, j'ai quitté la Suède après douze années de présence et je suis arrivé à Strasbourg. Les frères m'ont élu comme Prieur. J'ai alors réalisé que j'étais assis sur le siège de Maître Eckhart (pas la chaise physique, car les Allemands en 1870 avaient détruit ce qui restait de nos équipements du Moyen Âge). Symboliquement, j'étais son successeur et j'ignorais tout de lui. Plus positivement, il y avait une sœur dominicaine, sœur Suzanne Eck, qui avait écrit des livres sur Tauler et Eckhart. Je lui ai rendu visite. Elle m'a encouragé, soutenu. J'ai suivi quelques enseignements à la faculté et j'ai commencé à lire Eckhart, tout comme d'autres mystiques du Moyen Âge ou de notre époque.

⁵ William Johnston (1925-2010), prêtre jésuite irlandais, est docteur en théologie de l'Université Sophia de Tokyo et il a résidé au Japon à partir de 1951. Johnston a publié *Zen et connaissance de Dieu* chez Desclée de Brouwer en 1973.

⁶ H. M. Enomiya Lassalle (1898-1990), prêtre jésuite allemand, a été missionnaire au Japon où, devenu fervent adepte et précurseur du bouddhisme zen auprès des occidentaux, il obtient le titre de *Rōshi* (Maître Zen). Il est également un survivant du bombardement atomique d'Hiroshima. Il a publié *Méditation zen et prière chrétienne* au Cerf (1976).

⁷ Jésuite et professeur de philosophie à l'université Sophia de Tokyo, Kakichi Kadowaki (1926-2017) a connu tardivement le christianisme. En méditant les Exercices d'Ignace de Loyola, il a découvert une réelle parenté entre la vie religieuse chrétienne et la vie monastique zen. Kadowaki a écrit *Le Zen et la Bible* publié en Poche chez Albin Michel en 1992.

⁸ Le *koan* est une anecdote paradoxale ou une question qui ne trouve pas de solution ; il est utilisé dans le bouddhisme zen pour démontrer l'inadéquation du raisonnement logique et conduire ainsi à la pratique de l'illumination.

Je découvre ainsi que, sans l'avoir cherché, je récolte des fruits tout à fait importants : la place du corps dans la vie spirituelle, une autre lecture des Ecritures, une ouverture à ces témoins extraordinaires que sont les mystiques.

Je termine par un koan : si vous lisez Dürckheim, vous arrivez à cet endroit où il cite Maître Eckhart (longtemps, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une manipulation ou qu'il l'avait inventé, mais je sais maintenant que ce n'est pas le cas).

On demande à Maître Eckhart : « D'où vient ta sagesse ? ».

Il répond : « De mon assise. » (*Vom Sitzen*). C'est-à-dire de mon zazen.

Évidemment, Maître Eckhart ignorait tout du zazen. En réalité, la citation est un peu plus longue, mais elle n'est pas fautive. Ce n'est pas une manipulation. Quand on connaît un peu la biographie de Dürckheim, on comprend ce que cela signifie. Quand il arrive au Japon en 1937/1938, il est prêt, parce qu'il a fréquenté Maître Eckhart. On va le voir à plusieurs reprises, il y a des allers-retours. C'est parce qu'il avait, plus que d'autres, bien fréquenté Maître Eckhart qu'il était mieux disposé que les Occidentaux habituels à se mettre à l'écoute de maîtres comme Suzuki et d'autres. Je m'y reconnais assez bien. C'est, symboliquement, toute notre affaire. On demande à Maître Eckhart, un catholique, un Dominicain d'où vient sa sagesse (c'est une question centrale évidemment) et il répond : de mon assise. La tradition chrétienne d'un côté et celle du zazen de l'autre ne sont peut-être pas aussi éloignées l'une de l'autre qu'on peut en avoir souvent l'impression.

Maître Eckhart et l'assise méditative

Q. : A propos de Dürckheim citant Maître Eckhart qui trouvait les fondements de sa sagesse dans l'assise, il ne faisait pas d'assise en zazen, que voulait-il dire ?

B.D. : C'est une bonne question qui m'a longtemps intrigué, et cela tant que je ne trouvais pas cette citation. Et finalement, je l'ai découverte dans une version un peu plus longue dans petit livre publié en français chez Arfuyen, *Les Dits de Maître Eckhart*⁹. Ce livre regroupe des phrases et des petits récits qui ne sont peut-être pas tous authentiques. Ils ne figurent pas dans les textes officiels. Il y a par exemple ce texte :

Maître Eckhart sort de chez lui le matin dans la rue et rencontre un voisin.

Il lui dit : « *Que Dieu te donne le bonjour, frère.* »

À quoi le brave homme répond : « *Seigneur, ayez-le vous-même ; je n'en ai jamais reçu de mauvais.* »

⁹ *Les Dits de Maître Eckhart*, traduit du moyen haut-allemand par Gérard Pfister - Préface de Marie-Anne Vannier, Coll. Les Carnets spirituels, Arfuyen, 2003

C'est magnifique parce que dans le zen ou le Tao, il y a cette formule : « *Chaque jour est un bon jour* ». Je la connais en allemand car elle était affichée à Würzburg¹⁰ (en Bavière) : « *Jeder Tag ist ein guter Tag* » (chaque jour est un bon jour).

Effectivement j'ai trouvé cette question « Mais d'où vient ta sagesse ? De mon assise ». Eckhart ajoute (Dürckheim ne l'a pas repris) « et de mes méditations de la Sainte Ecriture ». Je m'étais quand même interrogé. A Dietfurt (en Bavière), il y a un couvent franciscain où vivait Lassalle quand il venait en Europe dans les années 1980. Des personnes du centre de méditation ont rédigé un petit recueil qui regroupe des citations de mystiques rhénans (Maître Eckhart, Tauler, Suso) par thèmes. Sous le thème *sitzen* (s'asseoir), on retrouve beaucoup de citations des Sermons de Maître Eckhart ou de Tauler (par exemple le Sermon quarante de Tauler où, dans un moment particulièrement désespéré, Tauler dit à son disciple : « Assieds-toi et attends »). Cela n'a rien à voir avec le bouddhisme et c'est justement ça qui est intéressant. On le retrouve très certainement chez les Pères du désert et même avant, avec le thème du repos, le « quiétisme » qui est un thème fondamental¹¹.

Avant d'aller au Japon, j'avais trouvé cette phrase qui était un encouragement pour moi : « Frère, s'il ne t'est pas demandé de vaquer à des tâches précises, il te faut demeurer assis ». C'est dans un commentaire sur Marthe et Marie. La symbolique de l'assise est la symbolique de la contemplation, de l'immobilité, du repos. On retrouve dans l'Évangile de nombreux endroits où il est précisé que Jésus s'assoit. Dans l'Évangile du fils prodigue, il est noté : il s'assoit, rentre en lui-même. C'est bien de l'assise.

Q. : L'assise est aussi la position du maître qui enseigne. Dans les Béatitudes : « *Il gravit la montagne et s'assit* ».

B.D. : Maître Eckhart baignait dans cette tradition. Cela montre la vaste dimension du premier fruit que j'ai évoqué, la dimension corporelle. Je l'ai vraiment découvert dans les années 80. Avant, c'était dans mon esprit, mais ce n'était pas vraiment valorisé dans l'enseignement que j'avais reçu depuis le noviciat.

Q. : Il y a dans les Ordres contemplatifs en Occident une tradition d'assise qui s'est peut-être perdue au fil du temps.

B.D. : J'ai évoqué ce retour de l'Orient chez nous dans les années soixante-dix. Effectivement, il y a tout un christianisme occidental dont l'expression la plus terrible est "l'oraison mentale". Nous l'avons reçue au début de notre vie religieuse, c'était au programme de la journée : non pas une assise, mais une oraison mentale.

¹⁰ Au Centre de méditation de Willigis Jäger (1925-2020), moine bénédictin et maître zen.

¹¹ On le retrouve chez saint Bernard.

Nous retournons à Maître Eckhart. Il revient, au sens du *“come back”*. C'est magnifique, mais pour nous, c'est aussi un *“retour”* à notre propre tradition, largement oubliée.

Q. : Maître Eckhart n'a-t-il pas été condamné ?

B.D. : C'est un dossier complexe. Certaines de ses formulations ont été condamnées, non pas Maître Eckhart. En général d'ailleurs, ces formulations ne sont pas vraiment de lui. Je signale pour ceux que cela intéresse que dans les années 80, les laïcs dominicains anglais (ce qu'on appelait le Tiers Ordre, aujourd'hui on parle des fraternités laïques dominicaines), surtout autour d'une femme qui était je crois kinésithérapeute de son métier, Ursula Fleming, se sont rendu compte que beaucoup s'intéressaient à Maître Eckhart, excepté les Dominicains. Ils ont alors envoyé une lettre au Chapitre général des Dominicains réuni près de Cologne à Walberberg en 1988 et ont évoqué cette situation. Une commission, composée de chercheurs, a été créée autour de la question : est-il opportun de réhabiliter Maître Eckhart ? La commission a fait paraître un livre quelques années plus tard. La conclusion de ce livre était qu'il n'était pas nécessaire de le réhabiliter, puisqu'il était tout à fait orthodoxe (au sens de la droite doctrine). Ce dossier a été remis au Chapitre général suivant qui s'est tenu en 1992 à Mexico. Les actes du chapitre ont accueilli le travail des experts et ont conclu qu'il n'y avait pas lieu de réhabiliter Maître Eckhart, qu'il n'avait jamais été condamné. On a donc invité les frères dominicains à s'y intéresser activement (ce qui n'a pas été tout à fait le cas jusqu'à ce jour, autant que je le sache).

Peu après, des responsables de l'Ordre se sont adressés à la Congrégation pour la doctrine de la foi, au cardinal Ratzinger, pour lui demander que l'Eglise en fasse autant. C'est très curieux, on n'a pas publié sa réponse, mais Ratzinger a répondu qu'on n'avait pas trouvé de traces d'une bulle de condamnation de Maître Eckhart. Le texte existe, mais il n'était pas dans les archives. Ratzinger a conclu qu'il n'y avait pas lieu de réhabiliter Maître Eckhart. Donc aussi bien du côté de l'Ordre des Dominicains, que du côté de la Congrégation pour la doctrine de la foi, il n'y avait pas de problème. À mon avis, ce dossier est maintenant complètement réglé. Cela n'a pas empêché qu'Eckhart, à son époque, en ait souffert, mais la bulle n'a été publiée qu'après sa mort. C'est d'ailleurs une énigme, personne ne sait où Eckhart est mort. On a dit longtemps qu'il était mort à Avignon, mais peu importe. Quoi qu'il en soit, cela a eu comme conséquence que les textes de Maître Eckhart ont ensuite été parfois publiés sous le nom de Tauler. La recherche contemporaine essaie de faire le tri. C'est un dossier historique.

Q. : Je crois que Sainte Thérèse d'Avila disait qu'il ne faut jamais s'affranchir des images ou s'affranchir de l'entendement tant que ce n'est pas donné. Il ne faut jamais vouloir parvenir à la prière silencieuse ou contemplative tant que ce n'est pas donné. Cela me pose question car, dans le zen, on s'en affranchit.

B.D. : Le père Lassalle en parle. Cela me permet d'évoquer un problème de vocabulaire. C'est la confusion entre l'usage contemporain du mot méditation (depuis l'arrivée de la méditation transcendantale, de la méditation zen, etc.) et l'ancien usage. Je pense à *lectio, meditatio, contemplatio*. Quand on parle de méditation sans objet, cela correspond plutôt à la contemplation du point de vue de l'usage traditionnel, du monde monastique. Il y a encore des chrétiens qui parlent ainsi. Le père Lassalle évoque ce sujet, probablement dans le livre *Méditation zen et prière chrétienne*¹². C'est un livre qui a été disponible très tôt, dès les années soixante-dix. Je me souviens que cela m'avait aidé : il dit que, dans la conception du Moyen Âge, il y a une évolution. Il y a d'abord la *lectio*, puis une évolution vers la simplicité, la purification, jusqu'à la *meditatio*, enfin la *contemplatio*. Cela rejoint ce que tu dis, la *contemplatio* arrive le moment venu, au-delà de tout objet, mais non sans avoir traversé des étapes. Lassalle ajoutait : mais qu'est-ce qu'il se passe aujourd'hui ? Par l'arrivée du zen et des autres méditations orientales, voici qu'on propose à n'importe qui la contemplation, c'est-à-dire le lâcher prise sans objet. Il s'interrogeait, sans doute un peu comme nous le faisons maintenant. Il me semble qu'il acceptait cette donnée conjoncturelle car nous ne sommes plus comme au Moyen Âge. L'Occidental moyen aujourd'hui est tellement dans les mots, les paroles qu'il en vient à penser qu'il y a beaucoup trop de paroles dans l'église. Il préfère aller en forêt pour être dans le silence. Je l'ai entendu mille fois en Scandinavie. C'est assez vrai. Le chemin peut être l'inverse : commencer par le "sans objet" et, à partir de là, éventuellement, le moment venu... Je connais beaucoup de ces scénarios surtout en Scandinavie. C'est du réel. Voilà des gens qui n'ont jamais fait le moindre exercice spirituel, peut-être pas la moindre thérapie et qui rencontrent un beau jour cette méditation. Ils y prennent goût. À la suite d'événements, de rencontres, ils se mettent à pratiquer, souvent pour des raisons presque hygiéniques, pour mieux dormir, se calmer. Pourquoi pas ? Dans l'Évangile, Jésus accepte les gens tels qu'ils sont. Beaucoup de scandinaves sont complètement bloqués en ce qui concerne la religion, sous toutes ses formes. Et voilà qu'ils "pratiquent", qu'ils viennent à des sessions... Je les retrouve quelques années plus tard et me disent qu'ils ont achetés la Bhagavad Gita. Cela me paraît intéressant. Peu à peu, ils connaissent un éveil spirituel. Certains achètent même l'Évangile un beau jour. Ils sont partis de plus simple et, peu à peu, par le lâcher prise, les portes de la vie spirituelle se sont ouvertes pour eux.

Q. : J'ai enseigné pendant trente-cinq ans à l'université de Nancy, comme professeur d'éducation physique, les arts martiaux, la connaissance de soi, la gestion du stress dans une école d'ingénieurs. Aujourd'hui, les jeunes ont une expérience du corps que nous n'avions pas il y a trente ans. La facilité avec laquelle ils entrent en concentration au niveau corporel permet de calmer le mental plus rapidement et d'aller dans ce qu'on appelle la "prière pure"

¹² H.M Enomiya Lassalle, *Méditation Zen et prière chrétienne*, Collection Espaces libres, Albin Michel, 1994, Poche.

ou la “conscience modifiée”. Le corps, aujourd'hui, n'est plus tabou. Commencer par la prière sans objet est à la portée de ces jeunes.

B.D. : De ce point de vue-là, j'ai un regard positif sur tout ce qui se joue dans le monde médical avec la pratique de la “pleine conscience”. Ce qui se met en place maintenant est formidable. Il y a quelque temps, j'avais en session une alsacienne qui venait d'un pôle médical. Une centaine de participants du monde médical - médecins, infirmiers, soignants - avaient passé plusieurs jours avec Christophe André au Mont Sainte-Odile. Elle n'était pas surprise. C'était exactement comme un *sesshin*¹³, en silence, avec des méditations réparties dans la journée. Il y a encore dix ans, le personnel médical aurait craché dessus. Cela ouvre des portes effectivement. En face, du côté des chrétiens de l'Eglise, il faut qu'il y ait des gens qui pensent que c'est une porte qui s'ouvre et, dans le respect, accompagnent ces personnes et voient ce qu'on peut leur proposer. Dans les pays scandinaves, la “pleine conscience” est pratiquée depuis longtemps. J'ai écouté Kabat-Zinn, en vidéo, il y a plus de vingt-cinq ans. Un de mes amis médecins à Oslo qui m'assistait dans les *sesshins* m'a aussi dit que tous ces gens qui pratiquent, dans des contextes plus ou moins médicaux, sentent un moment que cela ne suffit plus. On reviendra là-dessus, ils ont besoin aussi de guérison psychologique, de paroles, d'examen des souvenirs, ce qu'on fait en psychothérapie, et ensuite de guérison spirituelle. Il ne leur suffit pas de respirer, de marcher tranquillement en allant attendre le bus comme proposé, d'ailleurs à juste titre. Nous tous qui sommes ici, dans des rôles différents, pouvons être une main tendue vers ces personnes, les accueillir parce que nous avons cette expérience et que nous sommes en même temps enracinés dans la tradition chrétienne. On ne peut pas leur reprocher de partir d'une base étroite. Ce qui est beau, c'est qu'ils “partent”, qu'ils ne se contentent pas du “métro, boulot, dodo”. Cela me frappe en lisant Kabat-Zinn : on voit des gens qui vont dans des cliniques de la douleur, qui prennent beaucoup de médicaments pour des raisons psychosomatiques et un beau jour, on leur propose de se prendre en main. On va leur proposer des exercices. Et il faut que ces gens pratiquent chez eux, seuls. En lisant Kabat-Zinn, j'ai lu, qu'entre les séances, il faut pratiquer à la maison à raison d'une heure à une heure trente par jour. Et là c'est ce qui est préconisé pour des gens qui sont en détresse. C'est d'ailleurs un thème de Dürckheim, le point de départ du chemin est la détresse. Ces gens ont peut-être essayé tellement de choses auparavant qu'ils sont alors motivés. Kabat-Zinn dit qu'il n'y en a que quinze pour cent qui laissent tomber. J'ai de bonnes raisons de le croire. Ils sont dans la détresse et voilà que quelqu'un leur propose des choses simples qui vont leur permettre de se prendre en main.

J'ai eu l'occasion de faire des conférences quelque peu dans cet esprit lorsque, en Suède et en Norvège, j'étais invité par des soignants à qui on avait justement présenté la technique de Kabat-Zinn. Celui-ci est tout à fait honnête sur ses sources, il dit bien que cela vient du bouddhisme, mais ensuite il y a un peu “une perte en ligne”... Des praticiens m'ont demandé

¹³ Une *sesshin*, littéralement « rassembler ou concentrer l'esprit » est une période intensive de méditation *zazen* (dans un monastère zen, ou dans un lieu de retraite).

à plusieurs reprises de montrer les bases du zen, l'arrière-fond, d'où viennent ces méthodes qui ne sont pas simplement des techniques. J'ai peu à peu élaboré une conférence avec le titre (ou le sous-titre) *De patient à agent*, en jouant sur les mots. Les gens à l'hôpital sont des patients, malheureusement pas au sens fort du mot patient (chez Eckhart le mot patient joue un grand rôle). Qu'est-ce que leur dit Kabat-Zinn ? Vous pouvez devenir agent, prendre en main votre santé et avancer dans la bonne direction. C'est assez terre à terre, mais c'est très juste. Ils mettent le pied sur un chemin spirituel, sans encore le savoir, à condition que quelqu'un prenne le relais par la suite dans un accompagnement.

Q. : Kabat-Zinn parle aussi à ceux pour qui la médecine ne peut plus rien faire. On leur propose un appui puissant : être en contact avec leur vérité intime. Une des attitudes de la pleine conscience est le non-agir.

B.D. : Mais dire à quelqu'un qu'il peut se prendre en main en lui expliquant comment faire, c'est lui dire, sans le dire, qu'il a en lui un centre à partir duquel il peut commencer à devenir un acteur.

Q. : Je ressens de plus en plus, auprès de jeunes ingénieurs que je côtoie, que la posture habite l'homme. Quand ils arrivaient et que je leur proposais le zazen, j'avais des séances extraordinaires, avec une posture, un silence, une profondeur. Ils sentaient cette force en eux. La posture engendre l'homme en lui-même. Proposer cela est énorme.

B.D. : J'accroche à cela une autre réflexion que je dois notamment au père Oshida¹⁴ : le zazen est naturel. C'est ce que tu dis aussi. Quand on nous critique et qu'on nous demande pourquoi des chrétiens pratiquent le zen, je crois qu'il faut justement insister sur le fait que c'est naturel. C'est inscrit dans notre corps. Ce sont deux réalités tout à fait différentes : la foi, la vie chrétienne, le mystère chrétien et ces réalités inscrites dans notre corps. Quand on commence à me chercher querelle, je réponds : « si tu as un corps et si tu respirez, tu es le bienvenu ». Il n'y a pas besoin d'autres ingrédients.

Q. : Notre corps est un temple avec une architecture, une construction. Le temple commence à résonner si on le met en branle.

B.D. : Pour notre pédagogie, il me semble important de repartir de choses très simples. Quand on cherchait des noises au père Oshida, à la fin de sa vie, il répondait qu'il ne comprenait pas la question. « Moi, depuis mon enfance, je mange du riz avec des baguettes. C'est comme ça que je vis, ce n'est pas parce que je suis bouddhiste. Je m'assois, je respire, cela n'a rien à voir avec ce que j'ai ensuite reçu du Christ. »

¹⁴ *Enseignements de Vincent Shigeto Oshida (1922-2003), un Maître Zen qui a rencontré le Christ*, Les Voies de l'Orient, Leuven, 2009.

Q. : Les enfants s'assoient par terre par exemple très naturellement. C'est une position naturelle... Tout cela n'est pas étonnant car le christianisme est vraiment la religion de l'incarnation. Le corps a une importance fondamentale. Comment cela se fait-il que la prière se soit décorrélée de cette pratique corporelle ?

B.D. : Oui, il y a eu une longue évolution vers l'abstraction.

Je vais vous en donner un exemple terrible qui m'est revenu et que j'avais très longtemps oublié. C'était au début des années soixante. Par ma mère, j'ai des racines lorraines, lointaines puisque ma famille a dû quitter la Lorraine en 1870. Je me suis trouvé dans un village lorrain, juste avant le Concile, vers 1960-1961. Le dimanche, je suis allé à la messe. Tout le village était à la messe. Avec mon cousin, on s'assoit au fond de l'église. La messe se déroule, une partie en latin, une partie en français. Arrive la communion. Le prêtre communique à l'autel et ensuite il s'avance pour donner la communion aux fidèles. Il y avait trois cents personnes. C'était un dimanche ordinaire. Personne ne bouge. J'étais un chrétien actif, je participais à l'eucharistie, certainement tous les dimanches et peut-être plusieurs fois en semaine à l'époque. J'ai donc pris mon courage à deux mains car il fallait que je traverse toute l'église. J'étais le seul à communier. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tous les dimanches, le prêtre disait : « prenez et mangez », un des actes les plus corporels qui soit, et personne ne prenait, et personne ne mangeait, ceci dimanche après dimanche. Il ne faut pas s'étonner de la suite ! Cette phrase, je l'ai entendue depuis ma petite enfance et un beau jour, je l'ai vraiment entendue : « Prenez et mangez ». Qu'est-ce que c'est qu'un repas où la quasi-totalité des personnes ne prend pas la nourriture qu'on leur propose ? Je pense surtout au parallèle entre les paraboles et les koans du zen comme pédagogie paradoxale. On vit une époque extraordinaire de ce point de vue-là. La pratique du zazen, le fait qu'on y atterrit en soi-même, dans le corps comme on vient de l'entendre, ça ne peut que porter de bons fruits. Ensuite, il faut élaborer tout cela car on peut s'asseoir mille ans sur le coussin, mais on ne deviendra pas chrétien par le simple fait de s'asseoir.

Je vais prendre un contre-exemple. Dans le sud de la Suède où j'ai vécu, il y a des sœurs dominicaines. C'est un couvent qui, à l'origine, vient de Montpellier. Les sœurs ont une hôtellerie. À l'époque, beaucoup d'étudiants de la ville, située à une dizaine de kilomètres, venaient y préparer leurs examens. Les sœurs avaient fait un prix spécial pour les étudiants. Quand je venais célébrer la messe, je parlais avec eux à table. Certains étaient des étudiants en théologie et préparaient un examen d'exégèse. Ils discutaient : « quand même, ce Jésus, dans ses paraboles, il prend comme héros des personnes qui truquent les reçus. C'est lamentable cette façon de faire de Jésus ». Ou encore : « le bon Samaritain qui est le héros de la parabole, c'est quelqu'un qui n'est pas tout à fait net... ». En les entendant, je me rendais compte qu'on avait transformé ces paraboles en leçons de morale.

Koans et paraboles

Pour illustrer la transformation des paraboles en leçons de morale, je vous invite à suivre les conseils du père Oshida. Lors de mon premier séjour, après le repas du soir, il venait avec des bibles dans plusieurs langues et faisait une sorte de conférence spirituelle. Un soir, il est parti en guerre contre les sous-titres de nos bibles, genre “le fils prodigue” ou ‘la onzième heure’. Il a montré que tout cela ne tenait pas la route. Il a même attaqué les chiffres et numéros de versets. Il était allé à Rome et avait vu dans la bibliothèque vaticane de très vieux textes. Cela l'avait frappé (il avait un regard tout à fait étonnant, car il voyait des choses que nous ne voyions plus, dans bien des domaines). Il avait vu qu'il n'y avait pas de paragraphes, pas de ponctuation dans ces textes. Il fallait se débrouiller et donc inventer. À propos des sous-titres, il nous disait de rentrer chez nous, de prendre un gros marqueur et de rayer tous les sous-titres de notre Bible ! Plus positivement, cette similitude entre la façon de faire de Jésus et les koans du zen est extrêmement fructueuse, pour moi, en tant que chrétien.

Quand je fais une introduction à la méditation, en général j'expose l'histoire du bouddhisme en une vingtaine de minutes. Je donne un minimum de connaissances du bouddhisme. En terminant cette partie-là, je raconte une histoire zen transmise par Deshimaru, et vous l'avez peut-être déjà lue. Le personnage principal est Hakuin. J'ai vu le “tombeau” d'Hakuin dans un monastère près de Tokyo. Hakuin vivait au seizième siècle. On peut dire que c'est un réformateur qui a remis sur pied le zen. C'est vraiment un très grand maître.

« Un jour, un soldat, un samouraï du nom de Nobushige, vient rendre visite à Hakuin avec une question précise : Maître, est-il vrai qu'il y a un enfer et un paradis ?

Hakuin le regarde et lui demande qui il est. Il répond : Je suis un soldat, un guerrier.

Hakuin répond : Un guerrier ? Tu ressembles plutôt à un mendiant !

Nobushige commence à tirer son sabre du fourreau.

Hakuin lui dit alors : Ton sabre ? Il est si émoussé que je ne crois pas que tu pourras me couper la tête.

Il devient encore plus furieux et est à quelques secondes de passer à l'acte. À ce moment-là, Hakuin, toujours calme, serein, lui dit : Et voici que s'ouvrent les portes de l'enfer !

Plein de vénération et d'admiration, le soldat s'incline devant le sang-froid du sage.

Commentaire d'Hakuin : Et voici que s'ouvrent les portes du paradis. »

Qu'est-ce qu'a fait Hakuin ? En prenant des risques personnels, il a créé une situation où ce soldat, qui avait une question de catéchisme (existe-t-il un enfer, existe-t-il un paradis ?), trouve la réponse dans son corps. Bien sûr qu'il y a un enfer, j'y suis. Bien sûr qu'il y a un paradis, j'y suis. C'est une histoire zen.

Que fait Jésus ? Dans le texte sur le bon Samaritain (Luc 10), il y a finalement la même pédagogie. Le scribe vient avec sa question : « Qui est mon prochain ? ». Jésus semble oublier la question et commence : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho... ». Vous connaissez l'histoire. À la fin, (exactement comme Hakuin) il demande à celui qui a posé la question de se prononcer, mais en ayant entre temps changé la question. La question du légiste était : qui est mon prochain ? Et Jésus pose une autre question : qui s'est montré le prochain de l'homme qui est tombé dans les mains des brigands ? Vous voyez, c'est la même pédagogie.

Je vous recommande un livre de S. Leong, un Américain d'origine chinoise : *Zen teachings of Jésus, Les enseignements zen de Jésus*¹⁵. Un ami, chercheur à Montpellier et qui a vécu aux États-Unis, l'a traduit. C'est un livre de 200 pages avec de nombreux exemples. Je ne suis pas toujours d'accord avec lui sur tous les points. Leong est protestant. La question de l'eucharistie (« prenez et mangez ») n'est pas abordée. La pratique du zen, aidée par les ouvrages de Kadowaki, Johnston, etc., nous aide à voir cette grande proximité entre la pédagogie de Jésus et celle du zen. De ce fait, cela "libère" pour nous l'enseignement de Jésus. Tout le monde s'endort en entendant l'Évangile du dimanche alors que ce devrait être tout le contraire : c'est un enseignement plein d'explosifs ! Jésus raconte par exemple une histoire de festin et soudain, il y a une petite phrase après la parabole : « ils comprirent qu'il parlait d'eux ! ». C'est une pédagogie qui marche. Je pense qu'il y a trop de paroissiens qui ne comprennent pas qu'on parle d'eux.

Q : Peut-on imaginer un vent d'Orient soufflant dans les oreilles de Jésus ou des rédacteurs des Évangiles ? Les chemins du zen ont-ils les mêmes origines que les koans ?

B.D. : Il y a beaucoup de koans, comme celui du chat coupé en deux¹⁶ ou celui du bruit d'une seule main, il y a des recueils avec plus de trois mille koans. Je dirais d'abord, indépendamment des Évangiles, qu'il y a des koans parce que la vie est un koan. De même qu'il y a des mystères ou des mystiques ou des discours mystiques parce que nous sommes dans le mystère. C'est un peu la même logique. Il y aura des koans jusqu'à la fin du monde. La pédagogie des koans où, de koan en koan, on traverse ceux-ci avec le soutien d'un *roshi*, est un exercice pour se préparer et s'équiper pour le grand koan : « qui suis-je ? qu'est-ce que la vie ? qu'est-ce que la mort ? ». Ce n'est plus le koan dans un livre, mais dans notre

¹⁵ Kenneth S. Leong, *Une lecture Zen des Évangiles (ou Les enseignements Zen de Jésus)*, Le Relié, 2015 (Préface de Bernard Durel).

¹⁶ Maître Nansen remarqua des moines de deux pavillons se quereller à propos d'un chat. Prenant le chat il leur dit : Une seule parole juste et le chat sera sauvé !

Devant le silence des moines... il trancha le chat en deux !

Joshu, qui avait été absent, revint le soir. Nansen lui demanda alors ce qu'il aurait fait.

Sans dire un mot, Joshu ôta une de ses sandales et la posa sur sa tête.

Nansen lui dit alors : Si tu avais été là... le chat serait encore en vie !

corps, comme le dit Kadowaki dans *Le zen et la Bible*¹⁷. Il l'explique très bien. Il y a du koan partout parce qu'être un être humain, c'est s'affronter au koan de l'existence, avec éventuellement l'aide des koans de telle ou telle école. Et si Jésus est vrai homme, Jésus ne peut pas s'exprimer autrement que par des koans, sans pour autant devenir bouddhiste.

Il y a plusieurs endroits dans les Évangiles, au début des discours dans les paraboles, où Jésus lance cette question : « A quoi allons-nous comparer le royaume de Dieu ? ». Longtemps je pensais que c'était une question rhétorique ou pour réveiller un auditoire un peu endormi. Non, c'est la bonne question. Jésus explore aussi le réel, même en tant qu'adulte. Du point de vue linguistique, le royaume de Dieu dans l'Évangile est l'équivalent du *satori*¹⁸, c'est la réalité ultime qu'on ne peut pas formuler, mais qu'on peut approcher par des paraboles. « Un homme descendit de Jérusalem à Jéricho... ». Le père Oshida m'a aidé sur ce terrain. À Nazareth, quand Jésus voyait sa chère maman mettre les mains dans la farine, c'est descendu dans sa mémoire. Cela est très concret et il en fait la parabole de la femme qui enfouit quelques mesures de levain dans la pâte ou celle du grain de blé qui tombe en terre.

On le dit aujourd'hui dans les écoles, le grand malheur est que les enfants urbains n'ont pas accès à la graine qui tombe dans la terre et qui germe. Un être humain qui n'a pas accès à cette expérience de la graine risque de ne pas avoir accès au royaume de Dieu, à la vie spirituelle, parce que c'est un symbole incontournable. La graine meurt et la plante naît. Dans une précédente session chez les sœurs dominicaines de Prouilhe, il y avait une jeune fille au pair d'une vingtaine d'années, une étudiante, certainement très brillante, qui partageait ses repas avec nous. C'était le moment de la récolte des fruits dans le grand verger. Elle nous a dit que c'était la première fois qu'elle voyait le rapport entre un fruit qu'on achète au supermarché dans une barquette en plastique et un arbre fruitier. Elle voyait que les fruits venaient d'un arbre fruitier pour la première fois de sa vie !

Jésus a les yeux ouverts, c'est le moins qu'on puisse dire et, sans arrêt, il puise dans les expériences du quotidien les plus concrètes : la graine, la farine ou des expériences sociales. Quand il pose la question « à quoi allons-nous comparer le royaume de Dieu », c'est pour puiser un langage dans le réel. Jésus ne peut pas ne pas employer l'équivalent du koan, c'est-à-dire les paraboles.

Je signale d'ailleurs au passage qu'il y a des paraboles, mais il y a aussi des “paraboles en acte”. Je pense en Jean 8 à la femme accusée d'adultère. On pose la question à Jésus : faut-il la lapider ? On a tous à l'esprit la réponse de Jésus qui d'abord se baisse en silence, écrit sur le sable et ensuite dit « que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre ». IL va falloir

¹⁷ J.K. Kadowaki, s.j., *Le Zen et la Bible*, Albin Michel, coll. Espaces libres, 1992

¹⁸ *Satori* (japonais) est un terme du bouddhisme qui désigne l'éveil spirituel. La signification littérale du mot japonais est « compréhension ».

se prononcer. Qui va commencer ? On sait ce qui se passe dans ce récit. À mon avis, c'est une parabole en acte.

Une autre parabole en acte, c'est celle du lavement des pieds. De ce point de vue-là, c'est encore plus intéressant. Quand Pierre refuse que Jésus lui lave les pieds, Jésus lui répond « laisse, tu comprendras plus tard », c'est-à-dire, « entre dans le geste ».

On peut revenir aussi, dans le Deutéronome, aux récits sur la Pâque qu'on ne lit pas (naturellement) à l'église. On décrit en détail comment préparer l'agneau, les pains sans levain etc. Il y en a des pages et des pages. Et arrive la fameuse phrase : « Et si ton fils te demande pourquoi on fait cela ? Alors tu lui diras, mon père était un araméen errant, etc. ». Donc, d'abord le faire, toute la famille est présente pour préparer la Pâque et quand la question viendra, alors viendra l'enseignement. En Occident, habituellement, on fait l'inverse. J'avais un ami prêtre américain. Il avait résumé tout cela en disant : Jésus bénissait les enfants et enseignait les adultes. L'église catholique fait exactement l'inverse. Elle bénit les enterrements, les mariages et enseigne les enfants : il ne faut pas s'étonner du résultat.

Q. : Il y a une parabole que je n'ai jamais comprise, celle du figuier stérile. Je comprends qu'il ne porte pas de fruit parce que ce n'est pas la saison. Mais pourquoi Jésus le maudit-il ?

B.D. : Jésus n'est pas quelqu'un de gentil. J'y ai fait déjà allusion plus haut à ces étudiants en théologie qui étaient choqués. Ces paraboles sont terribles. Dans l'histoire de la personne qui truque les reçus, ce n'est pas une belle personne. Ou celle des ouvriers de la onzième heure qui reçoivent le même salaire que les autres. On raconte ça aux petits enfants qui en font des dessins... Il y a un auteur européen connu qui dit qu'il faudrait interdire la Bible aux enfants. Ce ne sont pas des récits moraux. C'est aussi ce que dit Kierkegaard, le langage religieux est plus que le langage éthique.

Je reviens au figuier stérile. C'est un très beau récit parce qu'on voit bien dans la Bible, largement dans l'Ancien Testament avec la malédiction de celle qui n'a pas pu avoir d'enfant¹⁹. Le grand malheur dans le monde biblique est la stérilité, quelles que soient ses formes. Il y a certes d'autres fécondités que d'avoir ses propres enfants. Passer auprès d'un arbre (quelle que soit la saison, ce n'est pas le problème de Jésus) qui ne porte pas de fruit, c'est y voir une icône du malheur. Jésus en est profondément affecté. Il y a un récit parallèle avec le vigneron qui veut encore bêcher autour de l'arbre. Il lui dit de couper l'arbre l'année prochaine, s'il est toujours stérile. Jésus, dans cet autre récit, accepte un délai. Cela veut dire que l'horizon des deux récits est le même : le fruit. S'il n'y a pas de fruit, soit momentanément, soit à terme, ce n'est pas la peine que cet arbre continue à épuiser le sol.

¹⁹ Dans l'Ancien Testament, la stérilité est une grande souffrance et une honte. Elle est vécue comme un manquement à l'injonction de Dieu : « Soyez féconds, multipliez-vous » (Gn1, 22). Aussi Rachel crie-t-elle à son mari : « Donne-moi des enfants ou je meurs ! » (Gn 30, 1).

Je pense que c'est un thème majeur de la Bible. Jésus conclut dans l'Évangile de Jean : je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance [pour qu'ils portent beaucoup de fruit]. C'est massif dans l'Évangile de Jean. Aujourd'hui, avec tous les débats que nous avons dans notre société, y compris sur la procréation assistée, nous chrétiens (et les Juifs encore plus que nous) devrions être les témoins de cette passion pour le fruit. Les Eglises sont intervenues dans les débats autour de ces sujets, pas toujours sur le bon créneau qui devrait être : nous sommes pour le fruit, nous sommes au service du fruit. Il faut se mobiliser pour favoriser le fruit et aider alors ceux qui en ont besoin. C'est la question centrale de la Bible.

J'ai fait l'éloge du fruit : il ne s'agit pas simplement d'avoir autant d'enfants que possible "comme des lapins" (pour reprendre les mots du pape François). Il y a beaucoup de sortes de fruits. On peut faire un parallèle avec l'univers de Jean Vanier : voilà quelqu'un dont le message est que tout homme, toute femme a la possibilité de porter du fruit en abondance. Personne n'est stérile. Il n'est jamais trop tard.

Q. : Cela me fait penser à une histoire de Gandhi rapportée par Lanza del Vasto sur le sens de la vie. Un espion avait été amené à Gandhi qui lui avait demandé pourquoi il faisait ce métier. L'espion lui avait répondu : il faut bien vivre. Et Gandhi avait répondu : je n'en vois pas la nécessité.

B.D. : Oui, ce n'est pas la vie comme telle qui a du sens. Nous sommes dans une partie du monde qui voit une augmentation de la durée de la vie, avec une natalité relativement basse (meilleure en France que chez nos voisins). La moyenne d'âge augmente. Nous sommes entourés de gens âgés, nous-mêmes ici nous ne sommes pas tous très jeunes. J'ai tendance à penser que l'amertume est une maladie qui menace beaucoup de personnes individuellement. J'ai soixante ans ou soixante-dix ans ou plus... et j'ai, à bien des égards, la vie derrière moi, ne serait-ce que pour mettre au monde des enfants. Quand une personne a l'impression de ne pas avoir porté de fruit, c'est souvent bien tard pour elle. Ce n'est pas uniquement au plan biologique évidemment. Des personnes sombrent alors dans l'amertume.

Au sujet de François d'Assise, j'aime beaucoup cette parole du livre d'Eloi Leclerc, *La sagesse d'un pauvre*. Quand François était, vers la fin de sa vie, dans la forêt avec quelques frères, après avoir fait un très beau panier, on dit qu'il le détruisait alors qu'il avait passé beaucoup de temps à le faire. Les frères en étaient choqués. Arrive la conclusion, probablement une parole au sujet de François qui a été reprise : « Il ne se souciait pas tant de porter beaucoup de fruits que de porter un fruit sans amertume. » Le jour où cette parole est tombée dans ma mémoire, j'ai réalisé que c'était une parole fondamentale. L'absence de fruit ou le fruit mal placé constitue le terrain où l'amertume va se développer. Il semble que c'est quelque chose qui va prendre de plus en plus de place. De ce point de vue, l'Évangile, au sens de la Bonne Nouvelle, est une proposition adéquate, une victoire sur l'amertume.

Si vous en doutez, je vais vous en donner un exemple. Un ami norvégien était le fils d'un pasteur missionnaire en Chine. Il est né un an avant la prise de pouvoir par Mao. Ensuite, il a passé avec sa femme et ses cinq enfants vingt ou trente ans au Japon en s'investissant dans le dialogue interreligieux. Il a écrit plusieurs livres et dans son livre le plus récent, il raconte qu'il avait rendu visite à sa mère, avec trois de ses frères et sœurs. Ils étaient auprès de leur mère assoupie et ils parlaient entre eux à voix basse. D'un seul coup, elle s'est réveillée, elle s'est assise sur son lit et, d'une voix très ferme, ce qui n'avait pas été le cas depuis longtemps, elle a dit : « désormais, je ne dirai plus de mal de personne ! ». À quatre-vingt-seize ans. Quelques heures plus tard, elle a quitté ce monde. Cela fait écho au titre d'un livre de S. Suzuki que vous connaissez peut-être *Zen mind, beginner's mind*²⁰, Esprit zen, esprit de commençant. Cette femme avait quatre-vingt-seize ans, elle ne savait pas, bien sûr, qu'elle allait mourir, elle faisait des projets d'avenir. C'est magnifique. On pourrait la proposer comme une icône. Il n'est jamais trop tard.

Sans le dire, je suis revenu au zen. Il faut relire ce livre *Zen mind, beginner's mind*, surtout le premier chapitre *shoshin*, esprit de commençant, où il explique qu'il convient de garder cet esprit de commençant. C'est toujours le commencement. Et c'est ce que nous disait aussi le père Carré, un Dominicain, qui a publié son journal quelques années avant sa mort sous ce titre *Chaque matin, je commence*. Il faut d'ailleurs être vigilant (nous sommes maintenant en alerte à propos du vocabulaire, et c'est très bien, cela fait partie du zen) : il ne faut pas dire recommencer, mais commencer.

Quand nous lisons la Bible, je pense au Nouveau Testament, traduit du grec, nous avons l'adjectif nouveau qui revient. En grec, il y a deux mots différents : il y a *neo* et *kainô*. *Neo*, ce sont les "Nouvelles Galeries", les nouveaux philosophes, c'est la nouvelle cuisine, la nouvelle voiture... Ma mère m'a raconté un exemple du nouveau dans ce sens-là : un petit neveu téléphone chez mes parents et voulait absolument parler à mon père, son grand-père. C'était l'heure où il faisait sa sieste. Mon père finit par aller répondre au téléphone. Le petit, âgé de quatre ans, lui demande son âge. Il répond en donnant son âge : soixante-quinze ans. Sans reprendre son souffle, le petit lui dit : "notre 4L a tant d'années, on va la changer". C'est parfait, c'est *neo*.

Kainôs, c'est l'inédit. Chaque fois que vous avez une nouvelle Alliance, le Nouveau Testament, le nouveau breuvage surtout dans l'Évangile de Jean, ce n'est pas *neo*, c'est *kainôs*. Le *neo* vieillit, mais pas le *kainôs*. C'est le jaillissement, la qualité du commencement. Je ne suis pas sûr qu'on soit tout à fait au clair à ce propos. Au lieu de Nouveau Testament, il faudrait parler du Testament Inédit, il faudrait trouver un artifice. Si c'est *neo*, dans dix ans, ce sera vieux (c'est le principe du *neo*).

On connaît ce problème par rapport à la première Alliance et aux Juifs. L'antisémitisme, la participation des chrétiens à l'antisémitisme, est venue du fait qu'on a dit que la nouvelle Alliance remplaçait l'ancienne. Je pense que tout le monde est à peu près au courant de ce

²⁰ Shunryu Suzuki, *Esprit zen, esprit neuf*, Seuil, Points Sagesse, 2014

débat. C'est une des conséquences de ce que je suis en train de dire. La nouvelle Alliance est autre, vraiment neuve. On ne devrait pas dire non plus l'Ancien Testament²¹.

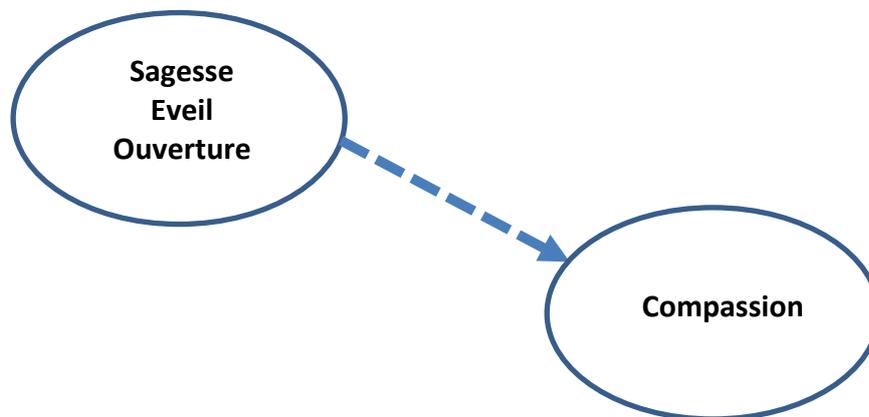
Sagesse et compassion

Toute l'exploration que nous faisons ici est contenue dans cette phrase du poète Guillevic où chaque mot est un paradoxe, en collision avec les autres :

« *Le silence est le seul bruit qui te ramène à toi et te dilate* ».

C'est très bouddhiste. On peut dire que la structure fondamentale du bouddhisme mahayana ou du bouddhisme zen est que l'éveil à la sagesse, *prajna*, conduit à la compassion.

Je représente cette structure avec un schéma dans lequel je dessine deux bulles : à gauche, une bulle sagesse (c'est tout le chemin de l'éveil de Bouddha) et une autre à droite, la compassion et je trace une flèche qui va de gauche à droite, de la sagesse à la compassion.



L'éveil à la sagesse conduit à la compassion. C'est ce que nous dit Guillevic dans sa magnifique phrase. Dans un mauvais christianisme, on oppose le chemin intérieur, la contemplation, et la dilatation, c'est-à-dire l'ouverture au monde.

Peut-être encore un mot en exergue. Romano Guardini considérerait (en 1945) que le Bouddha pourrait bien être « le dernier génie religieux avec lequel la civilisation chrétienne aura à s'expliquer²² ». C'est magnifique, je n'ai pas encore eu le temps de le creuser, mais parmi les rares auteurs que cite le pape François dans l'encyclique *Laudato si*, il y a, à plusieurs reprises justement ce Romano Guardini, aujourd'hui trop oublié. J'étais trop jeune

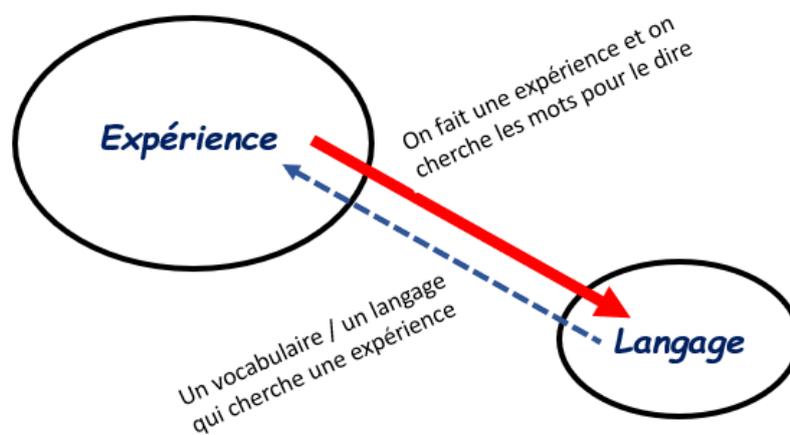
²¹ On devrait plutôt dire le Premier Testament comme le fait le journal Réforme.

²² Romano Guardini, *Le Seigneur*, Ed. Alsatia, Paris 1945

pour l'avoir fréquenté. Le pape François cite son livre *La fin des temps modernes*²³ (*Das Ende der Neuzeit*) qui est probablement le plus grand livre de Guardini.

Expérience et langage

Ces dernières années, j'ai souvent dessiné le petit schéma suivant avec deux bulles. Celle de gauche est plus grande que celle de droite. Dans l'une, vous écrivez Expérience. Dans l'autre, vous écrivez Langage. Le langage, ce n'est pas simplement les mots, ce peuvent être aussi les formes.



Je reviens sur le mot expérience. Il est un peu faible en français. Dès qu'on passe à l'allemand, et c'est présent chez Eckhart, on a accès à quelque chose de plus riche avec *Erfahrung*. "Ung" est un suffixe qui fait que le mot est féminin. "Er" est un préfixe qui donne à un mot passif une qualité d'activité. Le mot central, le plus important, est *fahren* qui veut dire voyager. Dans le mot expérience en allemand, il y a l'idée du chemin. En allemand, comme en suédois, ce qu'on fait en laboratoire est défini par le mot *Experiment*. En français, on emploie le même mot : expérience. On s'arrange en rajoutant un adjectif : expérience spirituelle, expérience psychologique, etc. *Experiment*, c'est ce que l'on fait. L'expérience, au sens de *Erfahrung*, est quelque chose que l'on reçoit, que l'on vit, qui s'empare de vous. Comme en français on a un seul mot, il y a parfois des ambiguïtés. « Il a fait des expériences ». Vous voyez que le mot *Erfahrung* est très riche, il y a l'idée du cheminement, des étapes, ce qu'on n'exprime pas en français.

²³ Romano Guardini, *La fin des temps modernes*, suivi de *La puissance*. Traduit de l'allemand par Jeanne Ancelet-Hustache, Pierre Téqui, « Chercheurs de vérité », réédition 2020. La version originale de *Das Ende der Neuzeit* est parue en 1950.

Dans mon schéma, je rajoute deux flèches aux deux bulles. Qu'est-ce que la vie humaine ? Ce sont des expériences qui se cherchent un langage ou des langages qui se cherchent une expérience. C'est le petit enfant qui, à la naissance, commence à s'approprier le langage. C'est ce que nous faisons jusqu'à la fin de notre vie. On fait des expériences et on cherche un langage. Dans l'ordre psychologique, c'est ce qu'a exprimé Marie Cardinal dans le fameux livre *Les mots pour le dire*²⁴, un récit de sa psychanalyse. Quand je suis entré dans le zen, j'ai trouvé des mots que je n'avais pas auparavant, qui ont enrichi ma vie et qui m'ont permis de mieux vivre mon expérience.

Mais il y a aussi la flèche inverse qui va du langage à l'expérience. Par exemple, certains chrétiens ou "pseudo-chrétiens" se disent qu'ils vont à la messe, mais que cela ne leur "parle pas". Il y a un langage, mais pas l'expérience. C'est le petit enfant qui entend les conversations des adultes sans les comprendre : il y a alors un excès du langage sur l'expérience. Si cela se passe bien, il y aura un jour où ce sera "réglé". C'est le modèle de travail que j'applique dans tous domaines.

La flèche supérieure, qui va de la gauche à la droite est saine, elle est normale : on a une expérience, on cherche les mots pour la dire. L'autre situation existe aussi, mais elle devrait être seconde dans notre vie. L'expérience excède toujours le langage. C'est cela que nous disent les mystiques. La bulle de droite est plus petite que la bulle de gauche. C'est un aspect important du modèle.

Entre le coussin et l'autel

Je vais achever mon itinéraire et parler de mon expérience du zen.

Jusqu'au début des années 1990, j'ai cherché mon chemin. Je l'ai alors trouvé après des rencontres, des contraintes (librement acceptées) de ma vie (puisque je suis dominicain), mais aussi des demandes qui m'ont été faites. Pendant toutes les années 1970 (il faut revenir en arrière), j'ai vécu en Suède. J'étais très isolé dans ma pratique. Je revenais peu en France où, plus tard, j'ai découvert que beaucoup de choses s'y produisaient. Dans les années 1980, une fois revenu en France, j'ai été en contact avec l'association *Les Voies de l'Orient*²⁵. J'ai été invité en Hollande à Tiltenberg, ce lieu de méditation qui avait pris une tournure nouvelle grâce à une femme remarquable, Mimi Maréchal qui avait passé de nombreuses années au Japon. J'y ai fait un petit exposé, mais je ne sais plus si j'ai mis d'emblée le titre qui sera celui de mon texte écrit. Après avoir eu une conversation avec Jeff Shore, cet Américain qui vit à Kyoto et enseigne à l'Université du Zen, j'ai rédigé un document avec ce titre qui ne me quitte plus : *Entre le coussin et l'autel*. C'est un titre qui résume bien ma posture telle qu'elle s'est mise en place peu à peu, surtout dans les années

²⁴ Marie Cardinal, *Les Mots pour le dire*, Poche, 1977

²⁵ Depuis près de 40 ans, au cœur de Bruxelles, Les Voies de l'Orient sont un lieu de rencontres entre cultures et entre spiritualités. Cet "Orient", ce sont les mondes qui s'étendent de l'Inde à l'Extrême-Orient. Un site : <https://voiesorient.be/>

1990. C'est un petit document qui est même disponible en japonais, paraît-il. Il a ensuite été repris sous la forme d'une longue interview réalisée par la journaliste Martine Perrin²⁶, active dans le mouvement des méditants chrétiens (WMMC) rassemblés autour de Laurence Freeman.

En 1981, j'étais encore en Suède. Ce fut un peu une année noire pour moi. Grâce au zen, j'avais beaucoup avancé, mais dans les suites de la crise de la vie religieuse j'arrivais à une impasse. De plus, je vivais en pays étranger. Cela représentait tout de même une épreuve à différents niveaux. Je m'étais vraiment engagé dans l'accompagnement de personnes qui le demandaient. Je ne me sentais pas formé pour accompagner des gens, mais il y avait tellement de demandes que tout ceci m'avait épuisé. Je crois que c'est à cette époque-là que j'ai découvert le mot *burnout*. Aussi, j'ai pu prendre une année sabbatique en 1982. J'ai commencé par passer plusieurs mois au couvent de La Tourette à L'Arbresle près de Lyon où venait Jacques Castermane²⁷, en collaboration avec l'un des frères de la communauté. Il y donnait des sessions plusieurs fois par an. J'ai donc travaillé avec lui en tant que participant. Après quelques mois, le frère qui était son assistant est décédé. J'ai repris sa place, et pour ses activités dominicaines, je suis devenu pendant plusieurs années l'assistant de Jacques Castermane. Dans ce contexte, il m'a proposé (en insistant, car ce n'était pas mon souhait premier) de me rendre chez Dürckheim à Todtmoos-Rütte. J'ai eu cette chance d'y passer un mois et demi. Dürckheim était alors encore en pleine activité. J'ai pu le rencontrer à plusieurs reprises. Il m'a très bien reçu, car il avait été en contact avec celui qui était mon maître des novices, Albert-Marie Besnard. Ce dernier faisait partie du petit groupe qui avait pris l'initiative d'aller chez Dürckheim et ensuite d'inviter Dürckheim à venir en France, assez tôt, dans les années 70. J'ai donc eu plusieurs entretiens avec Dürckheim qui parlait parfaitement français. J'ai pratiqué la méditation et, dans le style des activités de ce lieu, je suis allé travailler chez les thérapeutes avec le dessin méditatif, l'argile, etc., ce qui m'a fait beaucoup de bien. J'avais découvert et j'avais lu Dürckheim, sa voie m'avait été transmise par différentes personnes, mais je n'avais pas perçu la place de la psychologie des profondeurs dans sa démarche. Je rappellerai ici que Dürckheim, vers la fin de sa vie, résumait son travail en disant :

Mon travail, ma voie repose sur trois piliers [je les indique ici dans l'ordre chronologique où ils sont entrés dans sa vie] :

- la mystique occidentale [avec tout particulièrement Maître Eckhart, qu'il connaissait déjà assez bien quand il est parti au Japon],
- le bouddhisme zen japonais,
- la psychologie des profondeurs de Jung.

²⁶ L'interview a été réalisée au Bec-Hellouin en 2005 et il est disponible sur le site de la Communauté mondiale pour la méditation chrétienne (WCCM), lien <http://www.wccm.fr/wp-content/uploads/2016/03/durel.pdf>.

²⁷ Jacques Castermane a suivi durant plus de 20 ans (1967-1988) l'enseignement de Karlfried Graf Durckheim. Depuis 1981, il anime une école de méditation dans la Drôme : le centre Durckheim.

Si vous lisez le livre (sans doute le principal) de Dürckheim *Méditer, pourquoi ? comment ?*²⁸, vous arriverez au chapitre 5 qui s'appelle "L'ombre", à prendre au sens que ce mot a dans l'univers de Jung.

Pour différentes raisons, je n'en avais pas vraiment perçu l'importance. Depuis quelques années, je travaille à nouveau avec une de ses thérapeutes, Regine Helke, que j'avais rencontrée à l'époque de mon séjour chez Dürckheim et avec qui je donne des sessions dans lesquelles les participants travaillent avec le dessin méditatif. J'ai pu finalement commencer à explorer l'inconscient avec ces outils. Le signe que cela a été une guérison, que tout cela a été opportun et fructueux, est que je n'ai plus jamais eu de moments où je suis retombé dans un état plus ou moins dépressif ou dans un sentiment d'impasse, par lequel je passais de temps à autre auparavant.

À Dublin, en Irlande, il y avait une maison Eckhart²⁹ (qui a fermé malheureusement). C'était en réalité un centre de thérapie, fondé par un dominicain thérapeute, un frère remarquable. J'y suis allé pour me former en 1990. La méthode de base, la théorie venait de Roberto Assagioli, le fondateur de la psychosynthèse. Huit ou neuf ans après mon séjour à Rütte, je voyais que ma guérison s'était stabilisée. C'était vraiment tout à fait intéressant.

Je suis ensuite revenu en France. Dès mon arrivée à Strasbourg, au printemps 1983, j'ai découvert que les voies de l'Orient étaient aussi arrivées en France, et notamment le zen. Et voilà que je découvre qu'il y avait un zendo dans mon propre couvent. C'était une salle où des personnes se réunissaient parfois autour de Jean-Yves Leloup. Il venait de quitter cette communauté avant que je n'y arrive. Il y avait donc un groupe et nous avons commencé à pratiquer ensemble. Ce groupe a connu depuis une très belle expansion.

Grâce aux amis de ce groupe, tout s'est mis en place très rapidement, alors que je ne connaissais personne en arrivant à Strasbourg. Il y a des circonstances dans la vie où on a beaucoup de chance, cela a été mon cas à plusieurs reprises. Des amis de ce premier noyau m'ont immédiatement emmené à Würzburg. Il y avait là un centre de méditation, la maison Saint-Benoît qui a été fondée vers la fin des années soixante-dix par Willigis Jäger, un bénédictin allemand qui avait passé des années au Japon, notamment avec le père Lassalle. De retour en Allemagne, on avait mis à sa disposition en ville une annexe du monastère (où vit quelqu'un de bien connu, Anselm Grün). J'ai commencé à aller là avec ces amis. J'ai beaucoup reçu en suivant les sessions de Willigis Jäger³⁰.

²⁸ Karlfried Graf Dürckheim, *Méditer, pourquoi ? Comment ?*, Le Courrier du Livre, 1976

²⁹ « Eckhart House », un centre de thérapie qui a fonctionné à Dublin du début des années 1980s jusqu'en 2008 (voir <https://iahip.org/page-1076718>)

³⁰ Willigis Jäger (1925-2020), également connu sous le nom zen Ko'un Rōshi, est un moine bénédictin, rōshi et écrivain allemand.

Selon Jäger, toutes les religions tendent vers une « réalité ultime » mais ne sont que des aides à la compréhension, comme des cartes géographiques, des modèles qui deviennent obsolètes s'ils ne sont pas en permanence renouvelés par l'expérience. Il considère toutes les religions comme des réalisations importantes et nécessaires, mais critique le fait que les religions ont du mal à surmonter leurs rigidités afin de donner des

Je me suis trouvé devant un choix : on pouvait devenir son élève, mais il fallait choisir entre la voie du zen et la voie de la contemplation. Selon ce que Willigis Jäger avait vécu au Japon, la voie du zen, c'était *Sambo Kyodan*, la voie des koans. Je voyais bien les participants qui allaient dans le *dokusan*³¹ rencontrer Willigis Jäger deux ou trois fois par jour avec leur livre *Mu Mon Kan, La porte sans porte*, qui est le grand recueil de koans. C'était la première possibilité. Deuxième possibilité : la voie de la contemplation. La pratique était la même, celle de l'assise. Mais, l'enseignement de la voie de la contemplation était celui des mystiques occidentaux, Eckhart, Tauler, *Le nuage d'inconnaissance* et quelques autres. J'étais bien sûr tenté de m'engager dans la voie du zen. C'était assez cohérent avec mon intérêt pour les koans comme je l'ai évoqué auparavant. Mais j'aurais dû m'installer pour plusieurs années à Würzburg. Ce n'était pas possible. J'ai des amis qui l'ont fait à distance, mais cela n'a pas bien fonctionné. J'ai donc choisi la voie de la contemplation. Pendant plusieurs années, j'ai été son élève dans cette voie de la contemplation.

C'est à ce moment que je me suis vraiment engagé dans l'exploration des mystiques occidentaux, surtout de la mystique rhénane et du *Nuage de l'inconnaissance* comme accompagnement. J'avais alors pratiqué la méditation zen depuis une dizaine d'années, d'abord pour des raisons, comme je l'ai dit, "thérapeutiques".

Je vais évoquer en parallèle un titre qui me parle beaucoup, celui du grand article que Pierre de Béthune a publié dans la revue des Jésuites *Etudes* sous le titre : *Quand les chrétiens pratiquent le zen*³². J'aime bien ce titre pour ce qu'il dit et pour tout ce qu'il ne dit pas. Des chrétiens pratiquent le zen : il y a beaucoup de chrétiens qui ne pratiquent pas le zen dans le monde entier et c'est très bien. Il y a beaucoup de disciples du zen, surtout au Japon, qui n'ont rien à voir avec le christianisme et qui en ignorent peut-être même tout, c'est bien. Mais il y a un petit groupe de chrétiens qui pratiquent le zen. C'est dans cette perspective que je dis : être *entre le coussin et l'autel*.

Je m'en explique. On peut parler aussi de chrétiens qui pratiquent la psychanalyse et, pourquoi pas aussi, de chrétiens qui pratiquent la philatélie. Cela veut dire que quelqu'un marche sur deux chemins. Tel que je vois les choses, cela ne veut pas dire que ces deux chemins vont fusionner et ne devenir qu'un. Ce sont deux chemins différents. Mais, inévitablement, un chrétien qui pratique véritablement la psychanalyse, s'il est vraiment chrétien, va y confronter son christianisme. Son expérience chrétienne va être déplacée, modifiée, par son expérience psychanalytique. À partir d'un certain moment, je me suis

réponses qui soient complètement nouvelles aux anciennes questions de l'humanité et de l'absence d'enseignement de la prière mystique. Selon lui l'évolution mènera à de nouveaux niveaux de conscience et l'expérience de Dieu est une *expérience d'amour*.

³¹ *Dokusan* est un terme du bouddhisme zen qui désigne un entretien privé entre un maître et son élève. Ce genre de rencontre est l'occasion pour un disciple d'évoquer ses questions et ses problèmes à propos des séances de méditation, ou de présenter ses suggestions sur la compréhension d'un koan

³² Pierre-François de Béthune, *Quand les chrétiens pratiquent le zen*, Études 1987/9 (Tome 367), pages 235 à 248.

rendu compte qu'il fallait que j'aie un langage pour articuler les choses. Dans les années 1980, j'ai cherché et, notamment pour des raisons d'ordre pratique, j'ai vu que la solution la plus juste pour moi était de continuer ma pratique à la façon de Dürckheim (ce qui me permet de pratiquer l'assise avec des gens aussi bien musulmans, juifs ou qui n'ont aucune religion, cela ne pose aucun problème dans la ligne de Dürckheim) et de l'articuler avec mon expérience chrétienne, surtout grâce aux mystiques rhénans qui me semblent ici particulièrement opportuns. C'est ce que j'ai alors commencé à faire dès les années 1980.

Dernier événement sur ce chemin d'exploration : c'est cette chance (comme un fruit de ma rencontre avec Les Voies de l'Orient à Bruxelles où j'ai commencé à intervenir vers 1986) d'avoir eu la possibilité d'aller au Japon à l'automne 1990. J'y suis resté trente jours dans le cadre du voyage intermonastique officiel et j'y ai ajouté dix autres jours pour rencontrer des amis et des sœurs dominicaines. Ce furent quarante jours sans une minute de perdue. Ce n'était pas du tout du tourisme. C'était peut-être un des échanges les plus ambitieux du point de vue de leur organisation. Nous avons passé une semaine à Kyoto. Nous avons appris à manger, nous habiller, nous baigner, etc., à la manière monastique japonaise. Il fallait se former un minimum puisque nous allions ensuite aller dans des endroits où ne serait parlé que le japonais. Ensuite nous avons passé quinze jours par groupe de deux ou trois personnes (sauf les sœurs qui étaient toutes dans le même monastère à Nagoya) pour revenir ensuite à Kyoto pour des rencontres complémentaires et pour la synthèse du voyage. Trois d'entre nous³³ ont d'abord passé une semaine à Sendai. Lors du tsunami (en 2004), j'ai lu plus tard que le monastère, étant au fond de la baie, avait été protégé. Nous sommes ensuite allés rencontrer le père Oshida qui avait souhaité notre visite. C'était la chance dans la chance : nous avons passé une semaine, à plein temps, chez le père Oshida. Je considère encore aujourd'hui que c'est la semaine la plus importante de mon existence. C'était un *happening* ininterrompu. À chaque instant, il y avait du nouveau. C'était un koan vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tout était surprenant. Tout était déstabilisant ! Je ne prends qu'un seul exemple. On habitait dans des petites maisons. Il y avait, dans la maison principale, un tableau noir avec l'horaire de la journée écrit à la craie. Comme j'habitais assez loin et que je ne voulais pas arriver en retard, j'avais recopié l'horaire sur un papier. Le lendemain, à mon arrivée, j'étais en retard. C'était déjà commencé. En fait, les horaires avaient été modifiés. Plus tard, dans un entretien, j'ai compris que le père Oshida avait délibérément modifié le programme. Il avait fait la remarque, en me désignant, qu'il y avait des gens qui n'étaient pas assez souples... Ultérieurement, dans un article de revue, le père Oshida citait cette histoire à propos des Pères du désert :

Le Père du désert demande au diable : « *Comment fais-tu pour tenter un moine ?* »

Le diable répond : « *Je lui inspire de faire un horaire de journée* ».

J'ai compris que le père Oshida ou un de ses assistants m'avait soumis à cette épreuve ! Il avait constaté que je notais les horaires de la journée pour arriver à l'heure et m'avait déstabilisé en les modifiant dès que j'avais tourné le dos. Je prends ça comme un exemple,

³³ Pierre de Béthune, Benoît Billot et moi

mais il se passait de telles choses du matin au soir. J'ai déjà mentionné comment Oshida évoquait la Bible, je donnerai plus tard d'autres exemples.

En plus de tout ce que je viens de dire, le pas en avant de ce séjour au Japon était que, pour la première fois, j'ai rencontré non pas le travail "dans l'esprit du zen", selon l'expression de Dürckheim, mais le bouddhisme zen. Quand on évoque le zen chez nous, on parle en général du zazen, avec éventuellement quelques exercices complémentaires. Mais, dans le monastère zen, il y a la façon de se comporter, de manger, de se baigner, les célébrations, les allées et venues, etc. C'est un tout. Pour la première fois de ma vie, j'ai commencé à m'intéresser au bouddhisme comme tel. C'était vraiment un tournant. Je ne suis pas un spécialiste du bouddhisme, mais aujourd'hui je m'intéresse de beaucoup plus près au bouddhisme que je ne le faisais quand j'étais uniquement dans la mouvance de Dürckheim. Je suis toujours resté l'élève de Dürckheim, et encore aujourd'hui, je lui dois beaucoup. Mais, à partir de mon séjour au Japon, mon expérience s'est élargie.

De retour à Strasbourg, dans les années 90, j'ai finalement trouvé ma voie avec la pratique du zen à la façon de Dürckheim et, pour moi-même et pour ceux que cela intéresse, la proposition de la mystique rhénane et celle de la mystique occidentale (Dag Hammarskjöld, Etty Hillesum, Panikkar et beaucoup d'autres).

De ce fait, ma posture présente s'inscrit dans le fameux titre « *entre le coussin et l'autel* ». L'autel symbolise pour moi la liturgie, la Bible etc. Il y a des gens qui n'ont que le coussin, je ne vais pas les ennuyer avec l'autel, mais pour ceux qui se reconnaissent dans cette expérience, je les invite et les aide à explorer le coussin et l'autel. Très concrètement, hier en sortant de l'office, je me dirigeais vers le zendo en me demandant : Qui suis-je ? Qui est celui qui va du coussin à l'autel ou de l'autel au coussin ?

Bouddhisme et christianisme : hétérogénéité et articulations

J'aimerais maintenant éclairer ma posture de façon un peu plus systématique. Ce que je vais dire, je le dois d'abord au père Augustin Ichiro Okumura, un Carme japonais qui parlait très bien le français. Okumura était vraiment un pratiquant du zen et le disciple d'un grand roshi contemporain. Il a commencé à étudier la théologie chrétienne pour la réfuter³⁴ et, peu à

³⁴ Dans un article intitulé *Du bouddhisme Zen à la foi en Jésus-Christ* et publié dans les Cahiers annuels de "Pierre d'Angle" de 1998, Okumura écrit sur ses convictions et activités avant sa conversion : « ... le catholicisme ne me paraissait pas seulement simplement être "une autre religion" mais une "hérésie" par rapport à ce que le Christ avait apporté. À cette époque-là, j'étais étudiant à l'université de Tokyo. Comme j'étudiais l'allemand, j'avais dû acquérir une connaissance générale du christianisme à partir de sources diverses, telles que la littérature allemande, la philosophie occidentale et beaucoup d'autres ouvrages. Ce qui me plaisait à l'époque, c'était le bouddhisme, et particulièrement la vision métaphysique du Zen. »

peu, c'est l'inverse qui s'est produit. C'est même son roshi qui lui a dit que s'il voulait vraiment connaître le christianisme, il devait se faire baptiser. Les conseils du roshi rejoignent ce que j'ai dit plus tôt car on ne peut pas se contenter de lire de gros livres pour entrer dans l'expérience du Christ.

Okumura s'est donc approché du christianisme. Il a reçu le baptême et est devenu plus tard religieux carme. Il est intéressant de noter qu'il a eu par rapport au zen une position tout à fait différente de celle du père Oshida. Chez Oshida, on était vraiment « entre le coussin et l'autel » tout au long de la journée, alors que, devenu chrétien, Okumura n'a jamais proposé le zen. Sa conception de la prière chrétienne était certes marquée par son expérience³⁵ mais son itinéraire a été différent. Il est devenu un des piliers du dialogue chrétiens-bouddhistes au Japon et ailleurs, mais il n'a plus eu de pratique du zen et n'en a pas proposé à d'autres personnes. Oshida et Okumura ont suivi deux chemins différents.

Homme délicieux et remarquable à qui j'ai rendu visite à Kyoto lors de mon deuxième séjour au Japon, Okumura précisait ce qui suit à propos du "christianisme" et du "bouddhisme".

Le centre du bouddhisme est l'expérience de Sakyamuni Bouddha, l'éveil de Siddhârta Gautama qui devient le Bouddha. Tous les êtres vivants ont la nature de Bouddha, c'est-à-dire que tous les êtres vivants peuvent connaître cette expérience. Voilà le noyau. Il n'est pas important de savoir si Sakyamuni Bouddha (au Japon il s'agit du Bouddha historique) a vraiment existé, quand il a vécu, s'il avait des parents, etc. Tout ceci n'a aucune importance. C'est une expérience, à laquelle tout être vivant, homme ou animal, peut s'éveiller.

Du côté chrétien, du côté biblique, on fait mémoire d'événements (même si ce n'est pas la connaissance historique moderne) qui se sont passés à tel endroit (on le voit déjà dans l'Ancien Testament). En allant en pèlerinage en Israël, on montre même la pierre sur laquelle Jésus s'est reposé ou ne s'est pas reposé ! Le moindre enfant du catéchisme sait qui était Ponce Pilate. Tous les dimanches, il entend cette phrase « crucifié sous Ponce Pilate ». Il n'est pas possible de s'approcher du Christ sans savoir qui était Ponce Pilate. Au moment de l'eucharistie, on dit : « La nuit même où il fut livré, il prit du pain... Prenez et mangez... », c'est-à-dire qu'on fait mémoire de l'acte concret, corporel de Jésus, en un temps et un moment très précis.

Le Nouveau Testament, mais c'est largement vrai déjà dans l'Ancien Testament, est inséparable de lieux, de temps qu'il faut nommer. Il en est de même pour l'expérience chrétienne et l'expérience juive. C'est un constat que l'on peut faire sans pour cela être expert en la matière.

Je pense qu'Okumura a été le premier à attirer mon attention de cette manière sur l'hétérogénéité de ces deux expériences : bouddhisme et christianisme.

³⁵ Ichiro Okumura, *L'Eveil à la prière : une voix d'Extrême-Orient*, Cerf, 1984

J'ai retrouvé cela de façon plus organisée récemment. Peut-être avez-vous fréquenté John Martin qui vient parfois en Europe ? C'est un moine indien qui appartient à l'ashram de Shantivanam dans le Tamil Nadu, fondé par les pères Le Saux et Monchanin. Il a été longtemps animé par Bede Griffiths, jusqu'à sa mort. Aujourd'hui, l'ashram est occupé par une communauté de Camaldules³⁶. On peut lire les livres du frère John Martin³⁷ qui sont régulièrement traduits en français. Il dit, de façon plus englobante, qu'il y a deux grandes catégories de traditions spirituelles : les traditions de sagesse et les traditions prophétiques. On trouve les traditions de sagesse en Asie, avec le Tao, le zen etc. Comme Platon chez nous, des personnes ont eu des expériences spirituelles très profondes et les ont transmises. Ils ont eu des disciples, ont fondé des écoles. Mais, le Bouddha n'a jamais prétendu autre chose que d'être un homme comme chacun d'entre nous :

« Tous les êtres vivants ont la nature de Bouddha ».

Ce n'est pas un Dieu ou une figure divine, c'est un homme comme chacun de nous et qui s'est éveillé. Ce sont donc des traditions de sagesse.

De l'autre côté, il y a les traditions prophétiques, concrètement le judaïsme, le christianisme et l'islam. Ce sont des traditions qui reposent sur une révélation : ce jour-là, à telle heure, à tel endroit... On le voit dans l'Ancien Testament. Les traditions prophétiques sont ancrées dans des événements qui sont repris et amplifiés.

Je pense que nous avons là une vision tout à fait fondamentale qui ouvre la possibilité d'être disciple de deux traditions : être bouddhiste et chrétien.

J'ai contribué à la publication d'un petit livre sur le père Oshida³⁸ aux Voies de l'Orient et nous avons retenu pour sous-titre ce qu'il disait de lui-même vers la fin de sa vie : « je suis un bouddhiste qui a rencontré le Christ » (et non pas j'étais un bouddhiste et maintenant je suis chrétien). Ceci n'est pas forcément possible avec d'autres voies. Si je prenais la religion des Aztèques avec des sacrifices humains, on ne pourrait probablement pas dire la même chose.

Les traditions de sagesse et les traditions de révélation ne sont donc pas incompatibles. Ensuite, elles doivent s'articuler les unes par rapport aux autres. Cette expression « entre le coussin et l'autel » révèle cette conception qui est mienne. Cela me permet d'une part de proposer le zen à des gens qui ne s'intéressent d'aucune façon au christianisme ou qui n'ont pas le même christianisme que moi. Et, d'autre part, cela me permet de cheminer avec ceux

³⁶ Membres d'un ordre religieux qui eut pour origine la fondation d'un ermitage à Camaldoli, en Toscane, vers 1023, et qui constitue une des plus durables réalisations du puissant courant érémitique dont les manifestations furent nombreuses au XI^e et au XII^e siècle.

³⁷ Voir le site du frère John Martin : <http://www.frerejohn.com/livres-et-references>

³⁸ Vincent Shigeto Oshida, *Enseignements de Vincent Shigeto Oshida, un maître zen qui a rencontré le Christ*, préface de Bernard Durel, Les Voies de l'Orient, 2009

pour qui "le coussin et l'autel" a du sens, et d'articuler les choses, une tâche qui ne s'achèvera jamais.

Et on verra plus loin que la pratique du zen m'a fait faire des découvertes quant aux textes de la Bible (pas uniquement les paraboles).

Pour dire les choses négativement, sans dire quoique ce soit à l'encontre de ceux qui font autrement, je n'ai pas la prétention, ni l'ambition de faire un zen chrétien. Je pense au contraire qu'il faut séparer les choses. Souvent, je suis dans des lieux chrétiens avec une chapelle et j'apprécie beaucoup qu'on ait à marcher du zendo à l'église et inversement. Parfois, il n'y a qu'une salle et je dois remplacer cela par des mots.

Il y a bien sûr d'autres voies possibles. Un peu plus loin, j'introduirai la démarche d'Yves Raguin en qui je me reconnais et qui me paraît être le plus proche de ma façon de faire.

Le zen, une expérience aconfessionnelle

J'aimerais dire maintenant quelques mots sur le zen. La conséquence de ce que je viens de dire, selon la logique que j'ai présentée, est qu'il est possible de cultiver le zen comme tel, indépendamment de toute référence chrétienne. C'est une expérience aconfessionnelle. Il y a là un paradoxe.

Historiquement, le zen vient du bouddhisme, mais on peut quand même dire que le zen, dans son expérience ultime, radicale, n'est pas limité au bouddhisme. C'est une expérience humaine, née dans le bouddhisme, mais qui n'est pas intrinsèquement liée au bouddhisme. Le moment venu, j'évoquerai, en plus d'Yves Raguin, un autre témoin dont je me sens très proche : Thomas Merton.

Dans les sesshins, tout particulièrement, je consacre beaucoup de temps à étudier avec les participants l'histoire de *L'homme à la recherche du bœuf*³⁹. Sans la reprendre en détail ici, je vais simplement en dire quelques mots sachant que nous avons édité à Strasbourg un livret sur la compassion⁴⁰ qui comporte un chapitre consacré à la légende de *L'homme à la recherche du bœuf*. Je l'ai maintenant commentée depuis de nombreuses années et chaque

³⁹ Cette histoire met en scène *ushi* mot qui désigne en japonais les bovins en général, cela peut être une vache, un taureau, un bœuf ou un buffle (le mot lui-même n'est ni masculin ni féminin). L'histoire est ailleurs appelée "*L'art d'appivoiser le buffle*" ou "*A la recherche du bœuf*", et elle illustre les étapes de l'éveil selon le zen. Voir par exemple : <http://www.bouddha.ch/tableaux-du-boeuf.htm>

⁴⁰ Bernard Durel, *Approches du mystère de la compassion, proximité et distance*, édité par l'association "S'asseoir" à Strasbourg.

fois j'en découvre de nouveaux aspects. Je pense que c'est une bonne façon d'entrer dans l'expérience du zen.

Il y a dans cette histoire dix étapes illustrées par dix images.

Sur la première image, vous voyez un homme dans un paysage. Il est équipé d'un fouet et d'un lasso. Il a le nez en l'air. C'est quelqu'un qui est en manque, comme on dirait aujourd'hui. C'est l'homme non éveillé. Le lasso lui sert à saisir ce qu'il souhaite acquérir, posséder. Le fouet lui sert à chasser ce qui est désagréable. C'est l'homme de la rue, chacun d'entre nous dans notre état de non-éveil. C'est le point de départ.

Ensuite, il aperçoit des traces, puis l'arrière d'un bœuf ou d'un taureau suivant les traductions. Il voit le bœuf et le capture avec une corde.

Mais la corde est tendue et c'est le bœuf qui entraîne l'homme à sa suite. Pourtant, peu à peu, l'homme apprivoise le bœuf.

Et la corde reste toujours présente mais détendue.

Enfin, il s'assoit sur le dos du bœuf. Il n'a plus besoin de le contrôler. Ses mains sont libres. C'est le retour à la maison, assis sur le dos du bœuf et jouant de la flûte. Le bœuf qui le porte connaît aussi le chemin.

Une fois qu'ils sont arrivés à la maison, le bœuf disparaît. C'est la septième image. L'homme est assis devant sa maison, le soleil est au zénith. Il ne fait plus rien. Il est simplement assis. Huitième image, c'est le cercle vide. Non seulement le bœuf a disparu, mais le bouvier a aussi disparu. Il n'y a plus ni objet, ni sujet.

Dans la tradition du Mahayana, du bouddhisme tardif, on a ajouté une neuvième et une dixième image.

La neuvième image fait réapparaître tout l'univers qui avait disparu, avec les oiseaux, les plantes, les poissons. L'homme n'est plus là, l'homme est le regard. L'homme est non-deux avec l'ensemble de l'univers. Il s'est éveillé à la réalité telle qu'elle est. À travers cette histoire pleine d'épreuves, l'homme s'est libéré de la préoccupation d'un bœuf, et même de sa propre préoccupation (réussir sa vie, etc.). Il n'y a plus ni objet, ni sujet. À ce moment-là, celui de la neuvième image, il peut s'ouvrir à tout le réel.

La dixième et dernière image montre l'homme libéré de la préoccupation du bœuf, et de lui-même, puis son retour sur la place du marché. L'homme est présent auprès de tout le monde. Comme il est dit dans les commentaires, « sous ses pas, c'est partout le printemps ». Il est au-delà de tout, au cœur de tout.

Je soulignerai que les trois dernières images, contrairement probablement à celles qui précèdent, sont contemporaines. C'est un seul et même événement. Ce n'est plus une chronologie. C'est l'éveil. Vous retrouvez aussi cela chez Maître Eckhart avec un autre vocabulaire. Au moment même où il a lâché prise de tout (de l'objet et du sujet), l'homme reçoit tout le réel, le réel cosmique avec la neuvième image et le réel humain avec les hommes sur la place du marché de la dixième image.

“La nouvelle conscience” selon Thomas Merton

L'expérience zen est celle des trois dernières images de la quête du bœuf : celle d'un « au-delà du sujet et de l'objet » dont parle Thomas Merton (*the zen experience beyond subject and object*). C'est l'expérience de l'être *in its suchness*, tel qu'il est. Il n'y a plus ni objet, ni sujet⁴¹.

Il y a la conscience objective, la conscience habituelle des objets qui est la nôtre dans la vie quotidienne. Et il y a une autre conscience, la conscience inobjective (et non pas la conscience “subjective”). C'est une conscience qui n'est ni objective, ni subjective. C'est la conscience zen.

Quels que soient les mots que l'on emploie, quand cet éveil se produit (ce vers quoi nous cheminons), c'est cette conscience qui est au-delà de la conscience habituelle sujet / objet. J'étais déjà à cet endroit-là quand j'ai parlé d'une expérience qu'on ne peut ni gagner, ni perdre ! Tant qu'on est dans le gagner et le perdre (c'est l'homme avec son fouet et son lasso), on est encore dans la conscience habituelle.

Zen, Tao et Nirvana est le livre central de Thomas Merton sur la méditation zen. Il repose essentiellement sur les échanges, la correspondance entre Thomas Merton et D. Suzuki. A noter que sur la couverture du livre de Jacques Scheuer dans *Thomas Merton, un veilleur à l'écoute de l'Orient*⁴² (livre dont je vous recommande la lecture) il y a cette photo extraordinaire, que je n'avais jamais vue jusque-là, de la rencontre à New York entre Thomas Merton et D. Suzuki. Le livre *Zen, Tao et Nirvana* est écrit à l'inverse de l'ordre chronologique, les premiers chapitres sont les plus récents, les plus synthétiques. Ce qui est à la fin du livre est le plus ancien chronologiquement, c'est-à-dire les échanges entre Merton et D. Suzuki au début des années 1960. Historiquement, il faudrait le lire en commençant par la fin. Cela veut dire que le deuxième chapitre du livre, “La nouvelle conscience” est le chapitre fondamental, mais aussi le plus abstrait. C'est là qu'est la synthèse de toute la réflexion de Merton. La plupart d'entre nous connaissons *Je et tu* de Martin Buber⁴³. Explicitement, Thomas Merton s'appuie sur la distinction (qu'on trouve ailleurs mais qui est très bien présentée chez Martin Buber) entre deux sortes de conscience : « je/ça » et « je/tu ».

« Je/ça » est la conscience qui domine notre culture. C'est l'ancienne conscience dans la perspective de Merton qui est la conscience d'objet. C'est la conscience moderne (Descartes, etc.). Cette conscience d'objet a entre autres comme conséquence la mort de Dieu. Dans

⁴¹ On trouve cela dans : Thomas Merton, *Zen Tao et Nirvana, esprit et contemplation en Extrême-Orient*, Bartillat, 2015.

⁴² Jacques Scheuer, Thomas Merton. *Un veilleur à l'écoute de l'Orient*, coll. L'autre et les autres, Bruxelles, Lessius, 2015.

⁴³ *Je et Tu* est une œuvre de Martin Buber publiée pour la première fois en 1923. Aussi bien philosophique que théologique (car le “Tu” éternel et absolu est Dieu) ce petit livre insiste sur l'altérité - le sens de l'autre comme “personne” (pas de “je” sans “tu”) - comme dimension absolument essentielle à toute vie humaine. Martin Buber (1878-1965) est essentiellement le philosophe de la réciprocité. Il est en effet à l'origine de l'attention toute particulière accordée à la problématique de l'autre dans les philosophies existentielles du XXe siècle.

cette conscience, Dieu ne peut pas ne pas mourir. Ayant développé cela pendant une dizaine de pages, voici ce que dit alors Merton :

« Rappelons-nous cependant qu'une autre conscience - métaphysique - est encore accessible à l'homme moderne. Elle ne procède pas du sujet pensant et conscient de soi, mais de l'Être vu ontologiquement comme au-delà de la division sujet-objet et antérieure à elle ».

C'est ce que j'ai rappelé plus haut, « *beyond subject and object* », au-delà du sujet et de l'objet, en la reliant aux dernières images de *L'homme à la recherche du bœuf*. Il y a le cercle vide et ensuite tout apparaît. C'est la conscience qui n'est plus la conscience d'objet. Cette conscience est plus ancienne. Elle est "nouvelle" pour nous qui l'avons "oubliée", mais, en réalité, elle est plus ancienne. C'est la conscience du petit enfant, notamment.

« Sous-jacente à l'expérience subjective du moi individuel qui se sépare du monde, il y a une expérience immédiate de l'Être. Celle-ci est totalement différente d'une expérience de conscience de soi. Elle est complètement inobjective ».

Elle est inobjective et non pas "subjective", c'est-à-dire qu'elle n'a rien à voir avec la distinction sujet / objet. C'est aussi ce dont Dürckheim parle avec l'expérience du numineux. La question « qu'est-ce que c'est ? » ne débouche pas sur une réponse. On ne sait pas ce que c'est. On est alors vraiment au-delà de la distinction sujet / objet.

« Il n'y a rien en elle de cette division et de cette aliénation qui se produisent quand le sujet prend conscience de soi comme un quasi-objet. La conscience de l'Être (qu'elle soit considérée positivement ou négativement, en apophase comme dans le bouddhisme) est une expérience immédiate qui dépasse la conscience réfléchie. Ce n'est pas "la conscience de", mais la conscience pure dans laquelle le sujet en tant que tel disparaît ».

On le dit toujours dans le zen : on pense, mais on ne pense à rien. Il n'y a pas d'objet. C'est de cette conscience-là dont il est question ici.

« Postérieurement à cette expérience immédiate d'un fond qui dépasse l'expérience, apparaît le sujet avec sa conscience de soi ».

Postérieurement, cela veut dire que c'est à la fois dans le développement de l'individu qui devient adulte, qui va à l'école, etc., et aussi l'histoire dans l'Occident, où la conscience d'objet finit par tout dominer.

« Mais, comme l'ont souligné les religions orientales et le mysticisme chrétien, ce sujet conscient de soi n'est pas final ou absolu ».

C'est un sujet construit plus tard. Le sujet conscience de soi n'est pas le vrai sujet. Pour prendre un aspect expérientiel, quand, dans la culture occidentale, on me pose la question « qui es-tu ? » et que je ne peux pas répondre, je me sens humilié. Je devrais pouvoir répondre et dire qui je suis. Mais, au contraire, dans cette perspective, cette inconnissance est une bénédiction. *« Se connaître comme inconnu »* (Thomas Merton).

Je le dis souvent au sujet du couple. Après quarante ans de mariage, prendre conscience qu'on ne connaît pas l'autre est humiliant pour l'Occidental. Mais pour quelqu'un qui est dans ce regard mystique profond, c'est au contraire une bonne nouvelle. Qu'est-ce que cela voudrait dire après trente ou quarante ans de mariage de pouvoir se dire qu'on se connaît totalement, sans reste ? Ce serait "la cata". Je vous recommande donc la lecture de Merton qui explique tout cela.

Dans le livre de Jacques Scheuer dont j'ai déjà parlé, j'ai trouvé une citation du maître zen Dôgen, en quelque sorte le fondateur du zen Soto au Japon, un contemporain de François d'Assise et de Dominique. Cette citation me semble très éclairante :

« Quiconque considèrerait le zen comme une école ou une secte du bouddhisme et l'appellerait Zen-shu, école zen, celui-là serait un démon. »

Historiquement, le zen fait partie du bouddhisme, mais je pense que Dôgen pointe quelque chose de tout à fait important qui ouvre la possibilité d'un zen qui ne soit ni bouddhiste, ni chrétien, ni ceci, ni cela.

Une autre réflexion au sujet du bouddhisme : contrairement à ce qui est parfois dit en Occident, le bouddhisme n'est pas un athéisme mais, si on veut lui mettre une étiquette, plutôt un agnosticisme. Tout ce dont nous parlons ici, le Père, le Fils, le Saint Esprit, Sakyamuni Bouddha n'est ni pour, ni contre. Il dit simplement qu'il ne comprend rien à ces choses-là, il n'est pas équipé, et donc il est agnostique au sens précis de ce mot. Il me semble que c'est la position fondamentale du Bouddha. C'est une autre façon de dire que cet espace (l'espace bouddhiste) et l'espace judéo-chrétien peuvent coexister dans la même personne, ils sont vraiment tout à fait hétérogènes.

On ne peut pas faire de cette conscience un objet, on ne peut pas la décrire. Une façon de l'approcher est de se servir d'images qui peuvent nous aider. Je vais en évoquer deux.

La première image, je l'ai trouvée dans un livre de Thomas Keating⁴⁴ :

⁴⁴ Thomas Keating, *Prier dans le secret - La dimension contemplative de l'Évangile*, Pocket, 2004.

Vous êtes au bord d'un fleuve, par une journée d'été. Il y a des bateaux qui passent, des péniches, des bateaux de tourisme. Vous êtes assis au bord de l'eau. Vous saluez les personnes sur les bateaux. Vous observez les drapeaux, vous imaginez de quel pays ils viennent. Vous lisez le nom des bateaux. C'est la conscience objective. À tout moment, vous pouvez délibérément vous décider à regarder le fleuve. Vous n'avez pas à demander aux bateaux de partir. Ils continuent leur trafic. Vous changez votre regard. Vous ne regardez plus une réalité qui va et vient, les objets, les bateaux qui vont parfois vers l'amont et parfois vers l'aval. Vous quittez cela, sans les combattre, ni avec le lasso, ni avec le fouet. Vous regardez seulement le fleuve qui est toujours présent. C'est une image de cette conscience qui est finalement celle du zen.

La seconde image qui peut nous aider est celle du miroir :

Si le miroir est parfait, s'il n'a pas de défaut, dès qu'un objet arrive devant le miroir, il y a une image. Dès que l'objet s'éloigne, il n'y a plus d'image. Par contre, si le miroir est déjà rose ou s'il est déformant, l'image sera différente de celle de l'objet. Si je vais dans un magasin et que j'achète un bon miroir, j'achète du vide. Je le paierai cher s'il est vraiment vide.

Pour le dire négativement, un miroir n'est pas un espace qui, voyant arriver un objet, le rejette parce qu'il ne lui plaît pas. Ou inversement, si l'objet s'écarte, le miroir ne peut pas garder l'image (« reste encore un peu ! »).

Expérience du “vide” et hospitalité

La réflexion dans laquelle nous sommes maintenant entrés porte sur le vide, l'expérience du vide.

En Occident, il y a un grand malentendu sur la notion de vide, il ne s'agit pas de « faire le vide », il est déjà là ! Il n'y a rien à chasser. L'homme avec son fouet qui chasse les choses désagréables est justement un homme qui cherche à « faire le vide ». Quand on chasse les distractions délibérément, on sait très bien qu'elles reviennent. On les chasse par la fenêtre, elles reviennent par la porte. Ce n'est pas la bonne façon de faire.

Qu'est-ce que c'est alors que ce vide ? En sanscrit, le vide, c'est *sunyata*.

En Chine, *sunyata* devient *ku*, et on le retrouve aussi en japonais. Mais, ce qui est important, au Japon ou en Chine, ce n'est pas ce qu'on dit, mais c'est la façon d'écrire, le caractère. Pour nous, c'est très étrange. On écrit ce qu'on dit, on a une écriture phonétique. Mais le chinois ou le japonais sont des langues de signes. Par exemple le mot *san* est ajouté après le nom. Pour moi, ce sera Bernard Durel *san*, monsieur si j'ai bien compris. Mais *san* veut aussi dire montagne. Fuji *san*, c'est le mont Fuji. Vous voyez que des mêmes mots peuvent être écrits

Thomas Keating (1923-2018) est un moine trappiste et prêtre américain. Il est le fondateur du mouvement de la prière de consentement, fondée sur la méthode contemplative d'inspiration chrétienne de l'oraison silencieuse.

de différentes façons et signifier autre chose. On voit parfois des gens dans la rue au Japon qui discutent. Survient une ambiguïté. Ils écrivent dans leur main le signe. La langue des idéogrammes est plus précise que la langue phonétique qui vient en second. Les idéogrammes sont très anciens, ce sont les *kanji* en japonais. Il n'est pas très difficile d'apprendre à parler japonais. Mais si on souhaite l'écrire, il faut connaître les quelques milliers de caractères *kanji* et connaître leur histoire. C'est une autre affaire.

Pour rendre compte de *sunyata* (sanskrit), un bulletin des Voies de l'Orient mentionnait qu'il y avait en japonais deux signes : *kû* et *mû*⁴⁵.

Première image ou signe (*kû*) : la voûte céleste, le ciel.  *ku*

Ce n'est pas le ciel de « notre Père qui êtes aux cieux », c'est le *sky* anglais, c'est-à-dire la voûte céleste. La base empirique du signe qu'on utilise pour *ku* est l'expérience du ciel, les nuages dans le ciel. Parfois le ciel est gris, parfois il est tout à fait bleu. Pourtant, c'est le même ciel. C'est exactement comme le fleuve dans l'image précédente. Les nuages qui passent sont nos pensées, nos objets qui vont et viennent. Pendant la méditation, on cherche justement à ne pas s'y attacher. On regarde au-delà⁴⁶, *beyond*. Le vide, dans ce sens-là, peut être tout à fait plein. Si le ciel est vraiment gris, le ciel reste vide. On l'observe en prenant l'avion : dès qu'on est monté, le ciel est tout à fait vide. C'est donc un des signes pour le mot vide : c'est le ciel où des nuages vont et viennent, mais cela n'a aucune importance car le ciel, fondamentalement, est vide.

Deuxième image, deuxième signe (*mu*) : un terrain couvert de cendres.  *mu*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Ou bien on arrive là pour la première fois, un feu a été allumé et a brûlé tous les buissons, tout ce qui se trouvait sur le terrain, pour ensuite le mettre en culture. Ou bien on a mis le feu à tout ce qui restait de la récolte de l'année précédente. C'est vide. Il y a la terre, les cendres, mais c'est rempli de toutes les récoltes futures. Dans ce cas, le vide est un vide potentiel. On l'appelle vide matriciel. J'ai en arrière-fond la huitième image de l'homme à la recherche du bœuf, celle du cercle vide. Si vous avez fréquenté la littérature zen, vous trouvez *the womb of nothingness*. *Womb* c'est le sein de la mère qui porte l'enfant, le sein du rien. La mère, c'est la matrice qui pourra mettre au monde un nombre éventuellement important d'enfants. C'est vide, mais c'est plein de toutes les récoltes futures.

⁴⁵ Un lexique zen donne les précisions suivantes :

- *Kû* : vide - *sunyata* (sanskrit). Comprendre le *ku* est comprendre le zen. *Ku* est le zen.
- *Mû* (*mou*) : ce qui reste quand on a tout oublié, c'est la frontière entre le monde de l'avoir et celui de l'être, c'est le non-dualisme.

⁴⁶ "Au-delà" ne veut pas dire que l'on ne pense à rien mais que l'on ne s'attache à aucune pensée et que l'on ne s'attache pas non plus à vouloir ne pas penser.

Ces deux idéogrammes ont ainsi chacun leur richesse : d'un côté le ciel, de l'autre côté cette terre vide, mais potentiellement pleine de toutes les récoltes futures.

On peut faire un rapide parallèle du côté de Maître Eckhart qui parle également de ce vide matriciel. C'est dans le Sermon numéro 2 : "*La vierge est mère*". L'état de vide est l'état matriciel. D'ailleurs en allemand, on trouve le mot *Empfänglichkeit*, c'est la réceptivité, l'accueil de la matrice qui est un espace pour l'enfant qui va prendre forme. C'est ainsi chez Maître Eckhart, proche du zen.

Vous voyez que c'est un vide qui n'est en rien contraire aux objets, mais est plein accueil, en pleine hospitalité.

L'hospitalité est un art suprême que Pierre de Béthune⁴⁷ a exposé dans ses écrits.

Les hôtes arrivent, à l'heure qui leur convient. Je leur dis alors de prendre place, "vous êtes chez vous, chez moi" : c'est la vraie hospitalité. S'ils disent qu'ils partent, même si j'étais très content d'avoir un peu de compagnie, je ne les retiens pas, je les laisse partir. Voilà l'attitude zen, l'attitude de plein accueil. C'est pour cette raison que le fruit de cette attitude est la compassion.

La compassion et l'hospitalité sont presque la même chose. C'est accueillir le vécu de l'autre sans biais et sans résistance. William Johnston a écrit un livre intitulé *The mirror mind*⁴⁸ (l'esprit miroir). C'est dommage qu'il ne soit pas traduit en français. Quand je suis dans mon assise, je suis en route pour être un miroir accueillant toutes les dimensions de mon vécu physique, de mon vécu sentimental, de mon vécu religieux, de tout ce qui me visite et monte à mon esprit. Quand on est vraiment dans l'assise, on voit passer les nuages : « tiens, il y a un nuage gris, une pensée, un sentiment, une inquiétude ». Si on ne l'arrête pas, peu à peu, il va s'éloigner.

Encore à propos du vide, je mentionnerai que je suis assez récemment devenu disciple de Maurice Zundel qui semble appartenir à un tout autre monde que celui dans lequel nous nous mouvons. En réalité, ce n'est pas juste. J'ai fini par découvrir que, dans des écrits tardifs, on voit qu'il avait lu Le Saux, Griffiths et que toute la question de l'Orient, au sens où on emploie ce mot ici, était plus que présente dans sa vie. Le "vide créateur" chez Maurice Zundel⁴⁹ est précisément, dans un autre vocabulaire, ce dont je parlais il y a quelques instants.

⁴⁷ Pierre-François de Bethune, *L'Hospitalité sacrée entre les religions*, Albin Michel, 2007

⁴⁸ William Johnston, *The Mirror Mind*, Fordham University Press, New York, 1990

⁴⁹ Le "vide créateur" selon Zundel permet de retrouver en soi Dieu plus intime à soi-même que soi-même, et de restituer aux autres le vrai visage de Dieu... « Il est une musique silencieuse intérieure, en attente, aspiration à une dimension plus vaste, vécue comme la respiration de l'Esprit... » (Association Maurice Zundel (AMZ) Suisse, Colloque à l'occasion du 40ème anniversaire de la mort de Maurice Zundel, Neuchâtel, 2015)

Hors tout syncrétisme, similitude avec le bilinguisme

J'ai évoqué plus haut le monde de Thomas Keating, un moine trappiste américain, qui a vraiment goûté au zen. Il n'en a pas tiré les mêmes conclusions que moi, mais il a cherché son chemin et a créé le *centering prayer*, la prière centrée qui est une prière contemplative, silencieuse et dont l'instrument principal est le *sacred word*, la parole sacrée, une sorte de mantra. Trois de ses livres sont traduits en français. Dans *Condition spirituelle de l'être humain*⁵⁰, en quelques pages tout est dit. Si vous voulez donner une retraite d'une semaine, vous ne risquez pas de tomber à court. C'est un petit compendium très bien "ficelé".

Q. : Je suis devenu professeur de judo en 1974. Ensuite je me suis engagé dans la voie du Kendo⁵¹, "la voie le sabre". Ensuite, lorsque j'ai été ordonné prêtre, dans le journal de l'Est républicain, était écrit : « des arts martiaux à la prêtrise ! ». C'est une façon de voir les choses. Les arts martiaux s'enracinent dans le Tao. Puisque j'entends parler de bouddhisme et de christianisme, ce que m'a apporté cette voie du Tao et aussi du zen, c'est de pouvoir transférer des principes et la rigueur de la pratique, de la vigilance, de la tenue (que je découvrais et que je pratiquais dans le sabre), dans la pratique chrétienne, dans mon cheminement chrétien. C'est tout le travail sur la vigilance, la prière du cœur, la prière de Jésus. Avant de faire la session sur la prière du cœur, le père Alphonse Goettman demandait qu'on fasse une session de méditation de base où on apprenait à s'asseoir, à se poser, à respirer. Ensuite on greffait la prière du cœur sur la posture. Là où je suis mal à l'aise, c'est quand il s'agit de syncrétisme, lorsqu'on tombe dans une espèce de bouddhisme-christianisme sans savoir où on en est.

B.D. : Oui, c'est le pire. C'est vraiment l'ennemi.

Q. : Maître Eckhart trouve sa source chez les Cappadociens, Grégoire de Naziance, etc. C'est une théologie mystique de l'église d'Orient dans laquelle on peut s'immerger. Personnellement, je suis comblé. J'aime beaucoup le bouddhisme. J'ai vu dernièrement sur Arte un reportage sur Miyazaki⁵², un des derniers maîtres du zen Soto et un successeur de maître Dogen, au monastère de l'école l'Eihei-ji. C'est un homme éblouissant. Il rayonne, mais sa voie est celle du bouddhisme zen. Si on n'est pas rigoureux, on risque de faire des mélis-mélos...

⁵⁰ Thomas Keating, *Condition spirituelle de l'être humain*, Actes Sud, 2013

⁵¹ Le *ken* présente le coup porté par le sabre sur les différentes parties du corps de l'adversaire et protégées par l'armure.

⁵² *Un maître du soto zen - 1902-2008 - 95 ans de zazen*. Ekiho Miyazaki, maître du temple mère de l'école soto Eihei-ji (temple de la paix éternelle) a 104 ans dans ce documentaire. Il fait zazen depuis l'âge de onze ans.

Le documentaire est visible sur YouTube : https://www.youtube.com/watch?v=aC2ncga_4Hg

« *Le zen consiste à s'unir à ce que l'on fait. Quand on marche la marche devient zen, quand on parle les paroles deviennent zen.* » (Ekiho Miyazaki).

B.D. : Je suis à cent pour cent d'accord avec toi. Le syncrétisme est stérile. On prend un peu de ceci, un peu de cela et on fait sa propre soupe. À mon avis, le principal reproche qu'on peut faire au syncrétisme est que les instruments qu'on mélange sont alors privés de leur vraie efficacité.

Le père Oshida dit : « je suis un bouddhiste qui a rencontré le Christ ».

Je dirais pour ma part que « je suis un chrétien qui a rencontré le Bouddha ».

Mais le Bouddha reste le Bouddha. Le Christ reste le Christ.

Il y a une analogie fondamentale avec les langues naturelles. J'ai eu cette chance de vivre longtemps à l'étranger. Je connais ce dossier psychique, spirituel, ce que cela représente d'accéder au bilinguisme⁵³. Si j'avais été un enfant né de parents pratiquant deux langues, j'aurais eu cela dès mon berceau. Plus tard, pour une part, je suis entré dans cette expérience. C'est exactement la même chose : quand je parle français, je parle français. Quand je parle suédois, je parle suédois. Il n'est pas possible de mélanger les deux langues. Il m'est arrivé dans une session de méditation, le matin, de parler soudainement en suédois à Strasbourg ! Mais j'ai vu tout de suite qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. En fait, même pour des langues relativement proches, chaque langue a son univers. Même si quelqu'un est quasiment parfaitement bilingue, il semble qu'il y ait tout de même une langue maternelle qui structure son esprit plus que l'autre, et cela renforce finalement mon argument. C'est de cette façon que quelqu'un peut parler et s'exprimer tout à fait librement, écrire en même temps dans deux langues, comme le fait François Cheng⁵⁴ pour prendre un très bel exemple. Le chinois reste sa langue maternelle, mais il s'exprime parfaitement bien en français puisqu'il fait partie de l'Académie française.

De même pour les religions ou les traditions spirituelles. C'est le cas du père Oshida. Je ne suis pas moi-même un exemple symétrique de celui du père Oshida, car je ne peux pas dire que je suis un chrétien qui a complètement rencontré le Bouddha. Mais lui pouvait vraiment dire à la fin de sa vie : je suis un bouddhiste (ce qu'il avait été pendant vingt-cinq ou trente ans à plein temps) qui a rencontré le Christ. Il était parfaitement à l'aise dans les deux traditions et il ne les mélangeait pas. Pour éviter la stérilité ou, plus positivement, pour des raisons de fécondité, si je fais un discours dans lequel je mélange le suédois au français, je ne dis plus rien. Si je fais un discours où, dans une phrase, je parle du Christ et, dans une autre, du Bouddha et si je mélange tout, je ne parle plus de rien.

Voici un souvenir qui illustre cela. Je participais à une table-ronde à Strasbourg à propos de la santé. Six ou sept personnes avaient été invitées. Jean-Yves Leloup n'habitait plus à Strasbourg, mais il était présent. Il y avait aussi d'autres personnes qui faisaient du Qi gong, etc. Chaque intervenant a parlé cinq minutes et ensuite il y a eu un échange. Une dame,

⁵³ Un article récent est à signaler à ce propos : Barbara Cassin, Marc de Launay, *Traduire, un savoir-faire avec les différences*, Revue Etudes, septembre 2021.

⁵⁴ Dans *Le Dialogue*, Desclée de Brouwer, 2002, François Cheng décrit l'expérience de bi-culture et de bilinguisme d'un immigré.

parlant d'un chemin de guérison, évoquait le Christ en elle : « Le Christ en moi, le Christ en moi... ». En l'écoutant, parfois un peu comme chez Dürckheim, je voyais que son Christ n'avait jamais "traîné ses sandales à Nazareth". Je pense que Dürckheim, que je respecte beaucoup, n'était sans doute pas vraiment chrétien. Après avoir écouté cette dame, je lui ai demandé pourquoi elle parlait du Christ et non pas de Goldorak (il y avait à l'époque une bande dessinée populaire avec Goldorak). Si on dit Christ, il faut savoir de qui on parle. Sinon c'est du syncrétisme qui, encore une fois, est stérile.

Deux autres réflexions.

Première réflexion. En Suède, lorsque le zen est arrivé, au moins dans un des lieux que je fréquentais, les gens ont commencé à être dans la mouvance de Dürckheim. J'étais donc avec eux au début des années soixante-dix et lorsque le principal responsable du groupe est venu à Paris, il s'est rendu chez Deshimaru où il a été "converti" à sa façon de faire. A son retour, on s'est rapproché de la manière de faire de Deshimaru. Se posait alors la question des soutras, des textes. Un jour, ils ont pris le Notre Père en grec, écrit avec les lettres latines pour qu'on puisse le lire, et, au son du tambour comme on le fait pour *Hannya Shingyo*⁵⁵, on a ainsi récité le Notre Père. Les gens ne connaissaient pas le grec. Ils ne savaient même pas qu'ils étaient en train de réciter le Notre Père. C'était vraiment terrible et je leur ai dit qu'il n'était pas possible d'une part de vouloir transposer le Notre Père à la manière des soutras et d'autre part de parler de prière.

Je me souviens que lorsqu'on était au Japon, j'entendais nos sœurs parler du zazen et des moines zen en évoquant "leur prière". Je ne pourrai jamais dire cela. Quand je parle de prière, je m'adresse à quelqu'un qui est destinataire de la prière. Je pense que *Hannya Shingyo*, le soutra du cœur, est un magnifique texte de sagesse, et il y a également dans la Bible de beaux textes de sagesse, notamment dans Le Livre de la Sagesse, mais dans *Hannya Shingyo* on ne s'y adresse pas à quelqu'un.

Ce qui se passait à l'époque en Suède était vraiment lamentable. Ils ont d'ailleurs fini par arrêter.

Deuxième réflexion. Lorsque j'étais chez Willigis Jäger, en Allemagne, on lisait *Hannya Shingyo* en allemand. J'ai mémorisé des passages : *es gibt nichts zu erreichen*, il n'y a rien à atteindre. C'est une des phrases clé. Ou encore *emptiness is fullness* i.e. le vide est le plein. Je suis très content d'avoir cela en mémoire. Mais, c'était sans rapport avec ce qu'on avait vécu dans les monastères zen, à l'énergie développée en chantant *Hannya Shingyo* dans sa langue originelle. Avec Jäger, en allemand, cela devenait un exercice européen intellectuel,

⁵⁵ L'*Hannya Shingyo* est appelé Le Sutra du Cœur car il représente le cœur de la grande sagesse. Il fut écrit entre le 1^{er} et le 6^{ème} siècle de notre ère. Commun à toutes les lignées du bouddhisme, il est certainement le sutra le plus connu. L'*Hannya Shingyo* est chanté lors de la cérémonie qui suit le zazen, sous sa forme Kanbun (phonétique ancienne-sanskrit-chinois ancien).

qui n'était pas mauvais en tant que tel, mais ce n'était plus un soutra. Ceci pour dire la complexité de cette question.

Chacun ou chaque groupe doit savoir ce qu'il veut faire. Il peut être bénéfique de respecter une tradition tout en vivant pleinement enraciné dans sa culture. Il est important d'être à l'aise : si on prend un texte étranger (on le faisait quand on priait en latin à l'église), il faut en expliquer le sens. On pouvait chanter le Gloria en latin sans que ce soit du "cinéma". Si on explique le sens du texte, si on explique les enjeux phonétiques ou linguistiques, cela peut alors aider et soutenir l'attention⁵⁶.

Q. : Quand le contenu ne correspond pas à ma foi chrétienne, c'est autre chose. Dire avec puissance quelque chose qui ne correspond pas à ma foi, me pose problème.

B.D. : C'est effectivement une autre question. C'est la question du bilinguisme. Je ne peux pas vraiment le vivre parce que je ne connais pas le japonais, mais j'en connais la traduction. Je l'ai fait d'ailleurs dans le monastère au Japon, dire *Hannya Shingyo* n'a rien à voir avec ma foi. C'est ce que j'ai tenté d'exposer précédemment. D'un côté, il y a un texte de sagesse. De l'autre côté, c'est l'expression de ma confession de foi, le *Credo* (Je crois en Dieu), ce sont des textes humains. Ce n'est pas le même vécu. Je ne vois pas comment *Hannya Shingyo* entrerait en collision avec ma foi. Cela rejoint la question : peut-on être chrétien et psychanalyste ? peut-on être chrétien et pratiquer le zen ? Pour moi ce n'est pas incompatible.

Q. : Lorsque nous étions au Japon, les moines bouddhistes nous avaient dit qu'ils avaient constaté que, pour eux, il y avait une certaine énergie, le souffle qui était premier dans leur pratique. Pour nous, c'est la parole et le sens. Ils ne comprenaient pas non plus toujours ce qu'ils disaient.

B.D. : Oui, c'était plus ou moins du sanscrit. Quelques siècles ont passé. J'ai assisté à une conférence en japonais pendant 1h30 lorsque j'étais au monastère sans comprendre un mot bien sûr. Le roshi venait une fois par semaine expliquer aux moines le sens des soutras. Si cela se passait bien, ils pouvaient tout de même les dire avec une certaine conviction. Mais ce n'était plus seulement de l'énergie émise, des sons. C'était un texte magnifique.

Q. : Nous avons eu une très belle traduction française d'un texte de sagesse. Cela ne me gêne pas, même si cela nous vient de l'Orient. Je peux le dire à ma manière. Cela me met devant la compassion du Père, de notre humanité. Mais je me dis aussi que, avec ces traductions, le bouddhisme est mis un peu à la sauce européenne... Est-ce qu'on est encore en phase avec le bouddhisme ?

⁵⁶ Il y a dans les sutras et les prières récités ou chantés dans leur langue originelle un vrai patrimoine culturel et spirituel.

B.D. : C'est le problème. À l'occasion des dernières Assises des Voies de l'Orient, Jacques Scheuer⁵⁷ a fait une intervention où il disait qu'il n'était pas juste de notre part de nous livrer à un "pillage" des autres traditions. Il faut les respecter dans leur intégralité. Je peux écouter, recevoir, mais pas piller, faire du vampirisme. Cela me paraît important.

Il y a un autre aspect : je lis un texte d'une autre tradition, cela me permet d'aller plus loin dans ma propre tradition (c'est aussi la posture de Thomas Merton). Si je garde cela pour moi, c'est très bien.

C'est le même problème avec les musulmans. Voilà des gens qui en vivent. Je n'ai pas le droit de m'en servir, d'en faire ce que je veux. Il faut que je montre du respect à l'égard de ceux qui vivent cette autre tradition depuis des siècles. Je dois être dans une position d'accueil simplement, d'écoute. Je n'ai pas à entrer chez eux, à me servir.

Q. : Peut-on uniquement adopter dans le zen la position assise ? Dans ce cas, on néglige tout le substrat bouddhiste, la philosophie bouddhiste, les quatre nobles vérités, l'apophatisme absolu, le dharma, la réincarnation...

B.D. : D'abord, il faut interroger le « peut-on ? ». Est-ce que c'est au sens d'une possibilité ou doit-on demander une autorisation au grand maître ? C'est une question à différents niveaux. Tout le monde peut apprendre à s'asseoir en lotus ou en demi-lotus ou écouter de la musique dans cette posture à condition de ne pas mettre un écriteau « voici un bouddhiste authentique ». Je reprends à mon compte la posture, ensuite je l'introduis dans telle ou telle forme de prière chrétienne ou bouddhiste ou musulmane. Une fois encore à condition de ne pas se prétendre être une nouvelle autorité, mais de se dire simplement qu'on aime cette posture, qu'on l'utilise pour se concentrer dans la vie de prière. C'est très bien. À mon avis, il n'y a pas de problème à ce niveau-là. Il s'agit d'être dans la clarté, de s'asseoir sans tenir compte des "Quatre nobles vérités", etc., que peut-être j'ignore par ailleurs.

Q. : Si la réponse est oui [effectivement, ma réponse est oui, on peut dissocier les choses] alors on adopte simplement la posture, simple emprunt technique d'une tradition à une autre.

B.D. : L'Eglise n'a pas cessé de le faire. Par rapport au Judaïsme, c'est évident. Il y a un livre qui vient de sortir *Les racines chrétiennes juives de la messe* de Jean-Baptiste Nadler. C'est un beau livre qui montre tout ce qui dans la messe catholique vient du judaïsme. On le savait déjà, mais c'est très détaillé dans ce livre. L'Eglise, à différents niveaux, n'a pas cessé d'emprunter. Même le chapelet est beaucoup plus ancien. Les monachismes brahmanique, hindou, bouddhiste sont beaucoup plus anciens que le monachisme chrétien. Dans la mesure

⁵⁷ Voir également l'article de Jacques Scheuer, *Détournement de biens spirituels ? Un point d'éthique des relations interreligieuses*, Revue Théologique de Louvain, N° 40-3, pp. 305-323, 2009

où j'ai un peu fréquenté le monachisme, je trouve qu'il y a trop de moines chrétiens occidentaux qui considèrent le monachisme comme une institution chrétienne. Non, il y a un monachisme chrétien (avec l'adjectif chrétien) mais Jésus n'en parle pas. Il n'était pas moine à ma connaissance. On peut donc emprunter à d'autres.

Q. : On se tient en silence, immobile. On y introduit une prière chrétienne, sorte de mantra chrétien [B.D. : c'est ce que propose justement Thomas Keating] par exemple avec "Gloire à toi, Seigneur" ou "*Kyrie eleison*" ou "Seigneur Jésus, fils de Dieu, aie pitié de moi".

B.D. : Ce n'est pas simplement une hypothèse. Beaucoup le font, nous le savons.

Q. : Mais il me semble qu'on ne peut plus parler de zen dans cette hypothèse.

B.D. : Non, c'est une prière chrétienne qui a pris à son service quelques éléments venus d'ailleurs. C'est très bien tant qu'on n'en fait pas une prétention.

Q. : Si la réponse est non, alors on doit aller plus avant dans le zen et l'enseignement bouddhiste. Mais comment concilier cette démarche avec les fondements théologiques de la foi chrétienne : la révélation, les affirmations de la théologie cataphatique⁵⁸, l'incarnation, la résurrection, l'importance centrale de la personne, etc. Ne serait-on pas dans ce cas écartelé entre des approches radicalement différentes de la réalité, Dieu, l'homme, le salut ?

B.D. : J'ai répondu à ma façon. Ensuite c'est à vous de juger. Pour moi, le zen, le bouddhisme, le *Tao* sont des traditions de sagesse qui ne sont pas au même endroit que les choses dont il est question ici : la révélation, etc.

Il y a d'un côté les traditions de sagesse humaine qui ont été découvertes, distillées par les sages au long des siècles voire des millénaires, et qui ne prétendent pas s'appuyer sur une parole de Dieu et, de l'autre côté, les traditions prophétiques. À ce moment-là, la question concrète est celle que j'ai exposée : est-ce qu'éventuellement une personne peut vivre des deux ? Avec une fécondation croisée ? Je n'ai pas encore employé ce mot-là, et c'est un mot que j'aime bien, tout comme Thomas Merton ou comme le père Oshida. Si une personne vit vraiment de deux traditions et de façon compétente, sérieuse et pleine de respect, alors évidemment il va y avoir une fécondation croisée. Mais ces deux traditions resteront quand même séparées.

Je ne sais pas si c'est souvent le cas (les conditions ne sont peut-être pas encore réalisées) mais prenons un enfant dont le père est musulman et la mère chrétienne. Les deux sont vraiment vivants dans leur tradition (c'est ça qui manque en général : au mieux, l'un des

⁵⁸ En théologie, la voie *cataphatique* (ou *affirmative*) est celle qui parlant de Dieu lui attribue véritablement un certain nombre de prédicats (la bonté, la sagesse... voire l'« être » à partir d'Exode 3 : « *Je suis qui je suis* »). La voie *apophatique* (ou *négative*) pose qu'on ne peut rien prédiquer positivement de Dieu, qu'il n'est rien de ce que l'on peut en dire, mais qu'on ne peut pas ne pas dire.

deux est vivant et l'autre pas). Je ne vois pas pourquoi un enfant ne ferait pas le ramadan et, en même temps, irait au catéchisme ou à la messe. Il n'y a pas d'incompatibilité. Cet enfant devra peu à peu approfondir les choses et bien sûr se situer par rapport aux deux traditions. Raimon Panikkar⁵⁹ vivait cela (en partie, car son père ne l'a pas vraiment initié à l'hindouisme). En tout cas, lui-même s'est installé dans le dialogue intra-religieux et a vécu des deux.

Je rapproche le dialogue intra-religieux du bilinguisme. Dans mon expérience en Suède, les deux langues (français et suédois) sont demeurées elles-mêmes tout en restant en quelque sorte en contact. Cela m'arrivait n'importe où, à n'importe quel moment de la journée : j'étais en train d'exposer quelque chose à des auditeurs français et c'était la tournure de phrase suédoise qui me venait à l'esprit. Je la gardais pour moi naturellement, mais je me disais que si le public était suédois, j'aurais cette autre façon de dire les choses que je n'ai pas en français. Et réciproquement.

Q. : Le Christ n'est-il pas aussi philosophe et sage ?

B.D. : Il faut distinguer le Verbe et le Christ. Comme une conséquence de ce genre de réflexions, on est invité, voire obligé, à faire "un peu de ménage dans notre affaire". Il faut distinguer, dans cet ordre : Jésus, le Christ, le Seigneur, le Fils, le Verbe. Les gens disent « Jésus-Christ ». C'est comme dire Bernard Durel. Non... Quand j'arrive jusqu'à Fils, tout cela est un langage judéo-chrétien. Finalement dans le prologue de l'Évangile de Jean, à la fin de la révélation, on arrive à Verbe, et ce n'est pas par hasard. Effectivement tout est dans le Verbe. Même les bouddhistes sont dans le Verbe. Mais les bouddhistes ne sont pas dans le Christ. Mais dans l'autre sens, tous les êtres vivants, même le petit chien, sont dans la nature de Bouddha. Il n'y a pas de raison d'en exclure les chrétiens. C'est comme cela que ça fonctionne de ce côté-là. C'est justement ce qui a fait débat autour du père Jacques Dupuis⁶⁰ et du dialogue interreligieux (je pense que ça s'est calmé maintenant).

L'expression de la meilleure théologie, c'est que tous sont sauvés en Christ. On disait : les non chrétiens sont sauvés malgré leur religion (c'est la position étroite, si vous voulez, et je prends position en disant cela). Alors que la position que défendait Jacques Dupuis, Claude Geffré⁶¹ et quelques autres (et qui me paraît être la bonne et qui n'est pas facile), c'est que les non-chrétiens (c'est nous qui les appelons ainsi) sont sauvés aussi grâce à leur religion.

⁵⁹ Raimon Panikkar (1918-2010), philosophe, théologien et prêtre catholique, est né à Barcelone d'une mère catalane et catholique et d'un père indien et hindou, une origine peu courante à l'époque. La relation du jeune Panikkar avec sa mère a été de grande importance pour lui - sa mère était une femme de grande sensibilité artistique, elle jouait du piano et participait aux rencontres philosophiques, littéraires et culturelles qui avaient lieu à Barcelone avant la Guerre Civile. Cette relation contraste avec celle qu'il a eue avec son père, plutôt froide et distante. Son père ne l'initia nullement à l'hindouisme et se limita, occasionnellement, à lui lire à haute voix des fragments de la Bhagavad-Gita.

⁶⁰ Jacques Dupuis (1923-2004) est un jésuite belge, missionnaire et théologien des religions en Inde. Il est reconnu comme un des grands spécialistes de la théologie du dialogue interreligieux.

⁶¹ Claude Geffré (1926-2017), dominicain, a été un des grands théologiens de l'après-concile Vatican II et du dialogue interreligieux.

Nouveau progrès. C'est ce que disait de façon beaucoup plus simple mère Teresa. Quand on lui reprochait de faire du prosélytisme, de baptiser des mourants, elle répondait que son propos était que le bouddhiste devienne un meilleur bouddhiste, le musulman devienne un meilleur musulman, le chrétien un meilleur chrétien. Chacun est dans sa tradition, mais au niveau profond et ultime du Verbe, tout ceci est en Dieu. On n'est plus dans la ligne des « chrétiens anonymes » (Rahner). Ce genre d'idéologie est dépassé.

D'un côté, on a des traditions de sagesse et leurs fondateurs (le Tao, le zen, Bouddha) qui n'ont pas prétendu autre chose que de partager, par compassion, leur propre expérience de sagesse. De l'autre côté, il y a les traditions prophétiques où Dieu « a parlé par les prophètes », comme nous le disons dans le Credo. Pour moi c'est la distinction fondamentale. À partir de là s'ouvrent des questions concrètes : est-ce que quelqu'un, éventuellement, peut vivre de ces deux types de traditions ? C'est là où je me suis situé. Mais j'ai présupposé cette distinction.

Le dojo et les saluts

Q. : Je n'ai jamais pratiqué la méditation zen mais j'ai remarqué que les gens, en entrant dans le dojo, font des saluts⁶²...

B.D. : C'est un signe de respect. On salue le lieu qu'on appelle le *dojo*, la salle du chemin. C'est un lieu qui est réservé à la pratique où les gens viennent pour cultiver le chemin. On salue les autres participants au début et à la fin de l'assise. Pour mettre des mots là-dessus, c'est un salut de gratitude. Nous allons nous soutenir mutuellement sur ce chemin, sur ce *do*. On salue la statue, la peinture du Bouddha s'il y a lieu.

Vous savez que chez Dürckheim, il y a le moi existentiel et l'être essentiel. C'est ce que je traduis par Jeanne Dupont. Ici on ne salue pas Madame Dupont, on salue Jeanne c'est-à-dire le meilleur de l'autre, son désir profond. Ou en termes chrétiens, c'est l'image de Dieu, le meilleur de l'autre que je salue, que je vénère. C'est un geste de respect, de gratitude qui s'adresse au lieu, aux personnes. On le fait généralement sur le seuil, en entrant dans la pièce. Quand on sort tous ensemble pour aller à une activité commune, il est mieux de ne pas le faire. Mais si on est tout seul, on le fait aussi en sortant dans cette même perspective. C'est un témoignage de respect.

Quant au geste, c'est ce qu'on appelle en japonais *Gasho*. Si vous êtes allés en Asie, vous avez remarqué que ce n'est pas un geste religieux particulier. C'est l'équivalent de la poignée de main chez nous, mais il est plus riche que le nôtre. J'en fais l'éloge avec une petite démonstration : on unit la main droite et la main gauche. « C'est le silence qui est le seul

⁶² En entrant on s'arrête à l'entrée du dojo pour saluer debout en direction du centre. Lorsqu'on sort du dojo, on salue de la même manière. On salue également de sa place (sur le coussin ou zafu) en début et fin de méditation.

bruit qui te ramène à toi et te dilate » (Guillevic). Nous y sommes. Avant de se tourner vers l'autre, je rentre d'abord en moi-même. Si je serre la main à quelqu'un de la main droite et que de la main gauche je fais autre chose, je manque de présence. Dans ce geste de réunir les deux mains, il y a une richesse qu'il faut mettre en œuvre et exploiter. Je retourne au niveau du cœur et, à partir de là, je m'incline vers l'autre. C'est un très beau geste : je m'unis, je me centre et, ensuite, je me dirige vers l'autre. C'est très riche.



Déité et réalité ultime

Q. : Est-ce qu'on peut dire qu'on se rejoint dans ce que les bouddhistes appellent la réalité ultime ?

B.D. : Cela est esquissé dans le livre de Jacques Scheuer intitulé *Thomas Merton, un veilleur à l'Orient*⁶³ que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner. La réalité ultime, dans la philosophie de Kyoto, c'est *absolute nothingness* (et dès qu'on passe à la traduction française, cela devient difficile). C'est le rien, la négativité absolue. On distingue la négativité absolue de la négativité relative. Quand je nie quelque chose (si quelqu'un dit qu'il fait beau et que je dis le contraire), c'est la négation relative. Je nie quelque chose qui a été affirmé. C'est un peu le même problème que dans la théologie cataphatique et la théologie apophatique (évoquées plus haut). La réalité ultime en Occident est l'être. Les bouddhistes disent qu'ils sont plus radicaux et vont plus loin : la réalité ultime est négativité absolue, c'est-à-dire au-delà même de la négation et de l'affirmation. C'est le *ku*, ou le *wu* de *wuwei*, non-action. Pour le chrétien, dans la perspective par exemple de l'Évangile de Jean, la réalité ultime est le Verbe. A un certain niveau, je pense que c'est très différent. Quand nous étions au Japon, j'ai eu la chance de m'arrêter à Nagoya et d'aller à l'Institut Nanzan rencontrer le père Van Bragt⁶⁴ et

⁶³ Jacques Scheuer, *Thomas Merton : un veilleur à l'écoute de l'Orient*, Lessius, collection L'Autre et les autres, n° 17, 2015

⁶⁴ Le père Jan Van Bragt (1928-2007) est né en Belgique et il est parti au Japon en 1961. De 1965 à 1967, Il a été successivement assistant de recherche à l'université de Kyoto, étudiant le bouddhisme et la pensée japonaise. En 1976, il est devenu directeur de l'Institut Nanzan pour la religion et la culture à l'université Nanzan à

les chercheurs qui travaillaient avec lui. Nous avons beaucoup parlé de ce sujet. Ils estimaient qu'il ne fallait pas aller trop vite pour dire que la négativité absolue et le Verbe de la Bible étaient "la même chose".

J'anticipe un peu, mais, chez Maître Eckhart, vous savez qu'il y a, quant au mot Dieu, différentes expressions. Et Maître Eckhart lui-même, dans son texte original, n'est pas toujours conséquent. Il y a donc *Gott et Gottheit*, en français : Dieu et la déité. Dieu, *Gott*, c'est le Dieu qui a des noms. C'est le Dieu dont on parle dans la Bible, qui libère son peuple en Égypte, qui envoie son Fils s'incarner, etc. Dès que nous ouvrons la bouche, c'est Dieu en tant qu'il a des noms. Maître Eckhart a eu quelques ennuis à Avignon pour avoir dit : « Tant que je n'existais pas, Dieu n'existait pas ». C'est, pour lui, tout à fait cohérent. Tant que je n'existais pas, il n'y avait personne pour ouvrir la bouche. Personne ne pouvait employer le mot Dieu qui est un mot de notre dictionnaire. Toutes les affirmations à propos de Dieu (c'est ce qu'on appelle aussi la théologie positive ou cataphatique) désignent, ou pointent, ce Dieu. La déité, *Gottheit*, appelée parfois « Dieu au-delà de Dieu » (lorsque Maître Eckhart dit qu'il « prie Dieu de le libérer de Dieu »), c'est la réalité ultime. Elle n'a pas de nom évidemment. Si on est bien équipé (je dis des choses difficiles en quelques phrases) sur cette distinction entre Dieu et la déité, alors on peut dire que la réalité ultime est la déité, au-delà de tout nom. À ce moment-là, on ne sera pas surpris que des gens comme D. Suzuki, Nishitani et quelques autres se soient sentis à l'aise chez Maître Eckhart en se trompant d'ailleurs en partie (il ne pouvait pas en être autrement), en ne percevant pas que Maître Eckhart était en réalité en même temps un bon chrétien qui célébrait l'eucharistie et qui passait une partie de sa journée, pour dire les choses de façon caricaturale, en compagnie de Dieu, *Gott*, ce que ne faisait pas naturellement Suzuki. Il y a là une source de malentendu inévitable. Mais, malgré tout, le fait est qu'ils ont reconnu qu'on est (dans le discours d'Eckhart) chez un "cousin", ce que montre bien Merton (et ce qu'a magnifiquement repris Jacques Scheuer dans son livre). Lui aussi s'est intéressé à la question de la réalité ultime et l'appelle déité, *Gottheit*. Pour cela, il n'y a pas de mot, pas de langage. C'est ce qui permet la proximité avec la théologie de l'Orient.

Il faut peut-être ici rappeler ce dossier historique : l'explosion de mystiques au Moyen Âge médiéval, autour du 13^{ème} siècle. Elle est le fruit d'un événement tout à fait important. Après la séparation entre l'Orient et l'Occident (officiellement en 1054, mais c'est un peu plus compliqué), le grec et latin ne se comprennent plus. À partir de ce moment-là, l'Occident chrétien s'est coupé de ses racines orientales (pas complètement puisque saint Augustin est finalement beaucoup plus proche de l'Orient qu'on a voulu le dire en Occident). Les choses se séparent à cause de la situation historique, avec les barbares, etc. Voilà qu'autour du 11^{ème} siècle on commence à traduire en latin les traités chrétiens de théologie mystique écrits en

Nagoya. Des documents articles sur et du père Jan Van Bragt sont disponibles sur le site de l'Institut Nanzan : <https://nirc.nanzan-u.ac.jp/en>

grec, et entre autres ceux du Pseudo-Denys⁶⁵. On commence alors à avoir accès aux textes des mystiques et à toute la grande tradition de la “divinisation” qui avait été en partie perdue et qui revient (pour un temps). Si Eckhart a eu des difficultés à Avignon, c'est parce que la théologie la plus étroite, celle de l'Occident l'avait emporté.

Déité et Dieu trinité

Dans beaucoup de domaines, l'ordre dans lequel on expose les choses joue sur leur compréhension. En pédagogie, on commence par les choses les plus immédiates, on ne commence pas par l'ultime, l'exposition des choses va du plus simple, du plus superficiel, vers le plus profond.

En lisant le Nouveau Testament, j'observe qu'il y a un ordre dans lequel les noms et titres de Jésus sont exposés : “Jésus, Christ, Seigneur, Fils, Verbe”. Cela se termine par l'ordre de l'être, l'ordre ontologique, c'est-à-dire la cause. Jésus de Nazareth n'appelle pas ses amis pour leur dire qu'il est le Verbe. Il est Jésus. C'est le premier terme de l'ordre de l'exposition. Et la question des noms de Dieu, centrale en théologie, a donné lieu à beaucoup d'élaborations.

Jésus se révèle Christ, qui se révèle Seigneur, qui se révèle Fils, qui se révèle Verbe.

C'est l'ordre de la manifestation qui va du plus superficiel au plus profond. C'est important de bien être au clair à ce propos.

Il n'y a d'ailleurs que Jean qui parle de Logos et, même, qui parle de Fils.

Les trois premiers Évangiles se “contentent” de Jésus, de Christ et de Seigneur. Le Fils n'apparaît que chez Jean, et le Verbe tout à fait à la fin. Le prologue de Jean est l'écrit le plus récent, il a été écrit en dernier.

Et nous retrouvons ici une question effectivement importante : est-ce qu'il y aurait un Dieu en amont, d'abord la déité, et ensuite le Père, le Fils et le Saint Esprit ?

D'une certaine façon, il y a une vérité dans cette expression (déité). Dans le Sermon numéro 2 d'Eckhart, si Dieu veut avoir accès au fond du fond, il doit “raccrocher ses vêtements, Père, Fils et Saint Esprit au fond du vestiaire”.

J'ai trouvé le parallèle dans le Sermon 48. Voici ce que dit Eckhart :

« Je dis donc : que l'homme se détourne de lui-même et de toute chose créée. Autant tu agis ainsi, autant tu es uni et bienheureux en l'étincelle dans l'âme, qui ne touche jamais ni le temps, ni l'espace, cette étincelle refuse toutes les créatures et ne veut que Dieu dans sa nudité tel qu'il est en lui-même. Ne lui suffit ni le Père, ni le Fils, ni

⁶⁵ Le Pseudo-Denys l'Aréopagite est un auteur de traités chrétiens de théologie mystique en grec. Il est l'une des sources majeures de la spiritualité mystique chrétienne. C'était probablement un moine syrien qui a vécu vers l'an 500.

l'Esprit Saint, ni les trois personnes, dans la mesure où chacune d'elles demeure dans sa particularité. »

Le “dans la mesure où” ouvre des portes.

Un peu plus loin :

« Elle veut pénétrer dans le fond simple, dans le désert silencieux... »

Quand on entend *simple* chez Eckhart, ce n'est pas négatif comme on le comprend souvent aujourd'hui. Cela veut dire non séparé, en allemand, c'est *ein, Einheit*. On perd souvent en traduisant d'allemand en français. Quand on voit *einfach* en allemand, cela sera traduit par “simple”. Mais on perd l'idée du “*ein*”, du “un”. On ne peut pas faire autrement.

Le “désert silencieux” est un terme technique chez Eckhart, *stille Wüste*. Je le dis au passage, l'équivalent biblique de la vacuité, c'est le désert. J'ai parlé du signe chinois *ku*, cette terre brûlée qui contient potentiellement toutes les récoltes futures. Il paraît que c'est merveilleux d'observer la pluie dans le désert. C'est tellement rare qu'une heure après la pluie, le désert est couvert de fleurs. Tout est là en attente de la pluie. La proximité entre vacuité, au sens du bouddhisme et du zen, et le désert biblique est très intéressante. Chez Eckhart, c'est *stille Wüste*, le désert silencieux, c'est-à-dire en amont de toute parole.

« ... où jamais distinction n'a jeté un regard, ni Père, ni Fils, ni Esprit Saint, le plus intime où nul n'est chez soi. »

On a vraiment l'impression que le regard ultime d'Eckhart se porte vers cette réalité en amont de Père, Fils, Esprit, ce qui bien sûr peut poser problème à des théologiens classiques. Mais, en lisant tout cela, je crois que cela peut n'être qu'un malentendu. Pour Eckhart aussi, la déité, enfouie dans le silence, c'est le Père. À une époque, il avait été très éclairant pour moi de lire Henri Le Saux, Swami Abishiktananda. Il appelle le Père “la source non sourcée”, car aussi bien l'Esprit que le Fils renvoient au Père, mais le Père ne renvoie pas “en amont” du Père. Le Père est la source non sourcée. Le Père est silence. Il parle par le Verbe. Le Père est en amont de tout langage, de toute expression. C'est la position vraiment chrétienne : la vacuité originelle, le vide originel, c'est le Père.

Il y a parfois une imprudence de langage chez Eckhart. Il n'est pas toujours cohérent. On va trouver aussi chez Eckhart que la déité est le Père. C'est un paradoxe puisqu'on dit que la déité est le silence, qu'elle est en amont de tout langage et on l'appelle Père. Mais c'est l'expérience de la foi. On dit une chose et on l'invalide aussi après. Un chrétien pourrait en effet difficilement accepter qu'il y ait une déité en amont de Père, Fils et Saint Esprit.

Mais Eckhart, semble-t-il, est conscient de ce problème. J'ai d'ailleurs “tiqué” en le lisant. Que veut dire Eckhart quand il précise : *« Dans la mesure où chacune d'elles demeure dans sa particularité »*. C'est une véritable question. Trop de chrétiens sont trithéistes, en tout cas

beaucoup de catholiques. Il y aurait trois dieux, et suivant les jours, on prie le Père, le Fils ou le Saint Esprit (je caricature).

En arrière-fond, on peut faire une petite allusion à la querelle des icônes. Le Père est en amont de toute image. Il y a bien sûr un interdit à représenter le Père. Or, vous pouvez voir, y compris dans mon propre couvent, une statue (dont nous avons héritée) où le Père tient le Fils sur la croix. Mais à l'époque du second Concile de Nicée qui a réglé cette question pour la chrétienté de façon juste, si quelqu'un s'était permis de faire une telle statue, on lui aurait "réglé son compte". De fait, il y a tout un christianisme occidental catholique (pas protestant, car il n'y a pas d'icône) où les trois personnes sont dans leur particularité. "Chacun a son petit bungalow, le Père est dans sa tour de contrôle et le Fils est au charbon sur la croix". D'où le fameux cantique qu'on chantait à Noël jadis, *Minuit chrétien*, où le Père se réjouit de voir son Fils souffrir. C'est effroyable. Le trithéisme n'est pas la doctrine officielle de l'Eglise catholique romaine, mais sans doute c'est le christianisme de trop de personnes.

J'évoque à cet endroit un souvenir personnel. J'étais en vacances avec ma mère près de Quiberon. Un jour nous sommes allés à la Trinité-sur-Mer. On est entré dans l'église pour un temps de prière. On s'est assis sur un banc et on a regardé le retable derrière l'autel. Et qu'est-ce qu'on a vu sur le retable ? Deux hommes, debout, de même taille, de même silhouette, qui regardent l'assemblée. La seule différence entre les deux hommes est que l'un a des cheveux blancs et une barbe blanche, l'autre a les cheveux noirs et une barbe noire. Au-dessus d'eux, il y a un petit poulet qui agite ses ailes ! Effroyable. Tous les dimanches, les habitants de la Trinité-sur-Mer voient cette hérésie. Le prêtre célèbre l'eucharistie devant cette hérésie. Cela traîne ensuite dans les esprits...

Revenons à Eckhart. Il y a une "tension" si vous voulez. "La source non sourcée", le plus en amont, pour employer ce vocabulaire qui est insuffisant, c'est le Père. On l'appelle Père alors qu'il est en amont de tout langage. Je pense que les théologiens honnêtes de toutes les époques ont essayé d'y voir clair et se sont débattus avec cette affaire-là. D'après les spécialistes qui ont étudié tout cela de près et qui ont scruté de nombreux textes, je crois qu'Eckhart est finalement "orthodoxe".

Le Père est dans le silence. "Avant de" prononcer des paroles, il prononce la Parole. C'est d'ailleurs le Fils qui nomme le Père. Dans les scènes de la transfiguration, le Père parle, mais il parle au Fils et du Fils. Il ne parle pas de lui-même. C'est un dossier immense.

Q. : Peux-tu réexpliquer passage de Fils à Verbe ?

B.D. : Oui, je reprends ma petite liste.

D'abord Jésus de Nazareth. C'est comme toi et moi, Christine, Bernard. Il a un nom comme tout le monde. Il est ensuite reconnu comme Christ (Mathieu 16). Quand Pierre dit : « tu es

le Christ », Jésus dit : « cela ne vient pas de toi, c'est venu d'ailleurs ». C'est un pas énorme. Mais le mot Christ fait partie du petit dictionnaire que Simon avait dans sa poche. On attendait le Christ. C'était un mot qui était connu de tous. Ce n'était pas une invention. Pour parler comme Paul Ricœur, il faisait partie du "croyable disponible". On savait. Le mot avait un sens pour ces gens-là, pas pour la brave dame qui le confondait avec Goldorak⁶⁶... Jésus apparut comme Christ. Puis il apparut (je ne garantis pas l'ordre des choses), comme Seigneur (*Kyrios*). *Kyrios* et Christ, c'est différent. C'est un nom divin déjà. Le Christ est l'oïnt du Seigneur. Ensuite vient le Fils, essentiellement dans l'Évangile de Jean. Dans les autres évangiles, on est encore dans l'étape antérieure, c'est ce qu'on entend au procès de Jésus : il "prétend être le Fils de Dieu". C'était absolument inacceptable. Ricœur le montre d'ailleurs bien dans son article sur la *Paternité, du fantasme au symbole*. Il faut faire tout un chemin pour qu'on puisse employer le mot Fils, mais non pas dans la perspective des filiations divines du Panthéon des dieux grecs... Enfin arrive le Verbe ou le Logos⁶⁷. Plus profond que cela, il n'y a plus rien. C'est le silence.

Q. : Peux-tu expliquer plus précisément le sens du mot *Logos* ? J'ai été touchée par la lecture du *Commentaire de l'Évangile selon Jean* de Jean Grosjean⁶⁸ où il ne dit pas le Verbe, il parle de langage comme s'il y avait déjà cette dimension de la vérité dans les mots.

B.D. : Il y a effectivement un problème dans la langue française à ce sujet. En français, on dit Verbe. À mon avis, la seule raison est qu'on ne veut pas dire la parole, ce qu'il faudrait dire, comme dans les autres langues. Ce serait féminin. Logos est masculin. Excusez ma brutalité, mais cela ne convient pas. On dit donc Verbe, mais cela ne va pas. Il faudrait dire : la parole. Bien sûr, c'est un problème de dire que le Christ est la parole. Mais le mot juste est la parole. De ce point de vue-là, "le langage", à mon avis, est trop étroit. Je connais cette réflexion, mais je ne connais pas assez l'auteur. Il faudrait parler de parole, c'est-à-dire la parole du Père. Si on a en mémoire le premier chapitre de l'Évangile de Jean, tout est dans le *logos*. Dans le vocabulaire d'Eckhart, c'est le *Grund*, le fond. C'est dit d'ailleurs dans le *Prologue*, rien de ce qui est n'est en dehors du *logos*. On voit bien qu'on est dans une perspective ultime, universaliste puisque rien de ce qui est n'est en dehors du *logos*. C'est finalement ça l'Évangile, la Bonne Nouvelle. Rien n'est perdu. Quand on voit dans l'Évangile « il est venu chercher ce qui était perdu » (dans le récit sur Zachée), c'est très fort.

⁶⁶ Voir plus haut, page 37.

⁶⁷ Plus au sens hébreu du mot que grec. C'est beaucoup plus riche, beaucoup plus dynamique.

⁶⁸ Jean Grosjean, *L'ironie Chrétienne - Commentaire de l'Évangile selon Jean*, NRF Gallimard, 1991.

Note de l'éditeur : *D'abord il y avait le langage*, écrit Jean (1, 1-18). Il pense que son texte évangélique, ou les textes évangéliques tels qu'il les recentre, sont nécessaires mais suffisants pour qu'à chaque génération soit atteint le fond des cœurs. L'élan de vie hors de soi (appelé aussi amour parce que, comme le langage, il suppose quelque autre) est le mouvement même du langage et sa vertu illuminatrice. Il faut mais il suffit que, à chaque génération, ce mouvement s'avance à travers le texte évangélique au-devant du simple fond d'âme de chaque être humain.

Quand le pape François propose sa magnifique méditation contre la culture du déchet⁶⁹, il est à cet endroit. Le *logos* est assez vaste pour donner place à tout le réel (bouddhistes, musulmans, les animaux, les plantes et tout ce que vous voulez), il n'y a pas de déchet dans le *logos*. Tout ce qui est dans le *logos*, donc "le déchet" également. Dans une perspective plus étroite, j'ai découvert qu'Einstein a cette expression : « *There is no waste in nature* », il n'y a pas de déchet dans la nature. C'est vrai. Il n'y a pas de déchet. C'est nous qui faisons la séparation entre les animaux nuisibles ou non, par exemple, alors que tout trouve sa place dans la création.

Q. : Comment se manifeste la Trinité dans ta liste ?

B.D. : Dans l'Évangile de Jean, la révélation s'affine si on peut dire et va jusqu'à voir apparaître le mot Fils qui n'est pas un mot de la vie quotidienne de Jésus. C'est exceptionnellement que Jésus lui-même l'emploie. On ne s'adresse pas à lui comme au Fils dans les rues de Nazareth évidemment. Mais, à partir de ce moment-là, le Père est manifesté, le Fils se manifeste et vient l'Esprit.

Il y a un texte que je proposerai plus loin et qui est capital chez tous les mystiques, Jean 16,7 : « *Il est bon pour vous que je m'en aille, sinon l'Esprit ne viendra pas* ». Le Fils s'est manifesté, il doit se retirer pour qu'apparaisse l'Esprit. C'est intéressant, car la réalité ultime est Père, Fils et Esprit, toute la Trinité.

Q. : Dans l'Évangile de Jean, le Verbe, *Logos*, n'est-il pas à la fois la parole et la sagesse ?

B.D. : Tout à fait. J'ai parlé des traditions de sagesse, mais au sens de la sagesse humaine, avec Bouddha, Platon, etc. Ils ont élaboré des discours de sagesse qui ont donné naissance à des traditions.

Mais, déjà dans l'Ancien Testament, les fameux textes de sagesse apparaissent : Le Livre de la Sagesse, l'Écclésiaste, etc. Même dans une tradition prophétique (ô combien, on le voit déboucher massivement dans l'Évangile de Jean), même là, la sagesse trouve sa place. Mais c'est alors la sagesse qui fait partie de la Révélation, la Parole.

Le projet de Dieu pour l'homme

Aujourd'hui, nous vivons une époque extraordinaire qui a commencé avec la traduction française de ce qu'on appelle les Sources Chrétiennes. La plus grande partie du trésor de l'Orient est désormais accessible en français. Nous sortons de siècles de séparation et cela porte des fruits chaque jour. On peut dire qu'Eckhart est l'un des derniers à avoir été en contact avec cette tradition de l'Orient chrétien.

⁶⁹ Lettre Encyclique *Laudato si* du pape François sur la sauvegarde de la maison commune, § 20-21-22.

Le vocabulaire d'Eckhart est certes différent quand par exemple il dit : « *Quel est le projet de Dieu ? C'est de faire naître son Fils* ».

Ce que la théologie de l'Orient appelle "la divinisation" avec la grande citation (qui se trouve partout en Orient et qui est aussi présente en Occident avec saint Augustin, mais qu'on a trop oublié) « *Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ? Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu* », Eckhart le dit aussi, mais dans le langage de la naissance : « *Dieu n'a qu'un projet, c'est de mettre au monde son Fils* ».

J'ai reçu un jour une carte de Noël des amis de la Maison Eckhart à Dublin. Il s'y trouvait une citation d'Eckhart :

*« We are all meant to be mothers of God
because God is always in need to be born in this world ».*

Je me suis longtemps demandé si c'était vraiment une citation d'Eckhart ou s'ils l'avaient inventée, mais j'ai fini par trouver d'où elle venait.

Le sens de notre vie à tous (hommes et femmes) est de devenir des mères de Dieu. La vocation ultime, centrale, incontournable de chacun d'entre nous est de devenir une mère de Dieu parce que Dieu a toujours besoin d'être mis au monde.

Pour l'Orient, le propre de Dieu est la divinisation de l'homme, pour Maître Eckhart, c'est de mettre son Fils au monde.

Chez Maître Eckhart

Dieu s'est fait homme, [Dieu (Gott) est descendu dans l'homme, dans les mots, dans le langage, dans l'épaisseur de la chair] pour que Dieu naisse dans l'âme et que l'âme naisse en Dieu ».

Quand Eckhart dit : « *Je prie Dieu de me libérer de Dieu* », on peut dire que c'est la meilleure prière qui soit. Il ne peut pas y en avoir de plus belle.

Je retourne un instant du côté du zen. Il est sûr que toutes les pratiques de lâcher-prise, qui ouvrent sur le vide, proposent une espèce de terrain favorable pour que cette opération ait lieu. Une fois encore, et c'est ma perspective, les traditions de sagesse et les traditions de révélation sont deux mondes différents, mais quand on les comprend comme je viens de le dire, on voit bien comment les traditions de sagesse, avec le vide tel que je l'ai évoqué comme le terrain de base, sont tout à fait favorables à la naissance de Dieu en nous. Pour que Dieu naisse en moi, il faut que je lâche prise de toute préoccupation. Il faut donc que je sois vide, il faut que je sois une matrice, un sein maternel.

Q. : Est-ce que je peux dire que je fais un zen chrétien en disant cela ?

B.D. : Non. Je ne t'empêcherais pas de le dire, mais je trouve que ce n'est pas nécessaire. Il faut que le zen reste le zen. D'accord, tout est dans le Verbe, la création est une naturellement. Dans ce contexte-là, à cause de tout ce que j'évoque, la parole de Paul en 1 Corinthiens 2,9, qui est d'ailleurs une citation d'Isaïe, prend une force sans précédent :

« Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté du cœur de l'homme, nous vous l'annonçons ».

C'est la révélation. Le Bouddha finalement dit :

« Ce que l'œil a vu, nous vous invitons à le voir. Ne dormez pas. Soyez complètement attentif au réel qui se propose à vous. Vous n'avez pas besoin de l'œil du Bouddha. Ouvrez les yeux et les oreilles, tout est là. »

C'est cela l'éveil du Bouddha.

Je le dis parfois de façon provocante : « Tu peux être assis mille ans sur ton coussin, tu ne rencontreras pas le Christ ». Le problème de la chrétienté, deux mille ans après, est qu'on a massivement perdu tout contact avec ce qui colore tout particulièrement les deux premiers chapitres de la première épître aux Corinthiens, le scandale, la folie : prétendre que le salut du monde et de l'univers s'est joué dans quelques kilomètres carrés autour de Nazareth ! Cela rejoint la fécondation de la lecture des Ecritures (c'était mon deuxième fruit en introduction de cette session) par le bouddhisme, du coup l'ensemble du christianisme devient un grand koan. Le "scandale" n'est pas que des gens ne croient pas, mais qu'il y ait des gens qui croient ! Que des gens disent que ce "type", à la périphérie de l'empire romain, qui est mort il y a 2000 ans est le salut du monde, le Verbe de Dieu... Revenons à la parole : « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté du cœur de l'homme, nous vous l'annonçons ». On voit bien comment la démarche du zen, ce lâcher prise, cette attention au langage paradoxal, cette mise en mouvement de tout prépare le terrain à un accueil de l'Évangile sans précédent. C'est en tout cas comme cela que je vois les choses.

Je me pose souvent une question à propos des paraboles de Jésus (*Le père et les deux fils*, etc.). De telles histoires existent également dans le bouddhisme, même si elles débouchent sur un autre enseignement. Je crois que dans l'Asie centrale, tout cela circulait. On se racontait des histoires autour du feu. Jésus met sa patte, réutilise ce matériau, mais tout circule, le monachisme, les chapelets. C'est très curieux, quand on parle de mondialisation aujourd'hui où tout le monde est en contact avec tout le monde, il me semble qu'on est en réalité plus cloisonné qu'on ne l'était. En Galilée, tout circulait.

Je termine par une histoire, celle d'une visite guidée au paradis.

On emmène des personnes visiter le paradis des musulmans, des bouddhistes, etc.

Au seuil de chacun des paradis, quelqu'un accueille et emmène le groupe. Il explique, montre les jardins. Et on continue la visite, on s'enfonce plus avant dans le paradis et

on arrive dans un endroit où il y a des murs très élevés. Alors les visiteurs, les touristes, demandent ce qu'il y a là. On leur répond que ce sont les catholiques. Ils pensent qu'il n'y a qu'eux...

Je ferai ici brièvement mention du film documentaire sur le père Oshida, *Zen - Le Souffle Nu*, que l'on peut visionner dans sa version intégrale sur Internet⁷⁰. Je me souviens que, lorsque j'ai vu ce film pour la première fois, j'ai été interloqué à plusieurs reprises.

Tout à fait au début du livre sur le père Oshida⁷¹, en exergue, vous avez notamment le texte du film car il y a parfois des difficultés de compréhension⁷² : des mots d'anglais se glissent au milieu du français, la technique d'enregistrement n'est pas non plus optimale. Je connais maintenant le film par cœur, j'entends tout, mais je comprends très bien que ce soit difficile pour certains. À la troisième page du livre, vous retrouvez le texte à propos de "la troisième patte du poulet" qui est tout à fait le point-clé. Vous pouvez repérer dans ce film⁷³, suivant vos intérêts, bien des choses qui font écho à ce que je dis ici.

J'ai été frappé par cette phrase :

« *Le zen, c'est la réalité dans sa nudité* ».

Je crois que si on comprend ça, alors tout est en place.

Zen et lecture renouvelée de la Bible

Je vais poursuivre en tentant de répondre à la question : comment l'expérience du zen a suscité chez moi une autre lecture, une lecture renouvelée, approfondie de la Bible ?

J'amorce cette réflexion par trois citations, d'abord par une citation biblique que je mettrai en exergue. C'est un passage bien connu du prophète Osée, cité par tous les mystiques et qui est connu probablement de vous tous :

« *Je l'amènerai au désert et lui parlerai au cœur.* » (Osée 2, 14)

⁷⁰ *Zen - Le Souffle Nu, entretien avec Vincent Shigeto Oshida* (1985). La version intégrale (1h09) est disponible sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=b2GjK7e5PMI>

⁷¹ *Enseignements de Vincent Shigeto Oshida (1922-2003), un Maître Zen qui a rencontré le Christ*, Les Voies de l'Orient, Leuven, 2009

⁷² Les paroles du film "Zen, le souffle nu" sont également en ligne sur le lien : <http://www.voiesdassise.eu/archives/2020/05/15/38234157.html>

⁷³ Le film est construit autour de trois pôles : le christianisme, le bouddhisme et le monde moderne. Il explore le dialogue entre le catholicisme et le zen, et le dialogue entre les deux Japans : celui de la culture millénaire de paix et de sagesse et celui du matérialisme effréné, qualifié (comme l'appât d'argent) par Oshida de "troisième patte du poulet".

En une seule phrase, tout est dit en deux étapes : « *je l'amènerai au désert* ». Dans cette perspective-là, si le Seigneur m'a conduit à pratiquer le zen, c'était sa façon à lui de me mener au désert. Je le dis de façon tout à fait consciente, autobiographique si je peux dire (mais on peut très bien être conduit au désert bien entendu sans avoir le moindre contact avec le zen). « *Je l'amènerai au désert* », c'est le moment du lâcher prise, toute la grande étape du lâcher prise, du silence, du vide. Dans notre contexte ici c'est tout à fait le zen. « *Je l'amènerai au désert et lui parlerai au cœur.* » Il y a une deuxième partie à la phrase qui présuppose la première. Il n'y a qu'au désert qu'on pourra entendre cette parole adressée au cœur.

Voici les deux autres citations.

La première vient d'Alexandre Jollien, le « philosophe nu » comme il s'appelle lui-même dans un de ses livres.

Dans une interview à La Vie, du mois de mars 2015, à la question :

« *Vous avez une spécificité, vous empruntez une voie entre zen et christianisme. Comment ?* »,

il répond :

« *Je suis chrétien depuis toujours. Cependant, ma relation avec le Christ s'approfondit aussi grâce à la pratique de la méditation zen qui m'a appris à oser descendre au fond du fond, à ne plus seulement être dans le mental et à quitter millimètre par millimètre les projections. En ce qui me concerne, la rencontre avec le Christ c'est le lieu de l'abandon* ».

Voilà quelqu'un qui montre bien comment le zen prépare en lui l'espace où la rencontre avec le Christ va pouvoir se produire, s'approfondir.

La seconde : il y a très longtemps, j'ai trouvé un article du jésuite Piet Schoonenberg, intitulé *Dieu comme personne, Dieu personnel*⁷⁴.

« *Je voudrais énoncer le problème en recourant à la forme du koan en usage dans le zen. Qu'est-ce qu'une frontière si un seul pays est limité par elle ?* ».

Qu'est-ce qu'une frontière qui ne limite qu'un seul pays ? Le concept de frontière est qu'il y a un pays de chaque côté de cette frontière. Voilà le koan.

« *C'est qu'en effet la frontière entre nous et Dieu n'est jamais que notre frontière et non celle de Dieu.* »

⁷⁴ Piet Schoonenberg (1911-1999), Concilium, N° 123, *Un Dieu personnel ?*, Editions Beauchesne, 1977
Schoonenberg est particulièrement connu pour ses contributions à la nouvelle théologie catholique du Salut (et péché originel), à la christologie et la dogmatique trinitaire.

C'est nous qui nous séparons de Dieu. Ce n'est jamais Dieu qui se sépare de nous. C'est prodigieux.

« *“Il est toutes choses” (Si 43, 27). D'autre part, l'être fini n'est pas absorbé, ni détruit. Comme être fini, il est distinct de Dieu et limité en face de lui.* »

Du côté de l'être fini de l'homme, il y a l'expérience d'une frontière, mais pas du côté de Dieu. Il me semble que c'est un koan puissant que je vous propose pour les quarante prochaines années...

Je vais entrer plus avant dans le sujet avec une réflexion plus biblique. Cette réflexion a deux origines : la première est une parole de Nishitani, l'autre vient d'Yves Raguin. Et cela de façon très personnelle à ce stade, en fonction bien sûr du lieu où je me situe.

Là où je me sens le plus chez moi, c'est dans la démarche d'Yves Raguin. Je l'ai connu par son petit livre *La source*⁷⁵ et dans un très bel article de la revue *Christus*⁷⁶. Après sa mort, il y a déjà quelques années maintenant, ses compagnons de Taipei à Taiwan ont retrouvé un dossier qui faisait état de sa première rencontre avec le zen en 1976. Il l'a écrit pour lui, mais c'est à partir de là qu'il a rédigé *La source*. Benoît Vermander qui a repris l'animation de ce lieu après la mort d'Yves Raguin a proposé ce manuscrit à la maison d'édition Arfuyen qui en a fait un petit livre *Vide et plénitude*⁷⁷. C'est bref, concis, vraiment excellent. C'est grâce à ce livre que des choses se sont mises en route en moi.

La première impulsion m'avait été donnée avec Nishitani⁷⁸ qui vivait encore la première fois que je suis allé au Japon. C'était un des grands philosophes de l'école de Kyoto. Avant la guerre, il a étudié la philosophie occidentale en Allemagne. Je crois qu'il a même fréquenté Heidegger. Il était bouddhiste, mais il connaissait bien le christianisme et notamment Kierkegaard. Je vous lis donc cette citation de Nishitani :

« *Il n'y a pas de réelle rencontre avec le Christ s'il n'y a pas tout d'abord une descente jusqu'au niveau le plus profond de notre existence, c'est-à-dire jusqu'à ce point où chacun de nous n'a pas de lieu où reposer la tête, jusqu'à ce point où chacun de nous est homeless (sans domicile, sans demeure).* »

⁷⁵ Yves Raguin, *La source*, Desclée De Brouwer, Bellarmin, collection Christus. Essais, n°68, 2008

⁷⁶ Yves Raguin, *Les sept pas de la prise de conscience du mystère*, Christus N°96, octobre 1977

⁷⁷ Yves Raguin, *Vide et plénitude : deux relations spirituelles*, Arfuyen, collection Les carnets spirituels, n°38, Poche, 2005. Yves Raguin (1912-1998), jésuite et sinologue, y dévoile sa vie spirituelle dans des textes rédigés entre 1976 et 1979.

⁷⁸ Keiji Nishitani (1900-1990) est un philosophe japonais. Membre de l'École de Kyoto, il a développé une pensée originale sur le bouddhisme, la religion et l'intersubjectivité. Encore peu connu en France, plusieurs de ses œuvres ont été traduites en anglais ou en allemand. Son œuvre majeure *Qu'est-ce que la religion ?* (1961) a été traduite en français par Bernard Stevens.

Cela me semble tout à fait juste. Quand j'ai lu cette phrase pour la première fois, j'ai perçu que c'était vrai. Regardons Jésus dans les Évangiles. Jésus n'a pas de bureau où il reçoit ses "clients". Tout se passe dans la rue. Pensez à Zachée, à la femme auprès du puits, etc. Ceux qui rencontrent Jésus sont des gens déstabilisés. Ils ont perdu pied. Ils sont dans la rue quelque part, quelles qu'en soient les raisons. À mon avis, cela illustre la pertinence de la réflexion de Nishitani.

Vous trouvez une réflexion semblable chez Thomas Merton dans *Mystique et zen*⁷⁹. Tous ces gens, qu'ils soient païens comme Nishitani ou chrétiens comme Thomas Merton, en reviennent à la fameuse parole de Jésus. Quand quelqu'un lui dit qu'il veut le suivre, Jésus répond : « *Les oiseaux ont des nids, les renards ont des tanières, le Fils de l'Homme n'a pas où reposer la tête* ». Il n'y a que dans une expérience du vide, quels qu'en soient les aspects et ils sont nombreux, qu'une réelle rencontre avec le Christ peut avoir lieu. Tous les épisodes que je vais évoquer maintenant sont des illustrations de cette situation d'une personne qui n'a plus d'endroit où poser la tête, qui est *homeless*.

Voici ce qui est arrivé à une amie suédoise. Un Suédois tout à fait athée avait séjourné dans le monastère du père Sophroni en Angleterre, à Maldon dans l'Essex. Ce Suédois était un homme qui venait plutôt du zen. À son retour, il avait raconté qu'il avait eu un échange avec le frère hôtelier où il lui parlait de *nothingness*, du néant, du rien. De façon bienveillante, le frère hôtelier lui avait répondu : « Dites plutôt Jésus-Christ ». Le Suédois avait alors répliqué : « Mais qui est-il ? ». Le moine a répondu : « Je ne sais pas, on verra ! ». C'est très intéressant. Je laisse ça à votre méditation...

Je continue mon exploration par quelques textes du Nouveau Testament.

Il y aurait beaucoup de choses à lire aussi dans l'Ancien Testament, mais nous sommes pris par le temps. Je pense à au moins un texte majeur (1 R 19) quand le Seigneur ne se présente pas dans le tremblement de terre, l'ouragan, mais dans la brise légère. Ceux qui connaissent bien le texte hébreu disent que la vraie traduction de "la brise légère" est "la voix d'un silence qui tombe". Prodigieux ! Un silence, ce n'est pas grand-chose, mais un silence qui tombe... Ce texte est tout à fait à sa place dans un chemin comme le nôtre.

Mais je vais maintenant m'en tenir au Nouveau Testament. Et à des textes qui m'ont « sauté à la figure » un beau jour, pendant une eucharistie ou en me promenant en forêt. Vous préparez une homélie et soudainement un texte prend une dimension qu'il n'avait jamais prise auparavant. Je considère que c'est largement dû à la démarche du zen, dans mon cas.

⁷⁹ *Mystique et zen* : suivi de *Journal d'Asie*, Albin Michel, 2016

Jean 6 - La traversée du lac de Tibériade et la tempête apaisée

Après la multiplication des pains qui tourne mal (puisqu'ils veulent le faire roi), Jésus se cache. Les disciples partent en bateau, la mer est plutôt agitée ce jour-là. Jésus apparaît. Les disciples ont peur. Jésus marche donc sur les eaux et leur dit de ne pas avoir peur, que c'est bien lui. C'est ce qu'on retrouve dans la traduction française en général : « N'ayez pas peur, c'est moi ». Ce n'est pas faux. Mais, si on prend le texte grec, cela devient : « Je suis » (*ego eimi*). J'ai même retrouvé une reproduction d'une peinture de la scène. On voit la tempête (la tempête, c'est l'agitation). À chacun de s'examiner, mais c'est souvent ce qui se passe quand nous sommes sur notre coussin. Voilà quelqu'un qui est déstabilisé, il est en proie à une tempête affective, une tempête des pensées, des soucis. Comme dit un Maître zen contemporain, après cinquante ans de pratique : « chaque fois que je m'assois sur le coussin, je pense à toutes les factures que je n'ai pas payées ! ». Arrive alors Jésus qui dit : « Je suis ». Justement dans cette situation de déstabilisation, Jésus arrive. C'est le grand « Je suis » bien sûr, que nous avons déjà dans le livre de l'Exode (Ex. 3). Cela me paraît tout à fait éclairant pour notre pratique. Ce n'est pas “ou bien ou bien”. Ils sont simultanément dans la tempête et dans un ancrage en un point fixe. Au milieu de la tempête, « *Je suis* ». Vous savez qu'ils prennent Jésus à bord et, à l'instant même, ils sont arrivés. Évidemment, c'est l'autre rive. Ils étaient en route vers l'autre rive. C'est le grand symbole de l'Inde, repris par le Japon, qui est derrière *Hannya Shingyo* : en route vers l'autre rive. À l'instant même où Jésus monte à bord, ils sont sur l'autre rive.

J'y vois différents d'aspects : d'un côté, comme le disait le père Oshida, vous avez les personnes qui rament, espérant arriver sur l'autre rive. Et, comme un ajout inattendu, Jésus se joint à eux et ils sont arrivés. C'est une image d'un des problèmes majeurs de la vie spirituelle : le rapport entre l'effort et la grâce. Lors de mon premier séjour au Japon, je me suis beaucoup interrogé sur les rapports entre les deux grandes branches du bouddhisme qui y sont présentes : le zen et La Terre pure. On rame, c'est le zen. Il faut vraiment se remuer et ramer. Si vous cessez de ramer, vous êtes ramenés à la rive de départ. C'est l'image que le père Oshida reprenait souvent. Un Dominicain japonais à Tokyo m'a fait lire le Tannisho⁸⁰ (en me précisant que c'était un texte du “Martin Luther du bouddhisme”), un texte central du bouddhisme de la Terre Pure. Le bouddhisme de la Terre pure, c'est *sola gratia*, la grâce, pas besoin d'efforts. En fait, j'ai vu que la tension entre le catholicisme et le protestantisme qui a conduit à Réforme et Contre-Réforme était aussi présente au cœur du bouddhisme, au Japon en tout cas avec la tension entre le zen et la Terre Pure. Dans notre texte, il y a d'un côté les disciples qui ont déjà traversé la moitié du lac, ils se sont retroussés les manches et, soudainement, *ego eimi*, ils sont arrivés. Les deux sont là : effort et grâce.

⁸⁰ Le *Tannishō* est un court texte bouddhique datant du XIII^e siècle et attribué à Yuien, un disciple de Shinran, le fondateur de l'école bouddhique japonaise *Jōdo-Shinshū* (« École véritable de la Terre pure »).

Matthieu 16 - La confession de Pierre à Césarée

Simon se lève le matin, se met en route et, comme chaque être humain qui se respecte, il est préoccupé par une question : « Qui suis-je ? ». Il cherche son chemin dans la vie comme chacun d'entre nous. Vient cette rencontre avec Jésus, que nous connaissons bien. Jésus interroge : « Qui dit-on que je suis ? », et renouvelle la question : « Qui dites-vous que je suis ? ». Arrive la confession de Pierre : « Tu es le Christ » puis Jésus reprend la parole : « Heureux es-tu Pierre, ... Ceci n'est pas venu de la chair, mais de l'Esprit... Tu t'appelais Simon, maintenant tu t'appelleras Pierre... ».

Qu'est-ce que cela signifie ? Je replace ces phrases dans l'univers du koan. Il y a de nombreux koans, j'en ai déjà cité quelques-uns, mais le grand koan qui en est l'archétype, la matrice de tous les koans, c'est le koan : « Qui suis-je ? ». Les listes de koans (le *Mu Mon Kan*, etc.) sont, en réalité, des outils pédagogiques qui ont été élaborés en Chine, au Japon pendant des siècles. Les koans sont une pédagogie pour s'équiper, s'entraîner (un peu comme on fait de la gymnastique) pour s'attaquer au grand koan de l'existence : « Qui suis-je ? ».

Quand Simon répond à la question de Jésus, à l'instant même, il naît, au sens de la seconde naissance, à sa nouvelle existence. Grâce aux deux questions (« Qui dit-on que je suis ? Qui suis-je ? »), Simon reçoit la réponse à sa question. Il est Pierre. C'est finalement toute l'expérience de la foi. En confessant le Christ, il se trouve lui-même.

Un beau jour cela m'a frappé : Matthieu 16 est un texte très zen. C'est le choc des koans. Reprenez le texte dans cette perspective. Dans l'Eglise catholique en général, on commente surtout la phrase : « Sur cette pierre, je bâtirai mon église, etc. », comme si le problème de Jésus était de fonder la papauté... La problématique existentielle de Simon qui se demande qui il est, ce qu'il va faire de sa vie (question que chacun se pose à chaque instant), me paraît beaucoup plus importante. Et Jésus arrive, latéralement d'ailleurs, avec « Qui dis-tu que je suis ? ». Là il se passe quelque chose d'inattendu, que Simon n'a pas préparé. À cet instant même, il répond à la question de Jésus et Simon devient Pierre. Il reçoit en cadeau la réponse à la question : « Qui suis-je ? ». Je le dis rapidement. Reprenez-le à votre propre rythme et vous verrez que c'est passionnant.

Luc 24 - Le récit d'Emmaüs

Je vois le récit d'Emmaüs, en Luc 24, comme un archétype et je vais l'appliquer au chemin du zen⁸¹. Vous connaissez le récit. L'histoire a mal tourné, les deux disciples ont vu leur maître bien-aimé être crucifié quelques jours auparavant (l'épisode d'Emmaüs se passe le dimanche). Désormais, les deux compagnons quittent Jérusalem et retournent à la case de départ (on parle souvent de régression, c'est vrai au sens précis du mot régression). Après être partis pleins d'espoir, ils reviennent à Emmaüs. Un inconnu se joint à eux et entre dans

⁸¹ On comprend mieux ce qui va suivre si on a lu Yves Raguin.

le jeu de leurs questions. Il y a une ironie formidable du texte. « Tu es bien le seul qui n'est pas au courant de ce qui s'est passé à Jérusalem ».

Que la sainte Ecriture, telle qu'elle nous apparaît deux mille ans après, fasse mémoire de ce paradoxe est prodigieux. Ils commencent à raconter... Qu'est-ce que fait leur compagnon de route qui vient de se joindre à eux ? Il ouvre un espace de questions. "Vous avez des questions ? Je les accueille, je les travaille avec vous". L'inverse aurait été de dire : terminé, soyons sérieux. Non, pas du tout. Il chemine avec eux. Je pense qu'il y a là un archétype : sur le chemin du zen, je suis seul, personne ne peut s'asseoir à ma place sur le coussin. Je m'avance à mes risques et périls. Arrive alors la deuxième tradition, celle de la révélation. Quelqu'un arrive latéralement, se joint à moi et entre avec moi dans ma réflexion, dans mon questionnement. Jésus s'intéresse un bon moment à leurs questions. Peu à peu, s'étant complètement impliqué dans leur questionnement, comme un compagnon de recherche, comme le roshi qui converse avec son disciple dans le dokusan, Jésus fait appel aux Ecritures et leur dit : « mais ne fallait-il pas... ». Dans cet épisode d'Emmaüs (ce qu'Yves Raguin développe justement très bien), on voit que nous sommes sur le chemin du zen, du lâcher prise, du vide, mais que, dans ce vide, il y a une présence. Comme le disait aussi Nishitani, c'est quand ils ont tout perdu que Jésus se joint à eux. Dans un premier temps, il entre avec eux dans un travail de deuil comme on le fait lorsqu'on veut vraiment accompagner des personnes et aller au fond du deuil.

Relisez ce récit d'Emmaüs, très éclairant pour celui qui est sur le chemin du zen. Il est tout seul et pourtant il n'est pas tout seul. C'est le paradoxe. Jésus, lui-même, partage ce vide.

Philippiens 2, 7, dans une traduction anglaise - Un texte majeur

En français, on trouve en Philippiens 2, 7 : « Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'anéantit lui-même... » alors qu'en anglais on trouve « *he emptied himself* », il se vida de lui-même. Ce n'est pas étonnant que beaucoup de philosophes de l'école de Kyoto se soient penchés sur cette phrase.

Il ne leur a pas échappé que la quasi-définition du Christ est : celui qui "*emptied himself*", qui s'est vidé de lui-même. Si le compagnon d'Emmaüs était venu plein d'arrogance, disant aux deux compagnons de sécher leurs larmes, que ce n'était pas sérieux, ce n'aurait pas été le Christ. Non, celui qui emboîte le pas des deux hommes, qui marche avec eux est celui qui est vide. En grec, on parle de kénose. Vous retrouvez justement chez les philosophes de Kyoto ce mot *kenosis*. Donc une traduction directe et qu'on devrait aussi utiliser en français est : *he emptied himself*.

Q. : Quand on parle de l'incarnation, les pères disent que c'est la *kenosis* du Christ.

B.D. : Oui, c'est d'ailleurs tout le thème de Philippiens 2 « Lui qui était de condition divine... » avec deux mouvements. Il y a le fait de l'incarnation et aussi la *kenosis* : non seulement il s'est fait homme, mais il s'est fait esclave / crucifié comme bandit. À partir du verset 11, c'est

une descente pour une remontée. C'est une *kenosis* en trois étapes si on regarde bien, la dernière étape étant la mort et l'avant-dernière étant le fait qu'il a été crucifié avec les brigands. La croix du Christ n'est pas simplement le fait qu'il soit mort dans des souffrances, mais qu'il a été assassiné alors qu'il était innocent et qu'il a été crucifié, entouré de brigands. Comme "bon juif", il aurait dû être lapidé. Pour les Romains, il aurait dû être décapité. Il ne faut pas tout confondre.

Je vous conseille de regarder ces textes de plus près, mais je crois que le récit d'Emmaüs, pris dans toutes ses dimensions, est un grand archétype : nous y descendons dans le vide, dans l'absence, nous perdons pied... Ainsi dans le zen, pour le chrétien on perd pied et il y a quelqu'un qui nous accompagne. Nous ne sommes pas seuls. Et on n'a pas besoin de faire un "zen chrétien". C'est dans la réalité même de l'expérience.

Relisez également dans cette perspective "*L'histoire du jeune homme qui demande à Jésus ce qu'il doit faire pour avoir la vie éternelle*" (en Marc 10 particulièrement, c'est le texte le plus riche).

C'est W. Johnston qui a attiré mon attention sur "l'attaque". D'emblée, le jeune homme dit : « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? ». Et Jésus lui répond : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? ». Johnston compare cette répartie de Jésus au *kyozaku* du zen. Le *kyozaku* est le bâton utilisé pour éveiller l'attention pendant l'assise. *Pourquoi m'appelles-tu bon ?* Il invite ce jeune homme à prendre conscience qu'il s'est approché de Jésus, qu'il a pris des risques. C'est un koan, on ne répond pas à la question. Ensuite, vous vous souvenez que Jésus commence par lui dire : « Tu connais les commandements... », à quoi l'homme riche répond : « Cela, je l'ai observé depuis mon enfance ». Et là, chez Marc, c'est prodigieux : « Jésus le regarda et l'aima ». Il ne faut pas sauter cela. À ce moment-là arrive : « Une seule chose te manque, va et vends tout ce que tu as... ». Une seule chose te manque, c'est-à-dire non pas deux, mais une chose. Jésus a reçu comme du bon pain l'affirmation de cet homme qui dit que tout cela, il l'a observé depuis son enfance. Ce doit être vrai. Mais, *une seule chose te manque...* Et ensuite, l'homme s'éloigne. Revisitez ce récit pas à pas. C'est exactement comme le récit d'Hakuin avec le samouraï Nobushige⁸². La façon de faire de Jésus est "du zen à cent pour cent", y compris lorsque l'homme s'en va sans que Jésus ne le retienne.

Jack Kornfield raconte une histoire semblable :

Dans une école de zen à New York, un maître donne un enseignement à ses disciples occidentaux tous les jours. Arrive une nouvelle personne qui se joint au groupe et qui pose des questions. À un moment, le maître lui fait une réponse au moins aussi brutale que celle de Jésus et lui demande de tout quitter. La personne sort, exactement comme dans l'Évangile (« *il se retira car il avait de grands biens* »). Les

⁸² Voir la section *Koans et Évangile*, plus loin.

disciples reprochent alors au maître ses paroles dures et sa pédagogie, “il vient pour la première fois et toi, tu le décourages”. Cette scène est plausible. À quoi le maître répond que l’homme va avoir maintenant des insomnies, qu’il n’oubliera jamais ce qu’il lui a dit.

Je crois que c’est aussi tout à fait le cas de l’homme riche de l’Évangile. On ne sait pas ce qu’il est devenu, mais on peut faire une hypothèse optimiste qui est la mienne. Si on a raconté cela, c’est que, par la suite, on l’a retrouvé d’une façon ou d’une autre dans l’Eglise. Ce jour-là, il est parti et Jésus ne lui a pas couru après. Il ne lui a pas fait de “rabais”. Vous avez peut-être remarqué dans le film sur le père Oshida qu’un de ses mots est l’Eglise « à bon marché ». C’est aussi un mot de Bonhoeffer, « la grâce à bon marché » dans son ouvrage *Le prix de la grâce*. Marc 10 est vraiment un texte zen d’un bout à l’autre.

Edith Stein

D’abord quelque chose qui vient d’ailleurs mais qui confirme ce que je viens de dire. En exergue d’un livre d’un ami et poète suédois, j’ai découvert une parole d’Édith Stein que je ne connaissais pas à l’époque. Cette phrase est dans le dernier livre philosophique d’Édith Stein *Être fini, Être éternel*. C’est l’ouvrage qu’elle achevait de rédiger à Cologne en 1938 juste avant qu’elle ne quitte l’Allemagne pour aller en Hollande au Carmel d’Echt où elle a été arrêtée en 1942. Ce livre est un ouvrage phénoménologique et c’est aussi la dernière synthèse de sa réflexion. Elle était élève de Husserl, mais cet ouvrage a également été fécondé par sa rencontre avec Thomas d’Aquin, après son baptême. Voici ce qu’elle dit (d’abord en français) :

« Je me tiens d’instant en instant devant le néant (face au néant) et il me faut recevoir l’Être toujours à nouveau comme un cadeau ».

Cela me semble plus riche en allemand, la traduction française fait perdre des nuances :

« Ich stehe jeden Augenblick vor dem Nicht und muss von Augenblick zu Augenblick mit dem Sein neu beschenkt werden ».

Si vous avez fréquenté les mystiques, je pense au *Nuage de l’inconnance*, qui est très riche, à Maître Eckhart, et ici à Édith Stein, vous avez l’utilisation du mot “instant”. En allemand *Augenblick* qui veut dire un “battement d’œil” tandis que mot français “instant” n’a pas du tout cette richesse. *Augenblick* figure trois fois dans cette phrase qui est assez courte. Il ne faut pas oublier que nous sommes en 1938 et que l’arrière-fond a aussi sa place ici.

Prenons un peu de recul : à chaque instant, je bascule dans le néant. Le néant me menace. C’est le *nothingness* anglais. Je n’ai pas l’Être comme quelque chose en permanence que je

mettrais dans ma poche ou à la banque, que je possèderais. Sans arrêt, il me quitte, je bascule dans le néant et je dois donc recevoir l'Être, comme un cadeau, comme un don, d'instant en instant. C'est très zen. Chez Maître Eckhart, c'est la pauvreté en esprit, non plus par rapport à tel ou tel objet, telle propriété, mais par rapport à l'Être lui-même.

Q. : On pourrait aussi traduire *beschenkt* par "être gratifié" qui donne moins l'impression de prendre. C'est l'autre qui vient vers moi et non pas moi qui prends.

B.D. : C'est une bonne idée. Une certaine année en Norvège, j'avais fait une session sur la grâce et je me suis rendu compte qu'il y avait par ailleurs une richesse dans la langue française, comme peut-être aussi dans d'autres langues latines, qui disparaît dès qu'on passe aux langues germaniques. Regardez, on a : gratuit, gratitude, gratifiant, grâce, gracieux, gracié et la liste n'est sans doute pas complète. C'est la même racine en français. C'est prodigieux. On revient ici à un des thèmes majeurs de l'écosophie : l'absence, la disparition (et le désir de la voir revenir) de la gratitude. Nous sommes dans un monde sans gratitude. Dans le Sermon numéro 2 d'Eckhart, il y a un passage où nous retrouvons les mêmes mots que ceux utilisés par Edith Stein. Il y parle de la naissance, qui a lieu à chaque instant.

Galates 2, 20

« *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* » Un ami norvégien qui a vécu trente ans au Japon avait emmené Hans Küng chez Nishitani qui lui a "lancé" Galates 2, 20 en lui posant des questions. "C'est qui ce moi ? C'est Paul ?".

Küng, d'après la description de mon ami, a commencé par faire un discours à n'en plus finir où il a cité les professeurs de Tübingen. Quand il a eu fini de parler, Nishitani a repris la phrase « *ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* », en demandant de qui il s'agissait. Il a repris la même question comme un koan, comme si Hans Küng n'avait rien dit ! Galates 2, 20 est vraiment un koan : « *ce n'est plus moi qui vis (c'est le lâcher prise, le nothingness), mais c'est le Christ qui vit, en moi* », exactement comme Simon qui devenait Pierre tout à l'heure. Grâce à « *ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit* », alors je commence à vivre. Il y a trois étapes dans la phrase : « *Ce n'est plus moi qui vis / c'est le Christ qui vit / en moi.* »

2 Corinthiens 8,9

Un autre texte qui est vraiment un koan du Nouveau Testament : 2 Corinthiens 8-9. C'est l'affaire de la collecte en faveur des pauvres de Jérusalem. Paul dit : « Maintenant que vous avez reçu la grâce, il vous faudra être généreux à la collecte pour les pauvres ... » Et c'est là qu'arrive « Lui qui de riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour vous enrichir de sa pauvreté ».

De riche qu'il était, il s'est fait pauvre, on est tout proche de Philippiens 2, pour vous enrichir de sa pauvreté ! C'est fabuleux. Tout est dit.

De riche qu'il était, Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu, c'est la même logique. Quand les pères de l'Eglise formulent les choses de cette façon, ils "respirent à plein".

Jean 16,7

Ce passage est bien connu de tous les mystiques. C'est le Jeudi-Saint et il plane une atmosphère de deuil où on ne sait pas ce qui va se passer. On sent que Jésus est tout proche de sa fin. Il est avec les disciples, il ne les console pas mais les prend vraiment à rebrousse-poil : « Il est bon ou plutôt il est profitable (je crois que le mot grec va plutôt dans ce sens-là) pour vous que je m'en aille, sinon vous n'aurez pas le don de l'Esprit » : la disparition, le vide, la marche vers le néant, c'est bon pour vous. Beaucoup de mystiques ont commenté Jean 16, 7. C'est le noyau du mystère.

Jean 3,8

Jésus s'adresse à Nicodème avec cette phrase majeure :

*« Tu entends le vent, tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va,
Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »*

Si on pose la question : « Qu'est-ce qu'être né de l'Esprit ? », je répondrai donc : « Naître de l'Esprit, c'est accepter de ne pas savoir ». Il faudrait lire le texte en entier. Nicodème arrive chez Jésus et dit : « Nous savons que tu es un maître en Israël... » Après deux ou trois répliques tout à fait dans la façon de faire des roshis, Jésus déstabilise Nicodème. Alors arrive cette parole : *Tu entends le vent, tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va, ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit.* Il y a une égalité au sens fort entre « être né de l'Esprit » et « ne pas savoir ».

A l'Arbresle, on a longtemps eu en exergue une citation de Grégoire de Nysse sur notre dépliant. Celle où il dit au sujet d'Abraham : « Parce qu'il ne savait pas où il allait, Abraham était dans la vérité ». Il faudrait l'écrire partout.

L'Occident est dans la confusion entre la vérité et le savoir. Chez Grégoire de Nysse, c'est exactement l'inverse. *Parce qu'il ne savait pas où il allait, Abraham était dans la vérité.* C'est aussi le zen. Tout ce qui, par le chemin du zen, m'habitue à entrer avec confiance dans le non-savoir, dans le néant, dans le vide, dans le lâcher-prise, est ce qu'il y a de mieux pour moi, pour me rendre réceptif aux paroles de l'Écriture, celles que je viens de nommer, et bien d'autres évidemment.

Q. : Est-ce qu'on peut dire que le silence de Jésus quand il devait se justifier est aussi un koan ?

B.D. : Oui, surtout si on le complète avec sa façon de se comporter avec Pilate. « Qu'est-ce que la vérité ? ». Et on en reste là. Jésus ne répond pas en paroles. C'est un "silence éloquent".

Vous voyez là qu'il y a de nombreux textes qu'on peut "exploiter". Mon idée n'est pas d'être exhaustif, mais, à partir de quelques exemples qui m'ont frappé, de montrer qu'il y a toute une dynamique. L'expérience du vide permet de s'ouvrir au *logos* qui est une parole qui ne se réduit pas au savoir. On est déstabilisé, *homeless*, comme disait Nishitani. Il est opportun de relire la phrase dont nous sommes partis et qui a maintenant pris de la chair :

« Il n'y a pas de réelle rencontre avec le Christ s'il n'y a pas tout d'abord une descente jusqu'au niveau le plus profond de notre existence »,

c'est-à-dire s'il n'y a pas tout d'abord une descente jusqu'à ce point où chacun de nous n'a pas de lieu où reposer la tête, jusqu'à ce point où chacun de nous est *homeless*.

Dans le dernier exemple, celui de l'épisode avec Nicodème, Jésus pose des questions embarrassantes à Nicodème et le voilà perdu, le voilà *homeless*. C'est à partir de ce moment-là qu'il peut entendre et accueillir la parole de Jésus : « *Bienheureux es-tu...* ».

Un autre commentaire au passage : le drame du christianisme (heureusement beaucoup de chrétiens y échappent) est de ne pas être assez attentif à "l'intrigue". On attend du catéchisme des réponses toutes faites. Non, cela n'existe pas. Chez les roshis, cela se joue dans une dynamique de questions et réponses. L'Évangile est fait de petits dialogues. Le jour où on l'a transformé en catéchisme, ça a été le début de la fin. Jésus opère une déstabilisation. Et là, il y a ceux qui la refusent, les pharisiens, etc., car ils sentent bien que s'ils commencent, ils ne savent pas très bien où cela va finir. Ils sont lucides, ils ont raison, « ils comprirent qu'il parlait d'eux ». Et il y a ceux qui l'acceptent, les pauvres, un peu comme Nicodème finalement. Il sera un des deux qui auront le courage de réclamer le corps de Jésus après la crucifixion. Ce n'est pas par hasard.

Q. : Reconnaissez-vous une dimension mystique au zen ? Si oui, cette dimension mystique rentre-t-elle dans ce que vous appelez les sagesses de l'humanité ?

B.D. : Dès qu'on utilise le mot mystique, il y a des confusions possibles. Michel de Certeau, et certainement beaucoup d'autres, ont montré comment, il y a environ trois siècles, la mystique ou les mystiques ont été séparés du reste.

Il y a des mystiques comme Maître Eckhart dont on parle parce qu'ils ont écrit et qu'on peut se procurer leurs œuvres. Mais au Moyen Âge, il y avait de nombreux mystiques qui ont été oubliés parce qu'ils n'ont rien écrit. Ce que je voudrais dire par là, c'est que nous sommes tous des mystiques. Tout homme est un mystique et c'est tout particulièrement vrai pour les enfants. Les enfants sont vraiment les plus grands des mystiques. Regardez les questions qu'ils posent, leurs réflexions époustouflantes, à propos de la mort par exemple⁸³. C'est édifiant. Que ce soit pour le substantif ou l'adjectif, il faut redonner au mot mystique son sens premier de "relatif au mystère". Le mystique est en relation avec le mystère⁸⁴. D'ailleurs dans la tradition de l'Orient on ne parle pas des sacrements, mais de la célébration des mystères. J'espère qu'on y reviendra nous aussi en Occident. Le mystère est ce qui est caché. Dans les langues germaniques, et également en suédois, on distingue *heimlich* (secret, secrètement) et *Geheimnis* (un ou des secrets). Il y a des secrets d'alcôve... Il peut certes y avoir de bons secrets, mais ce sont des choses qui sont délibérément dissimulées. On convient de ne pas parler d'une chose, on la garde secrète, c'est quelque chose de positif ou de négatif que l'on fait. En revanche *heimlich*, un adjectif important chez Maître Eckhart et surtout *Geheimnis*, c'est quelque chose qui est secret, mais du fait de sa nature même. On n'a rien dissimulé. C'est très proche du mystère. C'est tellement profond, tellement inaccessible, tellement riche qu'on ne peut pas le divulguer complètement. Il n'y a pas d'interdit, mais c'est à cause de la richesse de la chose que cela reste secret, caché. Nous sommes tous mystiques, parce que tous, nous vivons du mystère. Tout comme nous respirons, nous mangeons, nous vivons du mystère. En disant cela, on se débarrasse de la compréhension étroite du mystère ou du mot mystique.

Pour répondre plus directement à la première partie de la question : le zen, comme tous les chemins personnels, a une dimension mystique. C'est un chemin vers l'approfondissement, vers l'éveil au mystère.

Pour répondre à la deuxième partie de la question, je vais maintenant revenir à la distinction que j'ai proposée entre les sagesse de l'humanité et la révélation. Évidemment, il y a aussi de la sagesse du côté de la révélation. Mais le Tao, le zen, la sagesse de Lao Tseu, comme celle du Bouddha, pour reprendre saint Paul, sont des sagesse qui "sont montées du cœur de l'homme". Par contre, dans 1 Corinthiens 2 (« ce qui n'est pas monté du cœur de l'homme, nous vous l'annonçons »), cela a un caractère de révélation. Il faut distinguer les sagesse humaines et celles qui appartiennent à la Révélation.

Q. : Ce qu'on appelle mystère, est-ce que ce n'est pas quelque chose qui dépasse cette sagesse qui est montée du cœur de l'homme, quelque chose de plus vaste ?

⁸³ "Accompagner la mort de l'autre et préparer la sienne" a été le thème d'une rencontre Zoom avec Bernard Durel organisée par l'association S'Asseoir le dimanche 28 février 2012 à Strasbourg.

⁸⁴ qui est aussi un mot dévalué. Il y a "le mystère de la chambre jaune"...

Edith Stein écrit à une amie proche : « *Mein Geheimnis ist mein* » (Mon mystère est mien).

B.D. : Non, je crois que le mystère appartient à l'Être. Les voies de révélation sont une approche particulière (« Dieu a parlé par les prophètes »), mais qui visent la sagesse ultime. Nous avons un accès immanent à la sagesse par l'expérience, l'observation, le fait de vivre longtemps, comme nous le trouvons chez Bouddha ou Lao Tseu par exemple, et il y a par ailleurs la sagesse révélée qui est un surcroît. On ne peut pas dire que ceux qui appartiennent au premier groupe n'ont pas encore accès au mystère. Ils ont déjà un certain accès au mystère sans révélation. Il n'y a qu'un seul mystère, celui de l'Être avec différentes approches. C'est comme cela que je vois les choses.

Revenons un instant au proverbe chinois, parfois attribué au Bouddha : “je montre la lune et ils regardent mon doigt”. Tous les problèmes viennent, de mille façons, de la confusion entre la lune et le doigt. Les sagesse, y compris la sagesse chrétienne de révélation, sont des doigts qui pointent.

Je ne sais pas ce qu'il en est dans d'autres Eglises que la mienne, mais il y a un texte qu'on lit chez nous une fois par an, un jour de semaine, ce sont les derniers versets de l'Évangile de Jean : « Tout ceci a été écrit pour votre joie, mais s'il avait fallu écrire tout ce qui concerne Jésus, le monde entier (il y a un peu d'exagération méditerranéenne...) n'aurait pas contenu les livres qu'il aurait fallu écrire ». C'est, dans un autre langage, ce que dit le Bouddha. La lune excède tous les doigts. Aucun doigt ne peut rendre compte du mystère. J'en ai donné une expression bouddhiste avec le doigt, j'en ai donné une expression chrétienne avec les derniers versets de l'Évangile de Jean, parce que c'est ainsi. Le mystère excède et excédera toujours toutes les formulations, y compris les plus élevées.

Il y a eu en 1961 un grand colloque sur la mystique rhénane à Strasbourg. C'était le premier frémissement d'intérêt pour ces questions, à notre époque. Le père Congar y a fait un exposé⁸⁵ sur la place de la théologie apophatique dans l'Eglise. En s'appuyant sur des citations de saint Basile, de Grégoire le Grand, etc., il exprime en substance⁸⁶ :

« On dit ceci... on dit “Père, Fils et Saint Esprit”... on dit cela... car il faut bien dire quelque chose dans l'Eglise, mais ce ne sont que des balbutiements... Les pères de l'Eglise étaient tout à fait au clair que jamais le langage humain n'est à la hauteur du mystère. Même les mots comme Père, Fils, Saint Esprit restent à la périphérie du mystère... »

On l'a déjà vu avec *Gott*, Dieu en tant qu'il a des noms. Père, Fils, Saint Esprit sont des noms que nous trouvons dans les dictionnaires des différentes langues. Si je dis père, je pense à mon papa (pour le meilleur ou pour le pire éventuellement). Il y a ensuite *Gottheit*, la déité. La maladie de la religion est le fondamentalisme, c'est-à-dire la prétention à mettre un signe d'égalité entre le réel ultime, le mystère, et les balbutiements de l'homme, même les plus

⁸⁵ R.P. Congar, *Langage des spirituels et langage des théologiens, Mystique rhénane*. Presses universitaires de France, 1963.

⁸⁶ C'est un article scientifique qui est mieux exprimé que cela, mais cela revient au même.

sublimes. C'est un long chemin, pour chacun d'entre nous, pour moi aussi. Même si nous disons que les Ecritures sont inspirées, ce sont d'abord des écritures humaines.

D'ailleurs, lors des débats sur la constitution *Dei Verbum* (la Parole de Dieu), au Concile Vatican II, vient cette formulation : « dans la Sainte écriture, tout est de Dieu et tout est de l'homme⁸⁷ ». Il n'y a pas d'un côté des parties vraiment divines et de l'autre des parties vraiment humaines. C'est ça l'incarnation, tout est de Dieu, tout est de l'homme. La mystique est présente partout.

Q. : Tu as listé Jésus de Nazareth, le Christ, *kyrios*, logos... Quelle est l'idée derrière cela ? Le Christ est le Verbe qui s'incarne, Dieu qui s'est fait homme. Il y a un développement humain chez le Christ : "Jésus grandissait en sagesse et en taille". Il y a eu des batailles à ce propos. Quand le Christ prend-il conscience qu'il est le Christ ? À son baptême ?

B.D. : Ce n'était pas tout à fait le même point. Mais effectivement, il y a encore quarante ans, des théologiens pensaient que Jésus connaissait la théorie de la relativité, qu'il connaissait tout. Évidemment, c'est idiot. Il n'y a ici qu'un seul enjeu, celui de la vérité de l'incarnation, vrai Dieu et vrai homme. S'il est vrai homme, il a goûté à toute l'expérience humaine, le travail, la fatigue, le sommeil, la faim, la soif. Luc le dit aussi : « il grandissait en sagesse ». Je suis tout à fait fasciné par le fait que pendant trente ans le Fils de Dieu ait vécu parmi nous et que personne n'ait rien remarqué. C'est quand même fort et cela remet les choses en place. Il est possible d'être le Fils de Dieu à Nazareth (avec ce que cela représente pour nous dans la foi) sans que cela suscite la moindre curiosité dans le quartier. Il faut tout de même prendre cela au sérieux. Cela veut bien dire qu'il y a eu croissance, manifestation progressive.

Depuis quelques années, le dernier dimanche de l'année célèbre la famille. Cela change maintenant d'une année sur l'autre, mais pendant de nombreuses années, on a lu comme seul évangile du dimanche de la Sainte Famille l'épisode de l'enfance de Jésus où il fait une "fugue" de trois jours à l'âge de douze ans. Jésus se cache dans le temple. On célèbre les grandeurs de la famille chrétienne, l'exemple de Joseph, Marie et Jésus, et le seul épisode qu'on trouve à proposer aux fidèles est celui d'une "fugue". On est bien sur le terrain du réel ! Cela va très loin. Mais on s'est tout de même battu à Chalcédoine, ou dans les environs, pour arriver à ce "vrai Dieu et vrai homme". Ce n'est pas qu'une formule du catéchisme à apprendre par cœur. Ce serait à prendre au sérieux.

⁸⁷ *Dei Verbum* donne à la fois le concept d'instrumentalité et d'intériorité de l'auteur humain de la Bible. L'homme est celui qui rédige la Bible comme les autres auteurs généraux dans la culture humaine et la liberté, tandis que Dieu opère intérieurement dans les Ecritures comme dans Moïse, Jérémie ou Paul. Il n'est pas possible de séparer les deux rôles, les deux présences dans la Bible. Tout est de Dieu et tout est de l'homme. Voir Paul Beauchamp, *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Seuil, 1987.

Je prends encore un autre aspect. Voilà des gens, de bons chrétiens, frappés par une épreuve, un deuil peut-être. « Ah, si j'étais bon chrétien, je serais toujours joyeux ! » ou « Que ta volonté soit faite ». Jésus à Gethsémani, lui qui a enseigné le Notre Père, ne dit pas d'abord « Que ta volonté soit faite ». Il y a en fait deux étapes dans la prière de Jésus à Gethsémani. Le Christ est sans péché, il est tout à fait obéissant à son Père, mais, malgré tout, il dit : « Que cette coupe passe loin de moi ». Toi, bon chrétien, tu viens te confesser parce que tu n'as pas de suite dit "que ta volonté soit faite". Je caricature, mais c'est là qu'on voit que beaucoup de gens souffrent bêtement, à cause d'une Eglise qui ne leur a pas vraiment annoncé l'incarnation.

Q. : Pouvez-vous nous revenir sur le Verbe, la Parole, « au commencement était le Verbe ». J'ai compris que c'était la réalité ultime, *Gottheit*, qui n'a pas de nom, de langage et qu'on peut appréhender "par une expérience immédiate" dans une conscience sans objet. Mais alors quid du Père qui est la source, le silence qui, lui, se manifeste par le Logos et l'Esprit ? Nul n'a jamais vu Dieu. Il se manifeste par le Fils et l'Esprit. Dans votre hiérarchisation, votre gradation, Jésus, Christ, Seigneur, Fils, Verbe, le Père viendrait en ultime.

B.D. : J'ai dit quelque chose quant à Eckhart qui pose problème et qui est abondamment abordé dans différents articles, ce qui fait que je prends cette question au sérieux. Si on dit Dieu en tant qu'il a des noms, j'ai mis Père, Fils et Saint Esprit parmi les noms. C'est une véritable question dont on discute aussi parmi les spécialistes d'Eckhart. À ce moment-là, je laisse entendre que la déité est au-delà du Père, du Fils et du Saint Esprit, ce qui pose peut-être un problème.

L'illumination, finalité de la méditation zen

Pour revenir aux koans : vraiment lire les Évangiles comme le disait le père Oshida dans le film, vraiment prier, c'est voir qu'on discute, que certains disent non à Jésus, que c'est de terreau humain dont il s'agit. Jésus, en acceptant les contradicteurs, en raisonnant, en posant des questions, en refusant de répondre, montre que tout cela n'est pas du "cinéma". C'est le Verbe qui se fait chair à chaque page.

Q. : La finalité de la méditation zen est-elle vraiment l'illumination et l'illumination est-elle la rencontre de l'Être profond ? Cette rencontre pourrait-elle, selon la tradition zen, correspondre déjà à une petite mort ?

B.D. : Chacune de ces phrases appartient à un univers linguistique différent. C'est ce qui nous piège souvent. La finalité de la méditation zen, c'est l'illumination. Je l'ai appelé, à propos du *Hannya Shingyo*, le voyage vers "l'autre rive du satori". C'est l'illumination au sens

bouddhiste du mot. C'est déjà problématique, je le dis au passage, mais je veux simplement vous montrer la complexité des choses. Dans le zen japonais, il y a deux grandes branches : le zen rinzai et le zen soto. Dans le rinzai, on trouve les koans, on chemine vers l'illumination, vers le satori. C'est le roshi qui reconnaît l'illumination du disciple après le long parcours des koans. Un satori peut être ainsi certifié. Dans le zen soto, il n'y a pas de koans. On dit que l'illumination est la nature de Bouddha, elle est acquise d'emblée, originellement. Alors se pose la question de la raison de l'exercice. Je l'ai vu au Japon, à Eiheiji, la pratique se fait du matin au soir. Il y a énormément de détails : comment manger, comment se comporter, etc. Pourquoi la discipline est-elle aussi stricte ? Réponse du soto : pour ne pas perdre le satori. C'est intéressant. Les deux ont en commun d'aller vers l'illumination, mais l'un combat, on franchit des étapes, et l'autre fait de nombreux exercices pour ne pas perdre le satori. Déjà à l'intérieur d'une seule tradition, il y a des approches différentes. Et il y en a certainement beaucoup d'autres. C'est exactement comme pour nous les catholiques, les protestants, les Jésuites ou les Dominicains... On a chacun sa façon de voir et c'est bien comme ça (tant qu'on ne s'entre-tue pas !).

Autre partie de la question : l'illumination est-elle la rencontre de l'Être profond ? Dürckheim parle de l'Être profond, l'Être essentiel. Si vous lisez Dürckheim, si vous employez son langage, vous verrez que ce n'est pas vraiment le bouddhisme. Dans le bouddhisme, l'ultime, c'est *anatman*, le non Soi. L'illumination, c'est réaliser qu'il n'y a pas de Soi, qui serait un quelque chose qui existe. Dürckheim parle de l'Être essentiel auquel on s'ouvre. C'est un langage plus hindou que bouddhiste, au niveau des mots. Il a rapporté la structure de sa pensée du Japon, mais il parle à la façon occidentale. On s'ouvre à la "transparence à l'Être". Quand je m'adresse à des débutants, j'utilise ce langage. Mais je suis conscient qu'un bouddhiste qui m'entendrait se sentirait quelque peu trahi.

Q. : Dans le zen, on ne cherche pas le non-Être. On est autant dans la rencontre entre le vide et la forme.

B.D. : On ne cherche pas le non-Être, car le non-Être est toujours déjà là. La forme, c'est autre chose. Ce qu'on a appelé tout à l'heure l'ultime, c'est *anatman*. C'est comme cela que le bouddhisme se sépare de l'hindouisme. L'absolu et le relatif, le nirvana et samsara sont non-deux, originellement. Ensuite, on s'y éveille ou non. La réalité profonde est que la forme et l'Être sont inséparables. Mais parler de rencontre sous-entend le dualisme, on est dans le monde chrétien ou dans celui de Buber, etc. Pour moi, ce n'est pas du zen.

C'est difficile de trop rentrer dans chaque détail, vous voyez que c'est complexe.

La question est très riche. La petite mort est un mot technique pour le satori. Dans le zen, on parle de "mourir sur le coussin". C'est ce que disait aussi le père Lassalle.

Il y a maintenant toute une famille de bouddhistes occidentaux pour qui j'ai beaucoup d'estime comme Matthieu Ricard, Fabrice Midal, Éric Rommeluère. Ils sont en train de faire une belle œuvre. Ils sont honnêtes, tout à fait comme l'était Dürckheim, d'une autre façon.

Ils ne se considèrent pas comme des disciples, ils créent, à leurs risques et périls, un bouddhisme occidental. Pourquoi pas ? Il me semble que leur discours est très responsable dans leur désir aussi de ne pas s'affilier à une école. Ils se veulent ni rinzai, ni soto.

Q. : Pourquoi les bouddhistes et les chrétiens qui pratiquent la méditation zen insistent-ils, plus particulièrement maintenant, sur les bienfaits thérapeutiques de cette méditation ? Est-ce une façon d'inviter les personnes spirituelles à s'y introduire ? Est-ce une récupération de l'air du temps : être zen ? Nous-mêmes, pouvons-nous inviter des personnes à pratiquer le zen sous ce seul critère ?

B.D. : il y a un peu deux aspects. Probablement, chez certains, c'est une façon "d'attirer les clients". Quand ces choses-là sont arrivées en Suède, dans les années 1970, c'était la méditation transcendante de Maharishi Mahesh. Leur proposition était de débarrasser les gens de leur stress. Tout Suédois comprenait ces mots-là, envoyait son chèque et recevait un mantra. Je suis un peu partagé sur cette affaire. Il y a la grande compassion : il faut accueillir les gens là où ils en sont. C'est un peu une construction : si quelqu'un me disait qu'il venait suivre une session parce qu'il a des problèmes d'insomnie, je dirais pourquoi pas ? J'espère qu'à terme, dans dix ans, il lira Maître Eckhart. Je l'accepte tel qu'il est aujourd'hui. Mis à part l'aspect marketing qu'on peut laisser de côté, je crois que c'est tout à fait acceptable. Il faudrait interroger les bouddhistes en question et voir comment ils perçoivent cette pédagogie.

Regardez l'occidental moyen. Si on prend l'anthropologie "corps, âme, esprit", l'occidental moyen s'en tient, en général, au corps et la société est organisée en fonction de cela. Mais, le climat change beaucoup. Il me semble que les questions lors de mes sessions sont beaucoup plus mûres qu'il y a vingt ans. Avant, il y avait beaucoup de questions "idiotes" ou des gens qui venaient parce que d'autres leur avaient dit que cela allait leur faire du bien. Je trouve que la disponibilité à une dimension autre que celle du corps des personnes, notamment celles portées par des aspirations thérapeutiques, est bien meilleure. Dès le premier soir, on peut avancer. Je le constate. Je me suis interrogé et j'ai trouvé deux raisons : la première, la détresse. La société, les gens vont mal massivement. Les "clients" sont en mauvais état. L'autre raison est que beaucoup de gens ont amorcé un travail sur soi qui les a rendus disponibles, ce qui n'était pas le cas il y a vingt ou vingt-cinq ans. Nous en "profitons". Les gens se sont mis en route, avec entre autres, la pleine conscience ou les thérapies. Ils se sont rendus disponibles au travail intérieur, entrebâillant la porte du spirituel chez beaucoup (sans que ce mot soit forcément prononcé). Des portes s'ouvrent au niveau du corps, au niveau de la psyché. Il n'y a rien d'automatique, mais si des accompagnements sont là, les personnes pourront aller plus loin.

Vers la fin des années 1980, j'ai étudié Tauler et Maître Eckhart pour moi-même et aussi sous la pression du "public". J'ai ensuite commencé à proposer à un petit groupe des

exposés sur ces maîtres rhénans. Je me disais que c'était difficile, je me demandais si cela allait intéresser et, à ma grande surprise, cela a été le cas. Dans les entretiens individuels, j'ai vu que d'une part il y avait des gens simples et que, soudainement, dans leur quotidien, sur leur lieu de travail, ils repensaient à ce qu'ils avaient lu chez Tauler et cela les a aidés.

En lien avec cette question, je pensais aux gens qui avaient été ou qui étaient en psychanalyse et qui avaient eu le sentiment qu'ils s'étaient approchés d'un seuil et qu'il y avait ensuite une autre pièce, un autre espace, dans lequel le thérapeute ne pouvait pas ou ne voulait pas les accompagner. Sans trop le savoir, ils avaient été conduits au seuil de ce qui est au-delà de la vie psychique, de ce qu'ils pouvaient aborder dans le cadre de la thérapie. Je pense que, globalement, ce qui se passe actuellement dans ces différents créneaux, dans le travail corporel, dans le travail psychique ou psychothérapeutique, entrebâille ou ouvre la porte. Ensuite, il faut quelqu'un qui accompagne au-delà de la porte.

Aujourd'hui, c'est un bonheur de faire des sessions. On n'a plus de questions saugrenues de personnes qui sont présentes pour des raisons périphériques. Mais, il doit être clair pour nous que le zen n'est pas une thérapie. C'est ce que disait aussi Willigis Jäger. Le zen est un chemin qui nous ouvre au mystère, à l'Être profond.

Le détachement chez Maître Eckhart

De Maître Eckhart, vous avez l'œuvre latine. Mais celle qui est plus connue, plus populaire est l'œuvre allemande⁸⁸, car elle a été développée en principe pour tout le monde (même si les auditeurs étaient une sorte d'élite). C'est celle à quoi on s'est longtemps intéressé tant que l'œuvre latine n'a pas été traduite en langue vernaculaire. On s'est donc avant tout intéressé à l'œuvre allemande qui se compose de quatre traités et de 108 Sermons.

Parmi les traités (pour ceux qui se posent la question, plus que légitime, de vouloir lire Eckhart) le mieux est de commencer par ce traité qui porte plusieurs noms : parfois, on l'appelle *Conseils spirituels*⁸⁹, parfois *Discours du discernement* ou, plus simplement, *Discours aux novices*, ce qui vous mettra l'aise.

C'est un traité qui se compose de vingt-quatre chapitres. Il n'est pas difficile. Certains thèmes majeurs d'Eckhart n'y sont pas encore abordés parce que c'est ce qu'il a dicté ou rédigé quand il est revenu à Erfurt au début de sa "carrière". Je vous signale un passage du chapitre 6 du *Discours aux novices* qu'on cite souvent. Il y dit qu'il faut être inlassablement tourné vers Dieu. Il se pose alors la question : « Le mieux ne serait-il pas de toujours penser à

⁸⁸ Premier dominicain à prêcher en langue vernaculaire, Eckhart a inventé une langue et ses mots, et il a usé de métaphores et d'images pour transmettre au public peu rompu aux subtilités théologiques qui était le sien – notamment les béguines – une pensée qui était jusque-là exposée en latin scolastique.

⁸⁹ Maître Eckhart, Traités et sermons, Édition et traduction (allemand) : Alain de Libera, GF Flammarion (n° 703), Philosophie, 1993

Dieu ? ». Si vous avez bénéficié d'un noviciat, on vous a peut-être fait cette recommandation de toujours penser à Dieu. Eckhart répond brutalement par non. Et il donne deux raisons : la première est évidente, on n'a pas besoin d'Eckhart pour savoir que ce n'est pas facile. Au bout d'un moment, on pense à autre chose. La deuxième raison est plus importante : ce n'est pas « le meilleur ». C'est là où il dit que tu ne dois pas t'attacher à un Dieu pensé, mais à un Dieu essentiel (en allemand, *wesenhaft*). Derrière cela, il y a la distinction scolastique entre l'accidentel et l'essentiel. L'accidentel n'est pas à prendre au sens moderne du mot accident. Je prends un exemple simple : je suis devant vous. À ma connaissance, je suis en bonne santé, mais c'est un accident parce qu'il m'est arrivé d'avoir été malade et cela m'arrivera certainement à nouveau. Le fait que je sois en bonne santé est un accident, au sens philosophique du mot. Donc si tu t'attaches à un Dieu pensé, tôt ou tard la pensée disparaît et, à ce moment-là, tu perds tout. Tu dois t'attacher à un Dieu essentiel, non accidentel.

Il me semble que c'est la tragédie de l'Occident : “Dieu est mort”. Tu t'attaches à un Dieu pensé et, tôt ou tard, la pensée disparaît. J'évoque brièvement deux scénarios de cette disparition : le scénario philosophique. J'ai une foi solide, j'ai eu un bon catéchisme, j'ai lu des livres qui m'ont vraiment aidé et je lis “les maîtres du soupçon” : Nietzsche, Marx et Freud. Tout m'apparaît illusoire et ma foi s'effondre. C'est le chemin qu'ont suivi beaucoup d'Européens depuis deux siècles. Donc un premier scénario intellectuel : ce que m'a dit monsieur le curé quand j'étais petit ne tient plus la route. Plus grave est le scénario existentiel : les épreuves de la vie. Monsieur le curé m'a dit que Dieu était bon et il ne m'arrive que des tuiles. Qui croire ?

Si tu t'attaches à un Dieu pensé, tôt ou tard, ce Dieu disparaît. Il faut t'attacher à un Dieu essentiel, *wesenhaft*. Je prends un autre scénario : le prêtre qui était très bien dans la paroisse, dont j'écoutais les homélies, est muté. Arrive un autre prêtre qui ne me convient pas et je perds la foi. Ou bien j'étais en psychanalyse et j'ai perdu la foi, etc. Vous trouvez facilement de nombreux scénarios qui ont ceci en commun que cette personne était attachée à un Dieu pensé, fait de formulations.

« Tu ne dois pas t'attacher à un Dieu pensé, mais à un Dieu essentiel qui est au-dessus des pensées et des éléments de la création. »

À travers cela, Eckhart indique deux niveaux du détachement : se détacher des choses, des circonstances (je crois en Dieu parce que je suis en bonne santé...) et deuxièmement, plus important et plus difficile, se détacher des idées sur Dieu, des croyances.

Un autre exemple. Toujours dans ses *Instructions spirituelles*, au chapitre 3, un des chapitres les plus vigoureux. Après avoir évoqué les attachements divers, Eckhart conclut : bienheureux les pauvres. Le chemin proposé par Jésus est “heureux les pauvres”. S'il y en

avait un autre, Jésus l'aurait proposé. Arrive cette phrase que j'ai entendue après avoir été chez Dürckheim et fait de la psychosynthèse :

« *Cherche-toi et là où tu te trouves, laisse-toi. Voilà le mieux* ».

C'est souvent traduit par "quitte-toi", mais "laisse-toi" est préférable. Ce n'est pas négatif. C'est *lass Dich* en allemand. On a souvent des problèmes de traduction. Il est difficile de rendre en français par un seul mot le *lassen* allemand. *Quitte-toi* n'est qu'un des volets, *lass Dich*, c'est aussi "ne fais pas obstacle, laisse venir, ouvre la porte largement".

Il y a donc trois étapes en une seule phrase. D'abord, *cherche-toi*. Si tu ne cherches pas, il ne se passera rien. Il faut se secouer et se mettre en route. *Cherche-toi et, là où tu te trouves* : il y a mille aspects dans le "là où tu te trouves". Ce peuvent être des pensées, ça peut être ta situation sociale, des blessures de ton enfance, c'est tous azimuts. *Là où tu te trouves, laisse-toi...* Dans la psychosynthèse d'Assagioli, il y a une structure très intéressante, qui a été reprise ensuite par d'autres évidemment, c'est que le chemin de l'homme, notamment en psychothérapie, passe par deux étapes qui reviennent : identification, désidentification. D'abord l'identification : « je suis l'homme ou la femme qui a perdu sa chère maman quand j'étais petit ». Je l'ai peut-être refoulé pendant longtemps, je n'ai pas vraiment reconnu cette réalité, à savoir que, très tôt, j'ai été orphelin. Ce peut être aussi que je m'aperçois que je hais une personne depuis de nombreuses années... Identification. Cela peut demander dix ans de thérapie pour reconnaître qu'il y a cet aspect dans ma vie que je n'ai pas pu ou voulu voir jusqu'à maintenant. Ensuite, désidentification que l'on peut exprimer positivement : « Je suis plus que cela, je suis plus que cette blessure, je suis plus que cet incident, je suis plus que ce handicap, etc. » C'est une structure qu'Assagioli a vraiment bien développée et mise en œuvre dans son travail : identification et désidentification. Les lâcher-prises sont en vue d'un plus : je suis plus que cela. C'est pour cette raison que ce n'est pas négatif, mais, au contraire, cela permet d'accéder à une perception plus authentique, plus vaste de qui je suis. Il ne peut y avoir désidentification que par la réalisation d'être plus que sa blessure.

Revenons à Eckhart : « *cherche-toi et, là où tu te trouves, laisse-toi* ». Bien avant Assagioli, huit siècles auparavant, Eckhart avait perçu cela. C'est un archétype du chemin qu'on retrouvera partout. Ce sont les derniers mots du chapitre trois.

Allons au Sermon 71 de Maître Eckhart. C'est un Sermon dont le point de départ est la conversion de saint Paul à Damas. Le texte qui est commenté est celui des Actes des apôtres, *surrexit autem Paulus de terra apertisque oculis nihil videbat* (« Paul se leva de terre et, les yeux ouverts, il ne vit rien »). Dans ce Sermon, Eckhart explique que dans cette phrase, le mot « rien » a quatre sens différents. En fait, dans le langage d'Eckhart, c'est vraiment le lieu du *nothingness*. Cela serait ici trop long, mais je vous signale ce texte au passage. Il existe un

petit livre, *Du détachement et autres textes*⁹⁰ (encore appelé *Le traité du Détachement*) avec aussi deux Sermons : le Sermon 52 sur la pauvreté que nous allons évoquer et le Sermon 71 dont je viens de parler.

Je vous propose maintenant de regarder partiellement deux autres textes : le Sermon numéro 2 et un peu le Sermon 52 sur la pauvreté. Eckhart a fait deux Sermons autour du même texte de l'Évangile, la visite de Jésus chez Marthe et Marie : le Sermon 2 et le Sermon 86. Nous avons tous en mémoire l'épisode de Marthe et Marie, Marie a choisi la "meilleure part". Si vous lisez un ouvrage qui m'est cher, *Le nuage de l'inconnaissance*⁹¹, sur ce sujet-là l'auteur est tout à fait conventionnel : Marie a choisi la meilleure part. Eckhart, peut-être le seul dans l'histoire du christianisme occidental, dit le contraire, c'est-à-dire que la femme mûre, la femme libre et détachée est Marthe. Elle va, elle vient, elle va dans la cuisine, elle revient. Comment Eckhart se débrouille-t-il avec la démarche de Marthe ? Bien sûr, Eckhart nous dit que Marthe s'inquiète, mais non pas pour le travail de la cuisine. C'est une femme mûre, le repas sera prêt à l'heure, mais elle s'inquiète de ce que Marie, attachée aux pieds de Jésus, ne bouge pas. Elle s'inquiète du fait que Marie ne se lève pas. "Se lever" est un mot très riche dans notre langage de foi. Selon Eckhart, l'inquiétude de Marthe tient à ce que Marie "ne se lève pas". Et Jésus lui dit alors de ne pas s'inquiéter et que Marie va "se lever".

J'aimerais dire maintenant un mot au sujet du Sermon 52 dans lequel Eckhart commente la béatitude « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux. » Je rappelle un peu l'histoire moderne de ce sermon. En 1960, Thomas Merton a publié le petit livre *La sagesse du désert*⁹² avec une préface où il montre les proximités entre les koans du zen et les Pères du désert. Il l'envoie à D. Suzuki qui lui répond et engage avec lui une correspondance comme je l'ai évoqué plus haut. Suzuki remercie Merton de lui avoir envoyé son texte et ajoute que le zen va plus loin que les Pères du désert. En effet, la pointe, ce qui est recherché par les Pères du désert est "la pureté du cœur". C'est magnifique, mais Suzuki dit qu'il y a encore un quelque chose qu'on appelle le cœur qu'il faut purifier, qu'il y a donc encore un attachement. Pour ceux qui connaissent la littérature du zen, il y a l'éternel débat entre ceux qui disent qu'il faut nettoyer un miroir et ceux qui disent qu'il n'y a pas de miroir. Suzuki, lui, dit que le zen est plus radical (je résume) et il lui rappelle que tout cela a déjà été dit par Maître Eckhart dans un certain Sermon 52 sur la pauvreté. Effectivement, après avoir réglé le problème de la pauvreté extérieure, qu'il pratique puisqu'il appartient à un ordre mendiant, Eckhart dit qu'il faut aller plus loin.

Voici les trois parties du Sermon 52 : est pauvre celui qui ne veut rien, est pauvre celui qui ne sait rien, est pauvre celui qui n'a rien. Trois parties, trois pauvretés.

⁹⁰ Maître Eckhart, *Du détachement et autres textes*, Payot et Rivages, 1995

⁹¹ Bernard Durel, *Le nuage de l'inconnaissance : une mystique pour notre temps*, Albin Michel, collection Spiritualités vivantes poche, n° 236, 2009

⁹² Thomas Merton, *La sagesse du désert : apophtegmes des Pères du désert du IVe siècle*, Sagesses vivantes, Albin Michel, 2004

Je passe la première, est pauvre celui qui ne veut rien, pour en venir à la seconde, est pauvre celui qui ne sait rien dont nous avons déjà parlé avec « tu entends le vent, tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va, ainsi en est-il de quiconque qui est né de l'Esprit » (Jean 3,8). Cette parole de Jésus en Jean 3 rejoint la deuxième pauvreté : ne pas savoir, ne même pas savoir que Dieu agit en moi. Une illustration de cette deuxième pauvreté nous est donnée dans un épisode bien connu de l'histoire de France, celui du procès de Jeanne d'Arc. Quand, sous la malveillance des juges, on demande à Jeanne d'Arc si elle est en état de grâce et qu'elle (la bergère sans doute illettrée) répond de façon extraordinaire « si j'y suis, Dieu m'y garde ; si je n'y suis pas, Dieu m'y mette », il y a un implicite : “je ne sais pas”. C'est un signe, qu'on retrouve aussi chez d'autres témoins, qu'elle est au bon endroit. Elle ne se saisit pas d'elle-même, elle ne dit pas qu'elle est en état de grâce, mais dit implicitement qu'elle ne le sait pas. C'est la meilleure illustration que j'ai trouvée de cette partie du Sermon 52 : est pauvre celui qui ne sait pas. On est tout proche du *Nuage de l'inconnaissance*.

J'en viens à la troisième partie du Sermon, celle qui a retenu l'attention de D. Suzuki et qu'il propose à Thomas Merton : est pauvre celui qui n'a rien. Il ne s'agit pas ici des comptes en banque, bien sûr. Ayant traversé celui qui ne veut rien, celui qui ne sait rien, reste une dernière richesse : « je suis moi-même un lieu où Dieu agit. Je suis un espace pour Dieu. J'ai lâché prise de tout, mais c'est le dernier attachement ». Si on veut vraiment accéder à la béatitude des pauvres, il faut ne rien vouloir, ne rien savoir, ne rien avoir, même pas vouloir être conscient que Dieu agit en moi. Ce serait encore un dernier attachement. Là, dit Suzuki, vous êtes au même endroit que nous. C'est *l'absolute nothingness*.

Les trois parties du Sermon d'Eckhart se terminent de la même façon : « pour cette raison, je prie Dieu de me libérer de Dieu », de tout quelque chose à quoi je m'attache. Cette conviction, cette certitude que Dieu agit en moi est encore une richesse. On ouvre ici la porte à ces images des fous de Dieu, chères à la tradition russe. C'est celui qui a lâché prise du vouloir, du savoir et même de cette dernière certitude que Dieu agit en lui. Ces “fols-en-Christ⁹³” sont d'ailleurs aussi présents dans le zen, avec les mêmes manifestations, bien sûr sans que le Christ soit nommé.

Q. : Je ne sais pas si on peut faire un lien entre la “vierge qui porte du fruit” et cette pauvreté radicale. La “vierge qui porte du fruit” n'est plus en manque ?

B.D. : On est au même endroit. Si nous reprenons l'affaire des époux de tout à l'heure (Sermon 2) qui, péniblement (mettez les guillemets que vous voulez) font un enfant par an et en sont très fiers. Ils le montrent à leurs voisins. C'est leur enfant. Alors que celui qui, chaque jour, mille fois par jour, enfante à la façon de Dieu, forcément n'a aucun attachement. Il ne le sait d'ailleurs même pas. C'est l'expérience que nous faisons avec

⁹³ Le “fol-en-Christ” est une personne qui abandonne ses biens matériels et mène une vie de transgression des conventions sociales dans un esprit religieux. Cette attitude provocante permet de remettre en cause les normes d'une époque, de lancer des prophéties ou de masquer sa piété. Le terme de fou pour le Christ est attribué à saint Paul. En Occident, saint François d'Assise, fondateur de l'ordre mendiant franciscain, et d'autres religieux ont adopté cette attitude de vie.

quelqu'un que nous connaissons, qui n'est jamais entré dans une église, qui n'a pas lu le moindre livre spirituel, pourtant, nous qui le connaissons, savons qu'il vit comme ça, sans le savoir, du matin au soir. Cette personne est une icône de la vie divine. Si on le lui disait, elle serait surprise car elle se considère peut-être comme athée et mécréante. Mais, dans le réel, elle porte du fruit. On réalise ce que dit Jésus : « que la main droite ignore ce que fait la main gauche », c'est la même chose. Ce qui est intéressant (on en revient à l'incarnation) c'est que cela se joue dans les vies les plus banales qui soient. En réalité c'est le ciel sur la terre puisque c'est la fécondité-même de Dieu. La vie divine se réalise dans le plus quotidien du quotidien d'une vie ordinaire. Se réalise la parole des Pères : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu ».

Q. : Est-ce que cette position n'est pas complètement irréaliste ? On essaie de créer un espace pour accueillir Dieu avec la prière... Si on doit faire table rase de tout cela, alors je dirais qu'on peut peut-être toucher Dieu, mais alors de manière inconsciente.

B.D. : Oui, c'est un mot tout à fait important sur lequel on pourra revenir. Quand on lit ces textes-là, je pense qu'il faut prendre en considération le fait que n'importe qui, aujourd'hui, peut entrer dans une librairie et acheter Maître Eckhart. Quand on évoque les difficultés de Maître Eckhart avec l'Eglise à la fin de sa vie, il faut rappeler qu'il n'y a pas le moindre mot, nulle part, comme quoi il aurait quitté la vie dominicaine ou la vie chrétienne. Ce fut un "bon chrétien" jusqu'au bout. Tous ceux qui étaient présents étaient aussi de bons chrétiens. Bien qu'ils n'en parlent pas souvent (Eckhart pratiquement jamais), les Maîtres rhénans évoquent parfois des aspects ordinaires de la vie chrétienne (les prières, les sacrements, la confession sacramentelle, etc.), et les quelques fois où ils le font, c'est pour mettre en garde contre "l'overdose" et l'attachement. En effet, il y avait à cette époque un moyen courant de financer les monastères : les religieuses lisaient le psautier, moyennant finances, pour les morts des familles. C'est ce qui a fait dire à Tauler : « C'est aussi bien de dire un seul amen avec tout toi-même que de lire mille psautiers ». Le vrai et seul problème, c'est l'attachement. Eckhart lui-même, et tous ceux qui l'entendent, pratiquent beaucoup la prière. Un lecteur contemporain, qui n'a justement pas ce point de départ, peut penser qu'il faut laisser tomber tout cela. Tu as employé l'image de la "table rase" Eckhart ne le propose absolument pas. Il s'agit du non-attachement, c'est-à-dire « fais tout cela, mais sois sans aucun attachement », ni quant au regard porté sur toi-même, ni quant au regard des autres sur toi.

C'est un problème qui s'est posé aux censeurs d'Avignon et qui se posera à toutes époques. Eckhart a dit tout de même : « *Je prie Dieu de me libérer de Dieu* ». Il prie chaque jour d'être libéré de Dieu. C'est un paradoxe, un koan. Si on s'intéresse à ce discours, il faut en voir l'enjeu. On retombe toujours sur Dieu et la déité, *Gott et Gottheit*. Tout ce qui relève des façons de penser, des formulations, des images, tous les ceci et les cela qui se trouvent dans le dictionnaire font partie du réel. Mais le vrai bonheur, la béatitude requiert que, le

moment venu, on lâche prise de tout, par étapes bien sûr. L'intérêt du Sermon 52 est qu'il porte sur la pointe ultime du non-attachement : ne pas être attaché au vouloir, ne pas être attaché au savoir, et ne pas même être attaché à la dernière condition, me savoir un enfant de Dieu. Chaque fois que le petit moi revient avec son petit programme de détachement, qu'il se dit qu'il en est déjà au deuxième détachement et que ce n'est pas si mal, alors bien sûr, il est encore attaché !

Discernement et juste ésotérisme

Dans le commentaire de *L'homme à la recherche du bœuf*, au début c'est la pleine activité : l'homme se met en route, il prend son lasso, son fouet, il se met à la recherche du bœuf, il l'attrape... Et, en fait, quand il a attrapé le bœuf, on voit alors que c'est le bœuf qui l'entraîne dans les fourrés. D'étape en étape, et a fortiori quand le bœuf disparaît, on passe ainsi de l'activité à la passivité. De la même façon, dans le chemin spirituel, traditionnellement, on passe des purifications actives aux purifications passives. Les purifications actives, ce sont celles qu'on fait soi-même : le jeûne, la prière, l'assise tôt le matin, etc. Très bien, il faut le faire. Mais, le véritable détachement ne peut se produire que par les purifications passives, c'est-à-dire les événements de la vie, la souffrance, les frustrations, les choses que nous n'avons pas organisées. C'est une grande évolution. Il faut commencer par l'activité, celui qui ne se met pas en route restera toujours dans son lit. Mais, les purifications actives laissent petit à petit place aux purifications passives dont l'accueil, d'ailleurs, est un fruit des purifications actives.

Dans l'évangile de Matthieu (Mt 7,7), nous avons lu : « *Cherchez et vous trouverez* ». C'est plutôt le premier volet, celui des purifications actives, celui de l'activité. Il s'adresse à n'importe qui, aux hommes de la rue, et les incite à chercher. Et puis il s'agit de les conduire à dépasser l'obstacle, à savoir qu'il n'en sort rien, qu'il n'y a rien à chercher, démarche que l'on retrouve dans la pièce de Samuel Beckett, *En attendant Godot*⁹⁴. Il faut donc d'abord les entraîner à chercher en leur disant d'avoir confiance et de prier chaque jour, et en les assurant qu'ils vont trouver. Puis, peu à peu, il faut entrer dans un autre volet qu'Eckhart exprime ainsi : « *plus tu le cherches, moins tu le trouves.* » C'est une vérité du deuxième volet. Vous retrouvez cela chez Teilhard de Chardin dans *Le milieu divin*, c'est le passage des purifications actives aux purifications passives.

Q. : Quand on est, comme ici avec Eckhart, dans une tradition spirituelle authentique, on fait confiance au cadre qu'on trouve. Il me semble que dans notre société, il y a vraiment un danger important de dérive sectaire. Se pose la question du discernement.

⁹⁴ Celui qui apporterait le Salut, est attendu, mais à travers une appellation (Godot) qui ajoute au mot *god* un suffixe senti en français comme dévalorisant.

B.D. : Je suis aussi appelé à faire preuve de discernement ici ou là devant une personne qui vient me voir. Je me demande parfois si j'ai affaire à une folie du premier ou du deuxième type⁹⁵. Il y a beaucoup d'histoires dans les traditions qui montrent que ce discernement n'est pas toujours évident. Dans notre société, on dira spontanément, que si quelqu'un est vraiment différent il est fou et qu'il faut l'enfermer.

Je l'illustre par un souvenir. Cela se passait en Suède. Un thérapeute m'a fait rencontrer quelqu'un qui avait été enfermé par son entourage. Le thérapeute, qui était croyant lui-même, pensait que c'était un "fol en Christ"⁹⁶ et me consultait à ce propos. On peut prendre la folie spirituelle, la bonne folie si vous voulez, pour une folie pathologique et, éventuellement aussi, en sens inverse. C'est une question éternelle. Elle s'est toujours posée. Vous connaissez l'épisode où on pense que Jésus est fou et où on vient le chercher (Marc 3,21).

J'en reviens à la difficulté du discernement. Il y a deux aspects qui peuvent nous aider : si vous regardez dans les traditions d'Orient et Occident, vous avez des scénarios identiques. Un candidat se présente à la porte d'un monastère ou d'un zendo, il a peut-être traversé une partie du Japon à pied, souvent pieds nus, avec une lettre d'introduction du prêtre de son village recommandant qu'on l'accueille dans le monastère. Le portier regarde tout cela distraitement et le met dehors avec des coups de bâton. L'homme reste trois ou quatre jours dans la neige. De deux choses l'une : ou bien il va rester là et, par étapes, il sera accueilli. Ou bien, au contraire, il rentre chez lui. Vous retrouvez le même scénario dans le monde bénédictin, et certainement ailleurs, comme en Russie. C'est ce qui manque aujourd'hui, partout, y compris dans l'Église. On ne devrait pas chercher les vocations, mais, au contraire, on devrait les mettre à la porte et voir de qui il s'agit. Dans un contexte plus ordinaire, j'applique cela à un domaine bien connu, celui de l'école en Europe. Au lieu de l'école obligatoire, on devrait avoir l'école interdite. Il y a un beau film *Sur le chemin de l'école* qui traite de ce sujet. Dans ce film, les enfants ont beaucoup de difficultés pour accéder à l'école et ils sont soutenus par les adultes. Dans mon enfance, à quatorze ans, je savais que j'étais privilégié puisque mes contemporains, garçons et filles, allaient à l'usine. J'étais à l'école, au chaud, en train d'étudier les mathématiques. C'est la même chose dans la vie spirituelle. Ne pas courir après des candidats. Quand manque ce moment, on débouche sur des scénarios sans fruit.

Deuxième illustration : dans le prologue du *Nuage de l'inconnaissance*, l'auteur, anonyme, dit que ne peut lire ce livre que celui qui y a été autorisé par son maître spirituel. S'il arrivait que ce livre soit tombé entre les mains de quelqu'un par le fait du hasard, alors il faudrait le

⁹⁵ Folie spirituelle ou folie pathologique.

⁹⁶ Le fol-en-Christ est une personne qui abandonne ses biens matériels et mène une vie de transgression des conventions sociales dans un esprit religieux. Le terme de fou pour le Christ est attribué à saint Paul.

rendre. Il est tout à fait clair que personne ne doit lire *Le nuage de l'inconnu* sans avoir d'abord reçu l'autorisation, l'encouragement du maître spirituel. Je crois que c'est un archétype, c'est un moment incontournable qu'on applique aussi d'un point de vue séculier en thérapie. On ne fait pas n'importe quoi, n'importe où, avec n'importe qui. Quand les choses sont justes, il y a des seuils. On s'assure que... En l'absence de tout cela, on débouche effectivement sur des problèmes. Il y a donc place pour un juste ésotérisme (dans le christianisme, il y a aussi un ésotérisme inacceptable dans une perspective christique, à savoir qu'il y aurait des élus et que les autres seraient perdus définitivement).

C'était un moment de grand bonheur dans ma vie lorsque j'ai lu pour la première fois les lettres de prison de Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission*⁹⁷. En prison, en 1943, Bonhoeffer réfléchit sur l'effondrement du christianisme devant Adolf Hitler. Il propose, très tôt, de retrouver et de réintroduire la "discipline de l'arcane"⁹⁸ où, après la liturgie de la parole, on ferme la porte de l'église et on invite les catéchumènes à sortir. Commence alors la célébration des mystères. Non pas parce que ceux qui vont rester dans l'église sont meilleurs que les autres, mais parce que les catéchumènes ne sont pas encore équipés pour "profiter" de la célébration des mystères. Il y a donc la "discipline de l'arcane" et un certain ésotérisme qui est nécessaire, ce que nous avons appelé un juste ésotérisme. C'est ce que font aussi les parents avec leurs enfants dans la vie ordinaire.

Pour gérer tout cela, il faut être au clair sur le fait que si je dis à quelqu'un « ce n'est pas pour toi aujourd'hui », c'est en réalité par double respect : respect pour la chose et aussi pour la personne. C'est comme avec certains qui demandent à venir au zazen pour voir comment cela se passe. Non, il vaut mieux venir à une introduction et ensuite pratiquer. C'est parce que je suis attaché au zazen, parce que c'est un grand cadeau dans la vie que je ne veux pas que l'autre en fasse n'importe quoi. Respect aussi pour la personne : si elle fait une mauvaise expérience, c'est souvent irrémédiable. On le voit massivement dans nos églises. « Dans mon enfance, monsieur le curé ou une dame catéchiste a fait ceci ou cela, et j'ai dit : plus jamais ! ». C'est sans doute que c'était prématuré. Aussi bien les traditions humaines, l'éducation ou la thérapie, que les traditions spirituelles d'Orient et Occident, ont toutes des moments-clés, des seuils, des façons de faire, des étapes. Quand on les supprime d'ailleurs, cela veut dire qu'on n'y croit plus nous-mêmes, que tout est devenu superficiel.

Il y a eu tout un débat pour savoir s'il était acceptable que la messe soit retransmise à la télévision. C'est une bonne question. Il y a place pour des temps, des délais. Je suis devenu beaucoup plus sensible, à cause de cela, à une lecture attentive des évangiles. Voilà encore un fruit. Jésus s'adresse à la foule, Jésus s'adresse aux soixante-dix, aux douze, aux trois et à l'un, "le disciple que Jésus aimait". Tout ce qui concerne les trois annonces de la Passion est réservé aux douze, puis aux trois. Ce sont toujours les mêmes trois, Pierre, Jacques et Jean,

⁹⁷ Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission : lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, 2006

⁹⁸ La "discipline de l'arcane" était un aspect de cette initiation chrétienne, dans le christianisme primitif même si, selon certains historiens, elle était due en partie au climat de persécution dans lequel se faisait l'initiation.

remarquons-le en passant. Ils sont là dans trois cas : à la résurrection de la fille de Jaïre, à la transfiguration et à Gethsémani. Les autres n'ont pas accès à cela. On peut dire que lorsque ce moment ésotérique disparaît dans une tradition humaine, religieuse ou même déjà thérapeutique, cela veut dire qu'en réalité les "gestionnaires de cette affaire" n'y croient plus. Quand n'importe qui peut entrer dans l'église et regarder ce qui s'y passe, c'est que c'est terminé.

Incréé et limites du langage humain

Q. : Tu as parlé du *Grund* et du *Abgrund*, du fond incréé. Cela me chiffonne parce que nous avons appris que l'homme était une créature, il n'est pas incréé. Il est promis à la déification. Qu'est-ce que ce fond ? Est-ce que l'homme a un fond incréé ? Ou simplement une vocation à devenir Dieu ?

B.D. : Il me semble qu'Eckhart est au clair : l'homme est créé, mais il est aussi incréé. Ce que les Bouddhistes appellent l'éveil, l'événement central et capital pour Eckhart c'est la naissance de Dieu en l'homme, c'est l'émergence de tout ce qui potentiellement a toujours été là. C'est ce qui me réjouit : je retrouve chez Eckhart ce que je lis chez des auteurs de l'Orient chrétien. L'homme a un fond incréé. Certes il y a un devenir de l'homme. C'est « *Deviens qui tu es* ». J'ai toujours été frappé par cette phrase. J'ai un ami norvégien qui a traduit certains Sermons d'Eckhart. Il a donné comme titre à son livre *Deviens qui tu es*. Je lis ensuite Piero Ferrucci⁹⁹ (son introduction à la psychosynthèse), et je retrouve le même titre *Deviens qui tu es*. On m'a dit qu'à Wroclaw (Breslau jadis) sur la tombe de Silesius¹⁰⁰ figure aussi *Deviens qui tu es*, en allemand bien sûr. Ce n'est pas par hasard, *Deviens qui tu es* est un grand archétype. Ce qui est dommageable, c'est que trop souvent les gens ont l'impression que le bon Dieu ou l'Eglise, ou les deux, veulent faire d'eux ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire qu'on leur propose une aliénation. En profondeur, la grande proposition, la Bonne Nouvelle est que le "grand désir" de chaque homme est de vraiment *devenir qui il est*. Les maîtres spirituels, le Christ lui-même, disent bien que c'est cela qu'on nous propose de réaliser.

Regardons le koan : « Quel est ton visage avant la naissance de tes parents ? ».

⁹⁹ Piero Ferrucci est philosophe et psychologue. Il a popularisé le concept de la psychosynthèse (approche de la psyché/soma comme d'un système global) formulé pour la première fois dans les années 1920 par Roberto Assagioli.

¹⁰⁰ Angelus Silesius, né 1624 à Breslau (alors sous domination de la dynastie autrichienne des Habsbourg et aujourd'hui en Pologne) et mort le 9 juillet 1677 dans la même ville, est un poète, médecin, théologien, prêtre (franciscain) et mystique allemand. Silesius fut très tôt passionné de poésie mystique, et influencé par les œuvres de Tauler, Eckhart, et Jacob Böhme. Son œuvre maîtresse est *Le Pèlerin chérubinique*, métaphore exprimant la quête incessante du contemplatif.

La première fois que je l'ai lu, je me suis dit que c'était une question pour les Bouddhistes. Par la suite, j'ai constaté que c'était présent dans les Ecritures. Regardez également tous les contes et légendes où un enfant se promène dans quelque éther et se cherche des parents adéquats. C'est un archétype que l'on rencontre dans la vie courante. Quand des parents ou des grands-parents entendent des enfants parler comme des maîtres, quand un petit enfant qui ne sait même pas lire dit quelque chose au même niveau de ce que dit Jésus ou Bouddha, l'entourage se demande d'où cela provient. Là, se manifeste une réalité qui est « d'avant ».

Il y a une histoire juive qui évoque également cela. L'enfant, dans le sein de sa mère, a toute la sagesse du monde et, au moment de la naissance, un ange passe avec une plume et efface toute cette sagesse sur ses lèvres. Ensuite, se jouera le *Deviens qui tu es*. Je pense qu'il y a un incréé dans l'homme, le fameux *Grund*.

Q. : Est-ce qu'on ne pourrait pas dire que cette part d'incréé (dans l'anthropologie corps, âme, esprit reçue d'Alphonse Goettmann) c'est cette partie esprit qui est au niveau de Dieu et par laquelle nous pouvons le rencontrer.

B.D. : Oui. Il faut en profiter pour régler son compte à l'histoire de l'immortalité de l'âme. J'adhère à cent pour cent à cette anthropologie tripartite. Aujourd'hui, je ne pourrais plus penser autrement. Le corps et l'âme sont mortels. Quand Jésus meurt, mais c'est le cas pour tout le monde, on trouve : « il rendit l'esprit ». L'esprit nous est prêté. On le voit dès le récit de la création. L'esprit, effectivement, est incréé.

Q. : On peut être Dieu par "participation", mais pas "par nature".

B.D. : C'est vrai. Dire par "participation", cela ne veut pas dire « demain, si tout se passe bien ». C'est donné. Attention au glissement. Eckhart, malheureusement, a été parfois imprudent dans ses formulations. Tauler, qui a été témoin des ennuis d'Eckhart a été davantage prudent. On retrouve la distinction « par nature et par grâce ». Le Christ est fils de Dieu par nature, nous le sommes par grâce. Mais cette grâce est donnée. Elle ne l'est pas parce qu'on est gentil ou de par la volonté du pape. Cette vérité est donnée dès l'origine. Ensuite, il reste à savoir si nous l'accueillons.

Le monde catholique, habituellement, n'emploie pas ce mot "incréé". Il me semble pourtant qu'il est partout présent chez Eckhart.

Q. : Est-ce qu'on peut dire que l'homme est un Dieu déchu ?

B.D. : Il ne faut pas interpréter la création comme une chute. Le récit de la chute ne fait pas partie du récit de la création, du commencement.

Q. : Dieu nous propose de jouer à cache-cache. Mais il est désolé si on ne le cherche pas¹⁰¹...

B.D. : De façon plus centrale, si l'incrédé ne devient pas créé, il n'y a pas de manifestation. Quel est le projet de Dieu ? Il veut des créatures qui soient des partenaires susceptibles d'aimer. Pour aimer, il faut être libre. C'est l'histoire du *tsim-tsoum*. Dieu se retire pour qu'il y ait des êtres libres, en chair et en os, qui vont et qui viennent, et qui ont la possibilité de lui tourner le dos. Sans la création, il n'y a pas de communauté, Dieu reste seul. C'est le contraire de ce que disent les gnostiques. La création comme telle est la condition de la manifestation, c'est la manifestation dans la chair. C'est pour cette raison que Maître Eckhart, dans le Sermon 52, parle sans arrêt d'accéder à l'état "où tu étais avant ta naissance". Quand j'ai commencé à lire Maître Eckhart et à mieux percevoir le sens des mots "du visage avant la naissance de tes parents", cela m'a paru une vérité quotidienne.

Quand je rencontre quelqu'un qui est handicapé ou qui souffre d'un passé, de blessures, d'un héritage familial difficile faisant qu'il n'est pas vraiment lui-même, je vois, dans ma foi, derrière tout cela, l'être incrédé. J'ai discuté de cela avec des thérapeutes. Je prends un exemple. Lors de la dernière séance, le client remercie le thérapeute et lui dit que, la première fois qu'il est venu, lorsqu'il lui a serré la main, il a compris que ça allait marcher, qu'on allait réussir. Ce n'est pas vrai pour tous les thérapeutes. Il me semble que Marie Balmary évoque des choses de ce type : dans l'homme en ruine qui a frappé à sa porte (comme client) le thérapeute a vu son être incrédé, l'image de Dieu et il ne l'a jamais perdu de vue.

Un jour où je racontais cette histoire, on m'a invité à aller voir le film *Jimmy P*¹⁰². C'est l'histoire de ce psychanalyste français Georges Devereux qui avait dû quitter la France, car on ne voulait pas de lui dans le monde psychiatrique. Il est arrivé dans un hôpital en Amérique. On lui a donné un patient dont on ne savait plus quoi faire, un Indien, Jimmy. C'est une histoire réelle, dont on a fait un film. Il apprend la langue de l'indien et, finalement, c'est une co-naissance. Le psychiatre devient en quelque sorte non-deux avec l'Indien. Dès le début, il a vu la personne saine à l'intérieur du malade. Je pense que c'est l'ingrédient principal de la thérapie. C'est aussi ce que fait Jésus. Il rencontre des gens dans la rue et voit la personne belle, la personne saine, la personne juste. Relisez Jean 4. Cette femme va accéder à différentes vérités, notamment quand elle dit qu'elle a cinq maris. Mais Jésus la voit dans son fond, dès le début. Elle le sent. C'est là mon grand "rêve" : quand je pense que Jésus, en quelques minutes, guérit des gens, non pas de façon miraculeuse au sens étroit ou magique du mot, mais en posant les bonnes questions. C'est le cas également sur la croix avec le bon larron. Toutes ces thérapies qui durent des années sont souvent un grand gaspillage !

¹⁰¹ Cf. les récits hassidiques.

¹⁰² *Jimmy P. Psychothérapie d'un Indien des Plaines* est un film français réalisé par Arnaud Desplechin, et sorti en France en 2013. Cette comédie dramatique est directement inspirée du travail de l'anthropologue et ethnopsychanalyste Georges Devereux dont l'ouvrage *Psychothérapie d'un Indien des Plaines : réalités et rêve* est fidèlement utilisé pour l'adaptation du scénario.

Q. : Mon petit neveu avait cinq ans. Il était chez ma sœur, sa maman. Il demande : « Avant ma naissance, où est-ce que j'étais ? ». Elle lui explique. Mais il continue à demander : « Mais avant ? ». Grand silence. Alors soudain, il dit qu'il savait : « J'ai marché, marché et j'ai rencontré papa, puis j'ai marché, marché et j'ai rencontré maman ».

B.D. : Probablement que tous les enfants pensent ainsi, mais, en général, ils ne l'expriment pas. J'ai entendu une participante raconter que son enfant, alors adolescent, lui a demandé pourquoi il avait été baptisé. Elle était bien embarrassée pour lui répondre. Au bout d'un moment, elle a dit quelque chose comme : « parce que tu ne viens pas que de moi », c'est-à-dire, tu viens d'ailleurs. Cela va dans le même sens.

Il y a aussi l'histoire de cette femme qui, pour certaines raisons, n'avait pas pu vraiment vivre le deuil de sa mère. Entendant dans une session le koan "quel est ton visage avant la naissance de tes parents ?", elle a pu revisiter la relation qu'elle avait avec sa mère, et dix ans après la mort de sa mère, elle a pu se rendre au cimetière. Elle a pu prendre conscience qu'elle était plus ancienne que sa chère maman et que tout ce qui s'était passé (qui n'était pas merveilleux) n'était pas essentiel. "Essentiel", c'est un mot important.

Au chapitre 17 des Actes des Apôtres (dans le des discours de Paul aux philosophes réunis à Athènes), Paul dit à propos de l'homme incréé : « Nous sommes de la race de Dieu ». Il faudrait revenir aux mots grecs exacts pour voir précisément ce que cela éveille. En tout cas, Paul semble ici convaincu qu'il y a de l'incréé en chacun de nous.

J'ai été frappé cette année de voir combien j'étais proche de Raimon Panikkar. Ce qui me touche chez lui, c'est sa vision du mystère : le mystère est tellement riche que nous avons besoin de plusieurs langages. Avant d'être dominicain, j'étais physicien. Comme une métaphore ou une parabole, la vision du monde de la physique contemporaine dans laquelle on a besoin de deux modèles (le modèle des particules et celui des ondes) me semble juste. Sans syncrétisme, je me dis que si déjà cela est vrai dans la physique où il s'agit des atomes et de la matière au sens immédiat du terme, c'est a fortiori vrai pour des réalités plus ultimes, pour le mystère. C'est le modèle dans lequel je me retrouve : une réalité et quatre ou cinq modèles. Le "christianisme" est pour moi un tel modèle, dès qu'on ouvre la bouche et qu'on en parle.

Q. : Le père Oshida, dans le film, a aussi le langage du rire.

B.D. : Oui, par son rire, il dit qu'il parle de telle ou telle façon aujourd'hui, mais que tout cela finalement n'est pas à la hauteur du mystère. Je pense que Jésus riait. Quand vous lisez la Bible, cherchez et mettez un trait au crayon quand vous pensez que Jésus riait.

Je prends un exemple parmi ceux que j'ai découverts : la parabole des cent brebis. Jésus nous dit que lorsqu'un berger a cent brebis et qu'il en perd une, il laisse tomber les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher la centième. Jésus est tout à fait lucide sur le fait qu'aucun berger qui a les idées en place ne ferait cela. C'est une façon paradoxale de parler avec le sourire. Je suis convaincu qu'il nous fait un clin d'œil. Il savait bien évidemment que personne ne laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis seules pour aller chercher la centième qui s'est égarée. Il faut repérer ces clins d'œil et, peu à peu, "équiper" sa Bible. Cela devient plus vivant.

Q. : L'expérience excède le langage. C'est pour sortir de l'expérience qu'on met des mots. On dit souvent que, dès qu'on met des mots, on est déjà en dehors (de l'expérience) et qu'il valait mieux ne pas en mettre.

B.D. : Ce n'est pas ma thèse. Vous le trouvez chez les poètes ou dans le domaine de la peinture. Mille fois, Van Gogh refait la montagne Sainte-Victoire. Cela veut dire que dès qu'il a fini son tableau tout le monde pense qu'il est magnifique, mais le peintre pense le contraire. Il n'a pas véritablement pu rendre compte du réel.

Q. : « Qui est le créateur ? Le Logos, le Père ? »

B.D. : Le mystère de Dieu "Père, Fils et Saint Esprit", c'est l'incréé. S'il y a une création, elle est l'œuvre des trois. Elle ne peut pas être l'œuvre d'un seul.

Le frère Ambroise Mayeul de Dreuille¹⁰³, moine de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire m'a partagé une réflexion très intéressante. Dans ce que j'ai appelé "les traditions de sagesse humaine et les traditions prophétiques", le frère Ambroise faisait la distinction entre l'approche indienne avec l'émanation et celle de la tradition judéo-chrétienne qui parle de la création. Dans la Bible, il y a un mot spécial en hébreu pour parler de la création, c'est *bara*, créer, mot qui n'est utilisé que pour Dieu. Le mot création, avec ce que cela représente, fait partie des traditions prophétiques. Le frère Ambroise connaissait l'Inde beaucoup mieux que moi. En mettant l'Inde "sous le chapeau" émanation, il montre bien que nous avons affaire à deux univers distincts.

En tout cas, dans le Credo, on trouve le Dieu créateur, mais avec le Fils et l'Esprit. Une fois encore, chacun n'a pas "son business" : le Père crée, le Fils sauve et l'Esprit inspire, cela n'est pas juste. Que ce soit la création ou le salut par la croix, les trois sont toujours à l'œuvre.

¹⁰³ Ambroise Mayeul de Dreuille, *Chemin de paix - Pratiquer en chrétien la méditation bouddhique ?* Médiaspaul, collection Spiritualités en dialogue, 2005.

Mayeul de Dreuille était à Bangkok le jour où Thomas Merton est mort. Je l'ai interrogé à l'occasion, car le Père Oshida était tout à fait convaincu que Merton avait été assassiné. Ce n'est pas impossible, mais Mayeul était sûr qu'il était mort de mort naturelle.

C'est tout l'Évangile de Jean, d'un bout à l'autre. Il est étrange que ces choses-là ne soient pas toujours reçues.

Une dernière remarque. Nous sommes limités dans notre langage humain. Nous disons : « Je crois en Dieu ». Dans l'eucharistie, en tout cas dans nos églises, chez nous, tous les dimanches, on proclame le Credo. *Je crois en Dieu*. Qu'est-ce qu'entend un Occidental moyen, y compris nos bons paroissiens ? Il entend : « je crois que Dieu existe ». C'est une croyance. Du côté verbal, nous n'avons qu'un verbe, « je crois ». Dieu merci, en français, on a deux substantifs : la croyance et la foi. Quand l'assemblée chante, proclame « je crois en Dieu », ce n'est pas qu'une croyance, c'est la foi, c'est-à-dire : j'ai confiance. Je m'appuie sur Dieu. C'est le langage biblique. Ce n'est pas « je crois qu'il y a un Dieu, qu'il existe » qui serait de l'ordre de la croyance. Il y a des confusions énormes. Quand Dürckheim écrit, il le fait en allemand bien sûr. Mais quand, dans ce registre, il arrive à cette distinction importante pour lui, il rajoute les mots français ou les mots anglais, car le français, tout comme l'anglais quant aux substantifs, est clair : il y a les croyances et la foi (*beliefs* et *faith*). La plupart des gens, ceux qui sont dedans comme ceux qui sont dehors, dans un pays comme le nôtre, confondent trop souvent les croyances et la foi (i.e. réduisent la foi aux croyances).

Regardez un mot qui a des conséquences tout à fait malheureuses. À propos de quelqu'un qui a fait une psychanalyse ou du zen, on dit qu'il a “perdu la foi”. Non, il a perdu telle ou telle croyance. Cela peut finalement être une bénédiction, comme nous l'a dit Eckhart plus tôt : si tu t'attaches à un Dieu pensé, tôt ou tard, c'est “la cata” et plutôt tôt que tard. Dans *L'homme à la recherche du bœuf*, perdre une croyance, c'est perdre un bœuf. Dans la perspective du zen, c'est très bien. C'est parfois ce qui peut nous arriver de mieux. Perdre une croyance est alors une bénédiction. Perdre la foi est tout autre chose.

Q. : Comment définissez-vous la foi ?

B.D. : Au sens biblique, c'est d'abord la confiance, l'engagement personnel. C'est déjà vrai entre nous. La croyance, techniquement parlant, c'est “tenir pour vrai”. C'est une adhésion à des formulations. La foi, c'est ce qui fait dire à Paul : « le Juste vivra par la foi ». Le Juste ne peut vivre par la croyance.

Un dernier complément : on parle des incroyants. De qui parle-t-on ? Il faudrait avoir deux mots : les incroyants et ceux qui n'ont pas la foi, les “infiants” (dans les évangiles il est souvent dit : « hommes de peu de foi »). Ce n'est tout de même pas pareil.

Les sept pas de la prise de conscience du mystère

Je voudrais maintenant revenir à Yves Raguin à propos de la question du Père.

Yves Raguin propose une vision du chemin qui peut nous aider à mettre les choses en place. Il l'a fait à plusieurs reprises, mais là où il l'a rédigé de la façon la plus claire, c'est dans le numéro d'octobre 1977 de *Christus*, la revue spirituelle des Jésuites, donc, peu de temps après l'expérience relatée dans le livre *Vide et plénitude*¹⁰⁴ et que nous avons évoquée plus haut. Ce que je vais vous présenter maintenant en grandes lignes est aussi dans le livre *Vide et plénitude*. Cela s'appelle « *Les sept pas de la prise de conscience du mystère* ».

Il s'agit des pas de celui qui est un disciple du Christ et qui se met sur le chemin du zen. C'est le point de départ de l'itinéraire spirituel¹⁰⁵ que trace Yves Raguin. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qui va se passer ? Comment un bon chrétien peut-il en vérité, dans la foi et la confiance, s'engager sur le chemin du zen où il entend le roshi lui dire « *Je ne veux pas voir ton Christ dans mon zendo !* » ? Mais, le même roshi, cinq minutes avant, a dit au Bouddhiste : « *Si tu vois le Bouddha, tue-le !* ». C'est la même logique, il n'y a pas de place pour des mots, des paroles, des désignations. Ce n'est pas du tout une hostilité. Cela a entraîné beaucoup de malentendus.

Voilà l'itinéraire spirituel que propose Raguin :

« Premier pas : le premier pas consiste à tourner mon attention vers l'intérieur de mon être. Il doit me conduire au cœur de moi-même dans une prise de conscience totale de ce que je suis. Il me conduira du même coup au cœur des autres et au cœur de toutes choses. »

C'est le chemin du zen. Il n'est pas question du Christ. Il est question de lâcher prise, à tous les niveaux, vers l'intérieur de moi-même, jusqu'au cœur de moi-même, vers le *shin* comme on dit au Japon.

« Deuxième pas : le deuxième pas est le repos dans la perception du mystère des choses. Il est la prise de conscience de ce que je suis dans un mouvement tout intérieur centré sur le cœur de mon être. »

C'est une prise de conscience de ce que je suis, au-delà des images, de toutes les qualifications. C'est le fameux "château intérieur", en amont de tout. Comme un fruit du premier pas, je suis parvenu à cet endroit. Il y a une alternance, dans les sept pas, entre déplacement et repos (c'est très bien construit). Je me repose, je suis arrivé chez moi, pas au sens du petit moi, mais au sens du moi profond.

¹⁰⁴ Yves Raguin, *Vide et plénitude : deux relations spirituelles*, Arfuyen, collection Les carnets spirituels, n° 38, Poche, 2005. Jésuite passionné par la rencontre du christianisme et la tradition chinoise, Yves Raguin dévoile sa vie spirituelle dans ces textes rédigés entre 1976 et 1979. Il montre comment l'expérience spirituelle chrétienne peut se conjuguer avec la voie du bouddhisme zen.

¹⁰⁵ Yves Raguin, *Les sept pas de la prise de conscience du mystère*, revue *Christus* n°96, Octobre 1977

En dernière phrase du commentaire de ce deuxième pas, Raguin ajoute :

« Bientôt, au plus profond de la conscience que j'ai de mon mystère et de celui des choses, je m'ouvre à une conscience plus profonde encore et qui dit : viens ! Le Christ me répète : tu me perçois en toi dans ta demeure, viens me voir chez moi et je te ferai part de mon mystère. »

Je me perçois comme mystère.

Voici une parole de Thomas Merton qui m'accompagne presque chaque jour. Dans son journal, il pose cette question : *« Qui aura assez de foi pour se connaître soi-même comme inconnu ? »*. C'est ma prise de conscience de moi-même comme mystère et, dans cette présentation de Raguin, c'est le terme du deuxième pas.

Dans ce fond du fond, il entend une voix « viens ! ». La porte s'ouvre vers le troisième pas. C'est *intimior intimo meo* chez Augustin. « Tu me perçois au plus intime de toi-même, viens me voir chez moi ».

Tout cela est extrêmement dense.

« Troisième pas : le troisième pas me tire de mon repos et me relance sur la route. Il me fait dépasser cette plénitude acquise en ma propre conscience pour me rendre attentif à une conscience plus profonde que la mienne. »

Je pourrais avoir l'impression, si je n'étais que zen, qu'avec le deuxième pas, je serais arrivé au terme. Mais il y a encore cinq autres pas.

Je suis arrivé au fond de ma conscience et voilà que je (le croyant) perçois que je ne suis pas au bout du chemin, qu'il y a un fond dans le fond.

Dans le commentaire de ce troisième pas Raguin ajoute :

« Cette étape ne peut être franchie que dans la foi, car personne ne connaît le Fils sinon le Père et personne ne connaît le Père sinon le Fils. J'avance ici dans la lumière du Christ qui m'éclaire sur moi-même, sur lui-même et sur le Père. »

Je suis définitivement dans la révélation. Ce n'est pas "monté du cœur de l'homme". Quand je suis au fond du fond, dans le vide, le Christ me parle, comme chez les pèlerins d'Emmaüs que j'ai évoqués.

« Quatrième pas : le quatrième pas est l'éveil à la conscience que le Christ a de lui-même et le repos dans cette conscience. »

Jusque-là, c'était moi le centre de ma conscience, de ce que je percevais, y compris en percevant le Christ. Maintenant cela bascule avec le quatrième pas : c'est le Christ qui est le centre. Nous sommes très proche de Galates 2,20 : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

Voici une partie du commentaire de Raguin de ce quatrième pas :

« J'ai quitté ma demeure et je suis maintenant dans celle du Christ. J'ai laissé ma propre vie pour vivre la sienne. Le Christ me parle de lui-même et m'ouvre à son propre mystère. Il ne le fait pas de l'extérieur, car je suis en lui et lui en moi. Il me fait part de la conscience qu'il a de lui-même et donne ainsi une nouvelle profondeur à la

mienne... Arrivé à cette étape, je saisis toutes choses en Christ, car il est la conscience de tout ce qui existe. Au deuxième pas, Dieu se laissait percevoir en moi. En ce quatrième pas, je vois tout dans le Christ : lui-même, le Père, moi et l'univers entier. »

On pourrait parler d'*advaita*, il n'y a plus de séparation. Tout est unifié à partir du Christ. Je suis moi-même dans le regard du Christ.

Raguin poursuit :

« Cinquième pas : le cinquième pas est celui que le Christ me fait faire pour retourner au Père. »

Ce qui manque à tout un christianisme : le Christ n'y est pas vraiment le Fils. Si le Christ est vraiment le Fils, alors ce Fils (comme on le trouve chez Ignace d'Antioche) me fait dire par l'Esprit : viens vers le Père. Le Christ n'a qu'une affaire, me conduire au Père.

Je suis pour qu'on supprime le mot christianisme qui n'est pas dans l'Écriture. On a le marxisme, le christianisme, le freudisme, ce sont les "copains" ou les partisans d'un certain Christ, de Freud, etc. C'est étroit. Si vraiment je suis en communion avec le Christ, s'il est en moi, il n'a qu'une affaire : me conduire au Père. Je pense qu'il y a souvent un christianisme en partie hérétique. Heureusement que l'on prie Le Notre Père. Il n'y est pas question du Christ, Dieu merci ! Excusez la boutade. Le fruit du cinquième pas est que je suis pleinement dans ma nature de fils, adoptif évidemment.

« Sixième pas : le sixième pas n'est autre que la vie dans l'intimité du Père. »

Là aussi, il y a eu un voyage, une marche. Le Christ m'a conduit au Père. Et maintenant il y a un repos. J'habite.

« Septième pas : le septième pas, le dernier, est celui du retour vers la création dans la participation à l'acte créateur. »

Étant en communion complète avec le Père, je suis aussi créateur avec lui. C'est ce que je fais quand je fais un gâteau ou que je rends visite à un malade, je participe à l'œuvre de la création du Père.

C'est prodigieux. Il faut s'arrêter à chaque passage, lire tous les commentaires pour bien comprendre les enjeux. Vous voyez le voyage du moi superficiel au Soi profond, avec la découverte du Christ qui invite à poursuivre la route avec lui vers le Père, l'habitation chez le Père qui envoie dans le monde. Il me semble que c'est une vision juste, qui n'oublie rien.

C'est un écrit chrétien pour des chrétiens, en langage chrétien. Comme Raguin le fait ici, lorsque je parle en langage chrétien, je réintègre tout cela dans cette perspective. Cela ne veut pas dire que les roshis ont tort. Évidemment, si on est averti du zen, de *L'histoire de l'homme à la recherche du bœuf* et du retour sur la place du marché, on voit bien la similitude avec le septième pas, mais ici c'est dans la foi, dans la perspective apostolique d'un envoi. Le dernier pas, le septième, est celui du "retour" vers la création dans la

participation à l'acte créateur. Le retour sur la place du marché, dans la tradition du zen, c'est le même mouvement. C'est le retour au monde, mais dans une tout autre perspective. Il n'est pas question de création dans le bouddhisme. C'est ici un vocabulaire chrétien. Je rappelle le point de départ, il s'agit pour le père Raguin de se poser la question qu'une religieuse lui a posée (on le voit au début du livre) : que se passe-t-il lorsqu'un chrétien s'engage vraiment dans le zen ? Est-ce qu'il va perdre la foi, etc. ? Il répond que non, qu'il se passe ce qu'il a décrit. Pour le roshi zen, c'est bien sûr de "l'hébreu".

Dernières questions

Q. : « Revenir sur la place du marché », s'agit-il de la fécondité dont parle Maître Eckhart ?

B.D. : J'ai envie de répondre par non. Dire fécondité, dire naissance, c'est le vocabulaire de la Bible, du Dieu qui engendre. Il y a des proximités. J'ai parlé du néant comme *womb of nothingness*. Il y a des choses dans le zen qui préparent la Bible (cf. la matrice). Je crois que revenir sur la place du marché est la manifestation de la compassion. Elle n'est pas absente du christianisme. C'est d'ailleurs l'éternel débat de savoir si la compassion et la charité sont identiques. Il faut y regarder d'assez près. Dans les deux dernières images, la neuvième et la dixième, à partir du moment où le bœuf et l'homme ont disparu, l'homme est désormais non-deux avec toute réalité. C'est le fruit. Il est non-deux avec les plantes, les arbres, etc., on le voit sur la neuvième image. Il est enfin non-deux avec les hommes, c'est la dixième image. C'est la compassion : je ne peux plus me séparer de la passion de l'autre.

Q. : Est-ce que ce n'est pas une forme de fécondité ?

B.D. : Oui, on peut toujours le dire. Si on a encore en mémoire cette vierge devenue mère, qui ne met pas au monde un enfant par an, mais plusieurs enfants par seconde, qui est la fécondité même de Dieu... Il faut prendre ces mots au sérieux. Un bouddhiste n'a pas de raisons de parler de Dieu, de la fécondité de Dieu, d'appeler Dieu son père ou sa mère. Ça n'a pas de sens pour lui. C'est un autre langage. C'est un autre monde, un monde autre.

Q. : Dieu attend notre oui pour naître, est-ce qu'on peut parler également de la réciprocité ?

B.D. : Dieu souffre de notre absence. Zundel en parle très justement. Il a vraiment le courage de le dire mieux qu'on ne le fait souvent. C'est repris dans la tradition juive du *tsim-tsoum*, du retrait de Dieu. Du fait de la création, Dieu s'est rendu vulnérable et a ouvert la porte de sa propre souffrance : il y aura en effet des gens qui ne répondront pas à son appel.

Vous connaissez peut-être le philosophe Hans Jonas qui a écrit le livre *Le principe responsabilité*. Quelques années avant sa mort, il a fait une conférence qui est ensuite devenue un livre, *Le concept de Dieu après Auschwitz*. À la suite d'Auschwitz, à la suite du silence de Dieu (Jonas était lui-même juif) le thème de la conférence était : Est-ce que Dieu peut être simultanément puissant et aimant ? Est-ce que Dieu peut avoir à la fois la puissance / le pouvoir et l'amour ? Il aboutit à la conclusion qu'il faut choisir. Si on dit qu'il est puissant et qu'il a laissé les Juifs mourir, cela ne va pas. Il faut choisir. Dieu est faible. Dieu s'est remis aux mains de l'homme. C'est d'ailleurs très émouvant, car il a fait cette conférence en Allemagne. Quand on a traduit son livre en français, Hans Jonas avait, entre-temps, lu le journal d'Etty Hillesum et il a alors ajouté une note pour l'édition française dans laquelle il écrit : « Ce qui pour moi, dans cette conférence, était une expérience de la pensée à propos de la faiblesse de Dieu qui, du fait même de la création, s'est livré aux mains de l'homme, j'ai découvert récemment qu'une personne l'avait vécu ». C'est tout le thème d'Etty Hillesum, celui de la faiblesse de Dieu. Ce n'est pas Dieu qui nous sauve, c'est nous qui le sauvons. Jonas constate qu'une personne, dans sa chair, a vécu ce que lui considérait comme une hypothèse philosophique, un raisonnement. Dieu n'est pas tout-puissant. En créant, Dieu s'est lié les mains parce qu'il veut non des sujets, comme les pierres ou les animaux, mais des partenaires, dans l'alliance. Il attend de nous l'amour, mais on ne peut pas obliger les gens à aimer. Le Dieu habituel de l'Occident n'est pas vulnérable. Cela a donc beaucoup choqué. C'est intéressant, tout cela m'interroge.

Comment cela se fait-il que ces vérités aient dû “revenir” par Etty Hillesum, Hans Jonas ou le père Varillon ? Zundel cite un texte du Moyen Âge qui montre que les choses étaient en place à ce moment-là. Dieu s'est livré aux mains de l'homme et il s'est fait comme un esclave que l'on vend, que l'on échange sur le marché. C'est une image qui est souvent citée par Zundel. Ce n'est pas cette image qui a dominé le christianisme. On a plutôt parlé de venger l'honneur de Dieu, c'est effroyable.

Q. : Il y a une phrase dans la liturgie qui me touche « *au moment d'entrer librement dans sa passion...* ».

B.D. : Oui. C'est finalement un écho d'une parole plus explicite en Jean 10 : « personne ne prend ma vie, je la donne ». Or, Jésus est arrêté par des soldats qui lui “règlent son compte”. Empiriquement, on lui prend sa vie. Mais, de l'intérieur, il dit que personne ne prend sa vie, il la donne. Ça devient la clé de nos vies. Quand on lit, chez Jean, le dialogue entre Jésus et Pilate, Jésus est dans les mains de Pilate, mais, en réalité, Jésus domine la conversation. C'est absolument fascinant. J'en reviens à l'iconographie. Regardez les gloires dans nos églises. N'est-ce pas choquant ? Aujourd'hui, il y a des choses plus justes qui apparaissent avec une iconographie plus homogène au mystère. Je m'en réjouis.